

Nouvelles écrites par les lauréats du Prix du Jeune Écrivain 2021

À paraître...

PRIX DU JEUNE ÉCRIVAIN 2021

BUCHET • CHASTEL

PRIX DU JEUNE ÉCRIVAIN 2021

Une Salle des fêtes, Simon Bizouarne

Parthénogénèse, Jean Lou David

Un rêve anonyme, Alessandro Dobraje

Quand on est arrivés, Solène Garnier

Ave César, Juliette Gueron-gabrielle

Autobiographie, Lisa Hazan

Manon, Margot Heymans

Quand est-ce qu'on arrive ?, Alexandre Meyer

Disparaître sous la broussaille de l'allée, Lisiane Rapin

Septième Pierre, Camille Reynaud

La couleur de vos ciels, Marilou Rytz

Ma maman au bout d'une corde ou la raison pour laquelle j'ai cessé d'aller à la pêche, Adéliane Sauvageau

Une salle des fêtes

Simon Bizouarne

La première fois, elle est encore trop jeune pour pouvoir lire les tracts épinglés au panneau de liège, à l'entrée, derrière la porte principale à double battant, ces tracts jaunes ou roses ou vert pâle annonçant le loto, la kermesse ou le bal des chasseurs, de l'école et des autres, qu'elle lira parfois plus tard, adolescente toujours trop jeune encore pour refuser d'y accompagner les adultes mais trop vieille pour n'y être pas désœuvrée très vite, au fil de ces heures interminables dans le bruit, dans ce combat continu entre les voix, les couverts et les enceintes de l'animateur, cette cacophonie que la première fois elle trouve étourdissante, grisante même, elle a trois ans, peut-être quatre, et elle n'a jamais vu de salle si grande, jamais entendu de bruit si puissant que celui produit par tous ces gens inconnus que ses parents, pour le moment encore le centre de sa vie, son point focal par lequel elle observe le reste du monde et sans lequel ce reste deviendrait trop flou et complexe pour faire sens, que ses parents donc lui présentent un par un, ou plutôt c'est elle qui est présentée et qu'on regarde, qu'on complimente, elle qui joue la fille timide d'abord puis embrasse la joue et se laisse embrasser à son tour, car c'est cela qui rendra papa et maman fiers d'elle et qu'à ce moment de sa vie c'est là tout ce qu'elle peut désirer, que papa lui frotte la tête et que maman fasse un bref éloge de son attitude devant les inconnus, cousins, tantes et autres membres de la famille plus éloignés qu'elle n'a jamais vus et qu'elle oubliera sans doute, au moins jusqu'à la prochaine réunion digne qu'on lui dédie une telle salle pour écrin, avec ces murs dont le blanc-beige décoré ça et là selon l'occasion et le choix de couleur des serviettes de tables – violet et marron ou blanc et bleu, qu'on veut dans l'air du temps donc qu'on regrettera forcément plus tard, lorsqu'on ressortira les photographies prises en ce jour de liesse organisée – renvoie le blanc éblouissant des néons accrochés là-haut, au faux plafond, blanc lui aussi et ponctué de gris, néons déjà allumés car on a traîné dehors un long moment pour accomplir les formalités diverses sans lesquelles tout ce monde ne se serait pas rassemblé, à l'église, à la mairie, au point d'eau ou sur la place, au vin d'honneur formel dehors ou à l'apéritif improvisé chez un oncle du cru pour célébrer l'occasion, pour fêter comme il se doit cette étape importante de la vie franchie par la cousine plus âgée de vingt, vingt-cinq ans qu'on ne voit pas si souvent, son mariage ou le baptême de son premier-né, dans tous les cas on louera sa coupe et le choix de sa robe – qu'elle regrettera autant que les

serviettes, auxquelles si elle a du bon sens elle ne s'est pas accordée – et elle la trouve si belle, cette grande cousine, si proche des princesses dont on l'a déjà abreuvée, si proche de ce à quoi une femme doit ressembler, avec ses longs cheveux ouvragés à domicile par la coiffeuse du bourg et sa robe aux maints rubans, qu'elle se dit que plus tard elle veut être comme elle, et lorsqu'elle partage ce souhait avec sa mère celle-ci rit et le répète autour d'elle pour faire profiter tout le monde de la bonne nature de sa fille, puis lui dit qu'elle aussi pourra avoir une belle robe et une coiffure dans le genre, quand elle sera grande et qu'elle se mariera avec son amoureux ou qu'elle aura un enfant à son tour et qu'elle le fera baptiser et, les rêves d'avenir de sa petite poupée oints de sa bénédiction maternelle, elle retourne aux problèmes de santé d'un énième lointain cousin, la laissant libre de retourner courir avec les enfants de son âge maintenant que le rite fastidieux des présentations-embrassades a été mené à son terme, il n'est plus question alors d'être bien sage, car si l'ange gracieux et docile en tout temps est l'avatar nécessaire au bon plaisir des adultes, il ne peut causer que l'opprobre chez les enfants présents, en tout cas chez ceux qui comptent, cousins et rejetons des rares amis invités au-delà du vin d'honneur, de deux, trois ou quatre ans de plus qu'elle et pour qui il faut jouer les grandes, les dures, pouvoir courir au même rythme, crier au même volume et conspirer avec la même malice dès qu'un trou lors du repas en douze plats qui durera jusque tard dans la nuit permet de s'échapper de la table, elle en dévore les portions du menu enfant si vite qu'elle manque de s'étouffer, non parce que le gratin dauphinois du traiteur l'enchanté mais parce que perdre le rythme c'est perdre les grands de vue et qu'à son âge on ne peut se permettre un tel échec, à moins de vouloir passer des heures seule à réclamer les genoux de ses parents occupés à boire et à parler, une humiliation impensable à quatre ans et qui n'en est que pire la réunion suivante, à sept ans, où elle redécouvre la méchanceté chez ces connaissances avec lesquelles elle ne partage plus assez de références pour pouvoir suivre les jeux et les discussions, elle avec ses livres et ses expressions livresques, qu'on traite en pédante alors qu'elle ne cherche qu'à être intéressante, à valoir quelque chose à partir de sa personne seule, de ce qu'elle aime, sans se trahir, mais ce qu'elle aime n'est pas adéquat et ce qu'elle est n'est pas suffisant, on le lui fait comprendre avec tout l'arsenal de la rhétorique mesquine dont disposent les enfants lorsqu'ils se sentent dominer enfin quelqu'un ou quelque chose, lorsque la puissance du groupe ou de la compétence leur offre l'occasion pour une fois de maîtriser entièrement une situation, on le lui fait comprendre, sans insultes et sans coups mais par des remarques qui se veulent fines, en répétant ses phrases jugées ridicules avant même qu'elle les finisse, en riant dans l'entre-soi qui se pousse du coude et se lance des coups d'oeil entendus, en jugeant dès qu'elle tente de joindre une conversation que de toute façon elle ne pourrait pas comprendre, en lui refusant l'accès aux seuls jeux qu'elle connaît par l'invention de nouvelles règles absconses qu'on édicte en ricanant et en la regardant en coin jusqu'à ce qu'enfin elle abandonne et les laisse entre eux, alors la sentence tombe, on ne lui adresse plus

la parole, même lorsque tout le monde quitte la salle ils ne la saluent pas, pas un "un revoir", et les adultes, trop hébétés par le bruit, le gras, le vin et les digestifs mentholés, ne remarquent rien et n'en disent pas plus, ce qui n'augure pas de réunions ultérieures plus plaisantes, elle le pressent et à raison, car quoi qu'elle ait espéré le contraire, à douze ans à nouveau le calvaire doit recommencer, sa famille est vaste et les occasions de se retrouver nombreuses, cette fois elle essaye à peine d'engager un contact avant de décider qu'il ne vaut mieux pas, les grands le sont vraiment à présent du haut de leurs treize, quatorze, quinze ans, de leur corps en transition avec lesquels il se battent tous les jours pour enfin passer du côté des adultes, ils ne vont pas compromettre leur statut fraîchement acquis d'adolescents par de vaines interactions avec elle, qu'ils n'ont jamais plus apprécié que cela puisqu'ils ne trouvaient rien à lui dire qui semblât l'intéresser ou lui plaire, puisqu'elle ne devait donc pas désirer assez d'être intégrée parmi eux qui constituaient sans le moindre doute à leurs yeux la norme, et face à ce rejet implicite elle préfère ne rien dire à personne, elle choisit une dignité qu'elle trouve stupide mais qui constitue sa seule alternative au dégoût qu'elle ressentirait après la fête si elle cédait, si elle prétendait, pour sauver ces quelques heures de bruit sans échappatoire, qu'elle veut en savoir plus sur leurs portables, leurs vies mornes et les quelques cigarettes en leur possession, chipées dans un des sacs à main entreposés dans le vestiaire de fortune installé au creux d'un renforcement du hall, alors elle s'occupe, elle reste à table et mâche lentement la viande en sauce inidentifiable, dessine avec le cure-dent d'un hors d'oeuvre sur la nappe en papier, fait sans cesse la navette entre la salle et la cuisine attenante, refuge qu'elle déteste, plus blanc encore que la salle elle-même et baigné de la vapeur du lave-vaisselle industriel et d'une odeur de chaud et d'eau sale qui la répugne et qu'elle croit sentir dans chaque plat par la suite, qu'elle ne pourra plus jamais dissocier du goût de la cuisine de traiteur, et quand elle en a assez de venir combler le vide de la soirée sur cet odieux carrelage mouillé, elle lit, elle inspecte ces tracts qu'elle ne pouvait déchiffrer petite ou, si elle le peut, si aucun de ses parents ne la surprend et ne vient régler la situation en lui intimant de ne pas lui faire honte et d'aller s'amuser avec les autres comme une fille de douze ans normale le ferait, elle sort de son sac son livre du moment, un de ses préférés, un pavé – au-delà de cinq cent pages, qu'elle est fière de lire ces gros ouvrages en public, qu'elle aime l'image de lettrée qu'elle se renvoie à elle-même, la seule que cela intéresse – qu'elle se met à lire avec attention, le posant ouvert sur la table une fois l'assiette récurée et poussée, l'entourant de chacun de ses coudes et bouchant tant bien que mal ses oreilles de ses mains, enfin elle peut tirer un peu de plaisir de cette soirée, même s'il est solitaire, même si le fait que son seul plaisir dans cette soirée de deux cent personnes au moins soit solitaire la rend un peu triste, au moins peut-elle lire tard et les autres, persuadés, désormais qu'ils l'ont vue lire à table en revenant de leur cigarette initiatique derrière la salle, qu'ils n'ont rien à se dire et n'auront jamais rien à partager avec elle, la laissent-ils tranquille sans rien tenter de plus, sans rien chercher à comprendre ou

à changer, ils la laissent seule avec son livre et l'autre solitaire de la table des enfants, qu'elle ne connaît pas ou dont elle ne se souvient pas, qui ne reste pas seule pour les mêmes raisons quoiqu'elle ne semble pas y goûter plus qu'elle, c'est que cette voisine non plus n'est pas intéressée par les fumeurs novices et ne les intéresse pas en retour, elle a seize ans, bientôt dix-sept, et, si elle a pu trouver quelque intérêt à ces rébellions obligatoires quelques mois plus tôt, ce n'est déjà plus le cas aujourd'hui, elle ne désire plus qu'une chose maintenant, c'est être une adulte, une vraie, qui peut refuser les invitations et ainsi ne pas être condamnée à passer une énième et interminable soirée à laquelle, par un coup du sort, des hôtes célébrés ou de ses parents qui ont omis ce menu détail, elle se retrouve encore une fois, la dernière avec un peu de chance, à la table des enfants au bout de laquelle elle a repéré plus tôt au cours du repas sa jeune compagne de galère, qu'entre deux plats et errances sur son portable elle a observée, sur le visage de laquelle elle a reconnu tout le désarroi et l'amertume qu'elle a pu connaître elle aussi dans ce genre d'endroits et dont elle sait qu'ils ne la quitteront jamais vraiment, que cette sourde impression de n'être pas assez bien reviendra bien des fois, aussi lorsque la jeune lectrice, suite à une remarque de sa mère qui passait par là, range son livre à contrecœur, elle s'en approche et, pleine de la hardiesse de celle qui sait et qui vient transmettre, elle s'assied à l'une des chaises si ostensiblement vides qui l'entourent et se met à lui parler, s'amusant un peu de l'incrédulité qu'elle lit sur le visage de la petite et qu'elle peut comprendre, car enfin cette fille presque adulte dont elle ne connaît même pas le nom lui fait la conversation, seule au départ puisqu'elle ne sait pas comment réagir, que la situation lui paraît, plus qu'étrange ou inattendue, absurde, que dans l'ordre naturel des choses on ne vient pas parler aux filles comme elle dans ces soirées, on s'amuse, on danse dans l'espace laissé devant l'estrade au bois vermoulu et les enceintes de location couchées dessus, et si par malchance on se retrouve à côté d'elle lors du repas on fait comme tout le monde, on la laisse à son livre et on change de place entre l'entrée et le poisson pour se trouver un compagnon de table plus sympathique et plus prompt à s'adapter aux exigences sociale d'un tel événement, pourtant ce soir ne se déroule apparemment pas selon l'ordre naturel des choses, cette grande, dont elle ne peut déterminer l'âge mais qui est certainement au lycée, voire plus loin encore, a décidé de lui parler, de lui raconter sa vie et de lui montrer à sa manière abrupte qu'elle la comprend, qu'elle connaît cette expérience désagréable pour l'avoir vécue, du moins a-t-elle l'impression que c'est là le message qui tente de passer derrière les questions sur sa vie auxquelles elle commence à répondre par monosyllabes gênées puis par des phrases de moins en moins timides, enfin elle parle d'elle-même avec délice, elle se laisse aller, qu'importe que son interlocutrice fasse peut-être acte de charité pour passer le temps, qu'importe que, de son propre aveu, les livres ne l'intéressent pas plus que cela, pour une fois elle n'est pas seule, et elle devine tout à coup qu'elle n'est pas obligée de l'être, qu'elle n'aura pas à passer sa vie seule, cette lycéenne providentielle est le contre-exemple ultime à cette hypothèse qui avait

jusque là valeur de pure vérité dans son jeune esprit, et si elle ne peut pas encore dire qu'elle est tout à fait heureuse ce soir-là ou en général, cela ne compte pas, le monde est vaste et elle a tout son temps, les heures qui restent à cette soirée passent très vite, lorsqu'elle doit quitter la salle et sa sauveuse une pointe de tristesse accompagne son intense soulagement, elle souhaite la revoir, mais ne la reverra jamais, elle souhaite ne jamais revenir dans cette salle, mais des années plus tard elle doit y retourner, elle a seize ans à son tour et a gagné le droit, comme les autres enfants auxquels elle ne pense plus, de s'asseoir à la table des adultes, de participer à leurs conversations, on lui demande comment marche le lycée – très bien merci – si elle a un copain – ce n'est pas à l'ordre du jour – ce qu'elle compte faire ensuite – écrire des livres, mais cela elle ne peut pas en parler avec eux, pas encore, on la traiterait à nouveau comme la petite lectrice qu'elle était avec ses livres et ses histoires – et même si elle n'est pas mécontente de cet intérêt nouveau qu'on lui porte maintenant qu'elle est pubère, elle n'en ressent plus tant le besoin, elle a une vie maintenant, d'autres s'occupent d'elle, son intuition des années plus tôt était la bonne, elle a trouvé des camarades, des partenaires, des amis qui lui apportent déjà l'attention dont elle manquait chaque fois dans cette salle, elle a acquis ce début de confiance qui lui permet d'ignorer le superflu et le fâcheux dans des relations auxquelles elle ne tient pas, et les visages et les néons lui rappellent cette fille malheureuse qu'elle a été ici, l'amertume qui reste coincée quelque part dans sa gorge, c'est pourquoi une fois les dernières heures de la soirée passées, quand ses parents, qu'elle a regardé danser tout leur saoul de sa chaise, son verre de vin à la main, viennent lui dire qu'il est temps de partir, elle se lève sans aucun regret, sans un regard à cet endroit sans âme dans lequel on ne l'obligera plus jamais à venir, et pour la dernière fois elle passe la porte à double battant de la salle des fêtes.

Simon Bizouarne, 26 ans, Castres, France.

Simon est professeur de lettres modernes en collège. Il est passionné de littérature, d'écriture, de cuisine et de musique. Il n'avait jamais publié ou présenté ses écrits jusqu'à présent. En ce moment, il travaille sur un premier roman. Il travaille également sur un recueil de poème en prose intitulé *Esthétiques*. Parmi ses écrivains préférés, on trouve : Pierre Michon, Jean Echenoz, Charles Dickens et Virginia Woolf.

Simon a été parrainé par Minh Tran Huy.

PARTHÉNOGÉNÈSE

Jean-Lou David

Le 8 septembre 2022, naquit à Ville-Marie au Témiscamingue, province de Québec, le premier enfant né d'une femme parthénogénétique. Rien, à sa naissance, ne la distinguait d'un quelconque autre bébé. Aimablement dodue et rosée, pleurant pour le sein, obnubilée par les objets aux couleurs vives et les chansonnettes suraiguës intégrées au petit système de son de sa poussette, rien, pas même ses organes génitaux en apparence tout à fait normaux, n'eut pu permettre de signaler qu'elle serait capable d'engendrer, par duplication génétique, hors-sexe, sans le secours d'un spermatozoïde, une descendance plus nombreuse que les étoiles du ciel, peut-être plus abondante que celle que Dieu avait promise à Abraham. Capable d'engendrer des femmes uniquement, et qui elles-mêmes ne donneraient naissance qu'à des femmes. L'histoire qui suit, et que je consigne pour l'édification des générations futures, avec l'aimable subvention du *Comité central*, n'a pas de teneur politique ou religieuse. Elle est le simple récit, les archives si l'on préfère, de ce qui devait mener à l'avènement de la *Dernière Vague du Féminisme mondial* et à ce qui fut appelé bientôt *Le grand Renouveau du Culte*.

*

L'enfant naquit d'une mère qui n'était encore qu'une jeune fille, nouvellement nubile, âgée de 13 ans à peine. Anne-Julie était une étudiante tout ce qu'il y a de médiocre à l'école secondaire de Notre-Dame-Du-Nord, et qui, selon les multiples dépositions qu'elle produisit par la suite, venait tout juste d'avoir ses premières menstruations pendant le congé scolaire des Fêtes. Rapidement retirée des classes sitôt qu'elle fut « trouvée grosse », on la confia à sa grand-mère en l'absence d'une autorité parentale compétente. Sa mère étant une droguée et l'identité de son père inconnue, la grand-mère obtint sur-le-champ la charge de tutrice légale. Consternée, la vieille femme très pieuse, veuve d'un mari alcoolique et violent, crut d'abord que la jeune fille avait été l'énième victime d'une société malade, hypersexualisée, qui banalise l'érotisation des jeunes filles, les dresse à l'*à-quatre-pattissement* et les livre, toutes jeunes encore, à l'appétit sexuel dévoyé des jeunes garçons, eux-mêmes gavés d'une éducation sexuelle pornographique révoltante. Il en n'était rien cependant. Anne-Julie, qui montrait quelques signes de corruption morale, lascive, consciente déjà de ses grâces, toute en souplesses et en ronronnements, protesta pourtant violemment lorsqu'on tenta par tous les moyens de lui faire admettre sa faute et de livrer le garçon avec qui elle s'était commise. Il fut impossible d'obtenir quoique ce fut d'elle. Très

au fait du « fonctionnement anatomique », il semblait manifeste qu'elle en savait bien trop long sur la question pour camper, non sans ridicule, ce rôle de vierge surprise. Mais elle y tenait fermement; elle n'avait rien fait, rien à raconter et rien à cacher non plus. Malgré aussi qu'on trouva bientôt dans ses tiroirs des petits cachets bleus, de marque *Cilesta*, qu'on reconnu être des pilules contraceptives, et que la petite soutint prendre, comme bien d'autres jeunes filles de son âge d'ailleurs, seulement dans le but d'accélérer la formation de sa poitrine. Elle fut d'autant plus intraitable. Elle n'avait fait « ça » avec aucun garçon.

Embarrassée par autant de récriminations, la grand-mère fut aussi surprise, sinon plus, que le médecin du CLSC de Ville-Marie lorsque celui-ci, après examen attentif, se buta à un curieux constat. À savoir qu'il observa chez l'adolescente la présence d'un hymen non seulement intact, mais parfaitement clos et très épais (appelé *hymen scléreux* chez les spécialistes). Malgré l'évident paradoxe que la situation présentait, le médecin s'en tint à ce moment à la simple constatation de la grossesse, sans chercher à en expliquer la cause, ce qui n'était d'ailleurs pas de son ressort et de surcroît une complication dont il se passait plus que volontiers. Anne-Julie fut donc renvoyée à sa grand-mère sans plus d'explications concluantes.

Ne sachant à quel saint se vouer, étourdie aussi par les protestations de sa petite fille, qui jurait son innocence sur tout ce qu'elle avait de précieux et qui n'avait, du reste, jamais été menteuse, les convictions de la vieille vinrent à faiblir rapidement. C'est en particulier l'omniprésence de la grotte dans les récits de la petite qui commença de troubler la grand-mère et, à plus forte raison encore, ce qui s'y produisit bientôt qui la fit complètement changer d'avis sur la question. La grotte dite Notre-Dame-de-Lourdes à Ville-Marie, lieu de dévotion mineur, construite avec des *balles de foin* et du ciment au début du siècle dernier, occupait alors une place encore relativement importante dans les superstitions locales, auprès des personnes âgées surtout. Miracles météorologiques de pacotilles, intercessions divines suite à des prières adressées à la petite Bernadette Soubirous et autres pseudo-apparitions faisaient partis depuis longtemps du folklore religieux local. La petite, à en croire l'ensemble de ses dépositions, y passait un temps plutôt inhabituel pour une fille de son âge. Elle avait surtout contracté, depuis très jeune d'ailleurs, l'étrange habitude de boire à la petite source qui moutonnait derrière, malgré que celle-ci était présumée impropre à la consommation, puisque située très près d'une usine de fabrication de produits cosmétiques.

Il n'est pas certain que quelques-uns des témoignages entourant les événements ne furent pas forgés à posteriori. Il est dit, néanmoins, qu'il y eut, dès avant la découverte de la grossesse d'Anne-Julie, certaines *apparitions*,

réservées aux seules femmes pieuses et vierges de la paroisse. Des sensations évanescentes, des *présences*, des voix mêmes chez les plus touchées par la grâce, laissant penser, insinuant, chuchotant, la venue prochaine d'une grande force, d'un grand bouleversement. C'est peu après qu'Anne-Julie revint de son premier examen à l'hôpital que se produisit ce qui devait être interprété comme un miracle et qui lança l'affaire. Suivant les dépositions de plusieurs témoins locaux, et parmi eux de simples citoyens soupçonnables de tout, hormis de sympathies catholiques, on constata le matin du 25 mars une énorme bordée de neige épaisse de plus de deux mètres, aux alentours immédiats de la grotte et nulle part ailleurs au village, ce qui attira évidemment un peu de monde. Anne-Julie, qui tint beaucoup ce jour-là à se rendre aux abords du saint lieu, entreprit autour de midi la petite ascension qui mène au plateau sur lequel est sise la grotte. Sitôt que son pied eut touché la première marche, il se fit un grand remuement au ciel, qui devint noir comme de l'encre, tempétueux, affreux. Cependant qu'elle atteignit l'esplanade désormais sacrée, il y eut à nouveau un bouleversement météorologique, durant lequel certains rapportent avoir vu l'air, l'atmosphère même, se teindre de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, le soleil pirouetter au firmament, se dédoubler, resserrer son faisceau précisément sur l'alcôve dans laquelle se trouve la statue de la Vierge, foncer sur la terre, s'éclipser puis reparaître, mais comme travesti, ayant pris l'aspect de la lune, ce que certains, particulièrement versés en symbolisme occulte, interprétèrent comme le symptôme d'une réorganisation des forces cosmiques et alchimiques, désormais basculées du côté féminin, glissées du pôle tellurique au pôle aquatique et ainsi de suite... Certains autres déclarèrent n'avoir strictement rien vu de tout cela.

*

Le surlendemain, débarquaient au village le cardinal Ouellet et toute une équipe de théologiens-enquêteurs, spécialistes du droit canon et autres, envoyés pour tirer au clair cette histoire. Ameuté par la vieille Élise, la grand-mère d'Anne-Julie, le Vatican se montra dès le début très enclin à accepter le récit et surtout l'interprétation de la vieille à qui ils laissèrent ainsi toute latitude médiatique, sentant bien qu'elle leur attirerait de la sympathie. La vieille femme prit très à cœur sa mission apostolique. Institutrice à la retraite, femme d'une certaine éducation et autodidacte en religion, d'une sagacité retorse, elle était d'une profondeur déconcertante qui souvent, au détour d'une envolée étrange et approximative, saillait et s'ouvrait sur des abîmes théologiques. Empressée plus qu'aucune autre à ce que la grossesse de sa petite-fille soit reconnue comme immaculée, elle consentit à ce que les médecins spéciaux du Vatican procèdent à toutes sortes d'examens sur la jeune femme; interventions gynécologiques puis obstétricales, échographies et prélèvement génétique sur le fœtus ainsi que sur la future mère. Il fut constaté rapidement que l'enfant à naître avait exactement la même séquence génétique que sa mère, ce qui impliquait Dieu sait quoi d'étrange à ce stade. Une équipe externe de généticiens, appelée

en renfort, et dont la crédibilité et l'indépendance furent par la suite rudement malmenées, conclut bientôt à une grossesse parthénogénétique. On expliqua au Cardinal Ouellet et autres saintes autorités en présence que l'hypothèse retenue par les scientifiques supposait que, pour une raison mystérieuse encore, l'ovulation, qui d'ordinaire bloque l'ovocyte II au stade appelé métaphase II, aurait opérée différemment et que lors de la deuxième division de la méiose, c'est-à-dire lors de l'anaphase, les chromosomes simples brins seraient demeurés dans un des deux ovocytes, laissant l'autre inemployé et voué à la dégénérescence, ce qui devait provoquer le développement d'un individu porteur des mêmes gonosomes que sa génitrice. Bref, une fille allait bientôt naître par une sorte de clonage *naturel* des gènes de la mère. On tenta bien de faire répéter les généticiens, plus lentement, avec plus ou moins de détails, avec des images, sans images, mais il n'y avait tout simplement plus moyen de faire comprendre à Son Éminence qu'il ne s'agissait pas *obligatoirement* d'un miracle, mais plutôt d'un phénomène, il est vrai, jusqu'alors inouï, mais que l'on pouvait néanmoins expliquer scientifiquement. Le fardeau de la preuve incombait dorénavant aux seuls sceptiques : Dieu avait parlé à la grotte, Anne-Julie avait reçu, on ne pouvait plus en douter, la Grâce de l'enfantement divin.

Il va sans dire que l'annonce officielle du Vatican fut reçue d'abord avec beaucoup de scepticisme par le *monde laïque* et que l'on crut le Saint-Siège enfoncé pour de bon dans un délire d'auto-sabotage schizophrène. Les journalistes comparèrent la conférence de presse initiale aux exubérances émises quelques vingt ans plus tôt par les Raëliens, à l'époque où ils prétendirent avoir réussi le premier clonage humain. Ces derniers d'ailleurs, qui n'étaient toujours pas en reste de simagrées pour obtenir l'attention médiatique, surenchérirent en accusant l'Église d'espionnage et tentèrent de prouver qu'elle avait procédé à un clonage par ovocytes énucléés, suivant la méthode qu'ils avaient eux-mêmes développée. Autrement, on trouva aussi à l'équipe externe de généticiens toutes sortes de relations propres à la discréditer; on jugeait les uns baptisés bien trop tardivement, les autres avaient des tantes nonnes, ceux-là étaient allés à Fatima, ceux-ci, à bien y regarder, avaient des têtes de moines et des calvities qui rappelaient la tonsure et tel autre encore avait la passion des cathédrales. De toutes parts on demanda à pouvoir réexaminer la jeune femme mais le Vatican, sous la tutelle duquel elle s'était placée, veilla à ce qu'on ne la dérange plus, au moins le temps de sa grossesse.

Pour la plupart des grands médias occidentaux, l'Affaire de Ville-Marie, dans sa première impulsion du moins, fut un sujet certes sensationnel, fort rentable, mais rien d'autre qu'une aimable escapade dans le monde folklorique et attardé de la superstition. Internet fit ses choux gras des discours d'Élise, particulièrement celui suivant l'annonce officielle; discours qu'il n'est peut-être pas inutile de rappeler brièvement à l'intention des

lecteurs du présent mémoire et dont voici l'exhorte finale.

Oui, bientôt il naîtra d'elle une petite qui sera l'espoir du monde entier, une enfant née hors du péché. Une deuxième. Dieu nous avait donné le Christ, que l'on s'empresse de mettre en croix. Voici une seconde chance que Dieu nous tend. Le Seigneur a choisi de l'annoncer par l'intermédiaire de Sa Sainte Mère. Il a choisi que ce soit une fille. Il a voulu que ce soit par la femme, cette fois, que la Nouvelle nous revienne. Le Christ d'ailleurs n'a jamais été aussi mal nommé que lorsqu'on Le prétendait le fils de l'homme. Il fut tout excepté le fils de l'homme. C'est le fils de la femme. L'homme affranchi de l'homme. Voici maintenant la femme issue de la femme. L'espèce affranchie de sa violence. Il fallait à ce monde pervers la douceur et la force tranquille de la femme pour ramener au sein de l'Église le troupeau égaré, ramener les enfants perdus au sein de leur mère, les attrouper en son giron, comme au jour premier. Il fallait une mère et sa fille pour les faire communier à nouveau à sa chaleur, à sa quiétude, qui sont pareilles à celles qui nous bercent dans notre première demeure, lorsque l'on vit déjà, mais dans la nuit primitive, dans l'asile lunaire de l'intérieur maternel. Fidèles du monde entier, l'Église vous rappelle comme une mère que vous auriez trop longtemps délaissée, une mère éternellement belle, une mère qui entamera bientôt son dernier printemps pour une efflorescence qui promet d'être gigantesque. Soyez-y. Revenez d'où vous êtes venus.

Ce discours abracadabrant fut timidement salué par quelques cercles féministes, malgré que plusieurs y trouvèrent un quelque chose de très « pot-au-feu », rétrograde et sentant fort sa ménagère suffragette. On s'entendit néanmoins pour y voir une ouverture courageuse du Vatican vers des lendemains peut-être plus diversifiés. On s'enthousiasma, surtout, pour la messagère et sa verve poétique. Internet, avec une rare unanimité, jugea le phénomène hautement humoristique. Il n'y eut que dans certaines franges conservatrices du web que l'annonce créa des dissensions idéologiques. Certains catholiques plus « modernes » jugèrent que le moment était opportun pour quitter le navire, puisque celui-ci semblait vouloir voguer vers les récifs escarpés de la féerie et des récits miraculeux. Nombres de vieilles dévotes, au contraire, jointes en cela par une relève plus jeune, peu nombreuse tout d'abord mais pugnace, tentèrent d'infléchir l'Église vers une forme de catho-féminisme (c'est ainsi du moins qu'on appela le phénomène plus tard) que laissait poindre le discours d'Élise.

Quelques mois passèrent et l'événement, de moins en moins présent médiatiquement, tout près de tomber en désuétude, fut naturellement éclipsé par le continuel roulement des nouvelles sensationnalistes : élection d'un

premier ministre autochtone transgenre (*two spirit*) au Canada, dressage d'un chat de compagnie capable d'exécuter la 5^{ème} symphonie de Beethoven au piano, immenses feux de forêts en Amazonie... puis fut formidablement ramené à l'avant plan lorsque l'on annonça sur la place Saint-Pierre bondée, la naissance de l'enfant miraculeuse. Puis, à quelques heures d'intervalles, le diocèse du Témiscamingue, en la personne de Son Éminence le cardinal Ouellet, tint également une conférence de presse d'urgence pour annoncer que la CIA s'était « approprié » le bébé, née à l'hôpital de Ville-Marie. La nouvelle eut un retentissement monstrueux. Deux mois encore s'écoulèrent, laissant la planète comme « assise le cul au bout de sa chaise », avant que la Présidente américaine confirme la bouleversante véracité de ces assertions. Rompus aux usages médiatiques, le Saint-Siège avait attendu patiemment avant de révéler, le même jour, dans un fastueux triomphe de draperies, de trompettes et d'encens, qu'Anne-Julie, puisqu'elle n'avait pu allaiter, était de nouveau enceinte. La planète fut toute près de craquer en deux.

*

Il se fit un raz-de-marée journalistique indescriptible vers Ville-Marie et Washington, où l'on savait le poupon gardé au Pentagone. Heureusement aux mains d'une présidence démocrate, les principaux spécialistes jugèrent qu'il n'y avait, somme toute, pas trop à craindre pour la vie du bébé, qui autrement, gardée par les Républicains, aurait certainement été exécuté sur l'autel des traditions bousculées. L'entière des médias de la planète se massa à une grande conférence de presse donnée par des scientifiques au Pentagone. Dans un effarant charabia savant, il fut dit, entre autres, que la mutation génétique présente chez la jeune mère était vraisemblablement thélytoque, *obligatoire*, et qu'il n'y avait donc aucune raison de croire que la descendance d'Anne-Julie puisse engendrer des mâles. La consternation fut véritablement atteinte lorsque la généticienne mandatée par le congrès américain pour expliquer le phénomène au grand-public, eut recours à l'exemple d'une espèce de lézard, dite *whiptail*, dont la reproduction parthénogénétique était on ne peut plus « efficace » et d'une compréhension tout à fait aisée. Il y eut un moment dont l'histoire se souviendra éternellement, une seconde à peine qui suffit à marquer les esprits, à terrifier les hommes, un moment où la scientifique eut un sourire en coin, un sourire énigmatique, railleur peut-être, lorsqu'elle répéta pour la troisième fois à l'intention d'un journaliste, qui semblait très ébranlé, les données de projections démographiques stupéfiantes. D'ici trois cents ans, tout au plus, il n'y aurait plus d'hommes sur terre. Ce sourire, qui fit rapidement le tour de la planète, fut qualifié de « sourire du sphinx », on appela la porte-parole la « Joconde homophage », on y vit la résurgence de l'Éternel féminin, les psychanalystes y virent une forme d'arrogance et de déni œdipien et les masculinistes, enfin, appelèrent au meurtre de cette « pute arrogante », ce qui devait se réaliser quelques années plus tard.

En effet, suivant les courbes démographiques même les plus prudentes, avec une mère capable d'enfanter autour de trente filles (au bas mot), elles-mêmes capables d'engendrer une pareille descendance, à ce rythme, la planète serait bientôt conquise toute entière. C'est sans mentionner qu'il fallait aussi prendre en compte la pitoyable fécondité masculine, « ce tas de couilles molles » raillèrent plus tard certaines associations de femmes, infertilité qui n'allait certainement pas aller en s'améliorant par la suite, dut sans doute à la présence massive de phytoestrogènes dans l'environnement. Le cocktail génétique semblait complet pour sonner bientôt l'extinction du « sexe fort » qui, pour l'occasion, faut-il l'admettre, ne fit pas exactement honneur à ce nom...

Ce fut d'abord un prodigieux pleurnichement, une larmoyance planétaire et généralisée. On lâcha la laisse à tout ce qui se fait d'*opinionneurs* dans tous les journaux et plateformes numériques du vaste monde pour argumenter que le mieux à faire, à bien y penser, suivant la situation et, tout bien considéré, était de tuer Anne-Julie et sa descendance. En quelques semaines, le paysage politique planétaire s'en trouva complètement bouleversé et sans doute jamais dans l'histoire il n'y eut pareille polarisation des opinions. Le congrès américain, qui à l'époque avait atteint la parité, rejeta catégoriquement tout ce qui visait à nuire à la descendance parthénogénétique d'Anne-Julie, jugeant qu'il valait mieux, pour l'heure, se garder des décisions précipitées. Voyant que rien ne serait fait pour contrecarrer la « catastrophe démographique » la réaction des hommes fut d'abord politique.

Les principaux partis politiques des grandes sociétés occidentales se scindèrent pour créer des *ailles masculines*, il y eut aussi toutes sortes de milice, de groupe paramilitaire, d'agence secrète de propagande, qui se mirent en place. On tenta des raids contre le Pentagone, d'acheter Anne-Julie au Vatican. Rien à faire. La guerre des idées ne fut pas longue à se muer en guerre de tous les jours. En véritable *Guerre des Sexes*. Les maris se mirent à soupçonner les épouses d'appuyer les *nouvelles idées dangereuses*, les pères, leurs filles. Certains employeurs refusèrent d'employer des femmes, et vice versa. Il se fit une ségrégation de plus en plus nette entre les sexes dans les lieux publics, les transports en communs, dans les quartiers même des villes. Des accusations, invérifiables du reste, fusèrent de toutes parts contre les cliniques de fertilités, que l'on accusait de favoriser un sexe ou l'autre dans les naissances planifiées. Les gynécologues, certains pour leur plus grand embarras, constatèrent aussi une tendance à la ligature des trompes en bas âge, parfois immédiatement après la puberté. La proportion de célibat, déjà alarmante dans les pays développés, s'accrut encore et s'étendit à la planète entière. Malgré le perfectionnement des applications de rencontres, les *deux solitudes* allaient en s'amplifiant

et rien ne semblait plus pouvoir émoustiller durablement les femmes. Quelque chose semblait s'être rompu dans la confiance entre les sexes. Aussi longtemps que l'attraction, faite sans doute d'un mélange de curiosité, de crainte et de respect mutuel, était restée dissimulée, l'affection, la sexualité et leurs corollaires avaient encore trouvé à s'épancher. Dès lors que les dessous de chacun avaient été éventés, que les moindres craintes, espoirs et désirs s'étaient fait jour en revendications politiques de toutes sortes, il n'était plus possible, à tout le moins pour les femmes, de continuer à croire en l'amour hétérosexuel qui, décidément, était un assemblage bien trop mesquin de crasses, de pulsions déshonorantes et de fantasmes impardonnables. C'en fut fait pour de bon de l'amour passion, de l'idéal chevaleresque et ainsi de suite. D'autant plus rapidement d'ailleurs que les outils séculaires de la propagande romantique hétérosexuelle lâchèrent tout de bon ce mythe suranné, devenu invendable. Il y eut bientôt une recrudescence du lesbianisme chez les jeunes filles d'âge scolaire. L'homosexualité masculine, dite alors de *substitution*, pour épargner sans doute les sensibilités viriles, devint également endémique. On constata bientôt aussi une forte augmentation des cas de dysphories du genre chez les jeunes femmes, sans toutefois être accompagnée de velléité de transition complète, c'est-à-dire sans désir de procéder à une phalloplastie. On commença aussi à trouver sur Internet un nombre effarants de vidéos pornographiques de dominations violentes avec le visage d'Anne-Julie, produites à l'aide de technologies *deepfake* et très largement écoutées par la population masculine, si l'on en croit du moins les statistiques mondiales détaillées que produisait à l'époque le principal distributeur de pornographie numérique.

Loin d'être cantonnée aux seules mœurs, la transformation qui toucha la société s'opéra au moins aussi radicalement du point de vue des idées. Une certaine école d'intellectuels commença à se faire remarquer pour ses travaux historiques hautement polémiques et que certains qualifièrent de révisionnistes. Il était sans cesse question, dans leurs livres, leurs articles, leurs conférences, de montrer que cette *domination mondiale* avait été préparée de longue main. On en voulait pour preuve l'accroissement tardif – et comme juste à temps – des effectifs féminins dans l'armée, l'obsession pour la parité en politique, l'élection de plusieurs femmes à des postes de pouvoirs, et plus généralement, ce qu'on percevait comme une vaste entreprise de dévaluation symbolique des principales qualités, ou attributs masculins, au profit d'une valorisation du féminin, et ce dans l'ensemble de l'appareil culturel du capitalisme tardif : cinéma hollywoodien, littérature, presse, magazine... Certains, plus marginaux encore, cherchaient à échafauder toutes sortes de théories farfelues et complotistes. On soupçonna évidemment les juifs et leur millénaire entreprise de saper les fondements moraux de l'Occident, mais pas qu'eux, les arabes aussi, les Chinois, les gais, les Russes, les Russes gais, les Noirs et même – et surtout – les francs-maçons. Certains scientifiques allèrent jusqu'à prétendre que les femmes auraient un jour

à s'accoupler avec des singes, comme il est visible chez les *Aspidoscelis neomexicana* qui se reproduisent quelquefois avec des mâles d'espèces proches pour assurer une diversification génétique minimale. Il leur fut répondu que la descendance ainsi engendrée eut été *triploïde* et donc d'aucune utilité pour un retour à la reproduction sexuée. On se contenta alors d'arguer que les femmes ressentiraient tôt ou tard le besoin « d'une bonne bite », ce qui fut accueilli avec forces railleries par les femmes.

Bref, l'époque qui succéda immédiatement à l'avènement de la première femme parthénogénétique en fut une éminemment tendue. Quelques hommes, il est vrai, se rangèrent au camp des femmes, admettant qu'il n'y avait au final rien de dramatique à ce que le sexe masculin s'éteigne naturellement et souhaitaient que l'on vive d'ici là dans la bonne entente. On les soupçonna de vouloir baiser un bon coup avant qu'il ne soit trop tard. On les traita de *vaginards* et de *traîtres à leur sexe*. Question poids politique, s'il y avait alors sur terre quasiment autant d'hommes que de femmes, la proportion non-négligeable de *traîtres* faisait invariablement pencher la balance du côté féminin. En contrepartie, les quelques femmes qui ne se rangèrent pas du côté de *leurs sœurs*, pour des raisons religieuses souvent où par soumission à l'opinion de leur mari, furent marginalisées et traitées de toutes sortes de noms. L'argumentaire consistait généralement à ridiculiser ce qu'on présumait être chez elles une envie irrépressible d'être mère. On les appela les *mères poulinières*, les *pondeuses*, les *grosses parturientes*. Le nouveau mot d'ordre informel, inavouable, était à la cessation de tout *commerce* avec les hommes, ou, au minimum, à la diminution drastique de la reproduction sexuée, et cette idée, qui avait bien des avantages il est certain, faisait tranquillement, quoique fort sûrement, son chemin...

*

C'est à l'époque de la naissance du sixième enfant d'Anne-Julie que commença d'émerger sur internet une « recette », toute simple, qui permettait de rendre les fillettes parthénogénétiques. Il suffisait de prendre les désormais célèbres pilules contraceptive *Cilesta* avant la puberté, couplé à une surexposition à l'acétone en bas âge (présente notamment dans les décapants de vernis à ongle). L'acétone, comme le diéthylstilbestrol, commercialisé sous le nom de *Distillbène* et jadis incriminé pour toutes sortes de malformations génitales et de troubles causant l'infertilité chez les enfants nés de mère à qui l'on avait fait prendre cette molécule prétendument miraculeuse pour éviter les fausses couches, avait des effets œstrogéniques, comme plusieurs autres diphénols d'ailleurs, connus depuis longtemps. Il ne restait en fait qu'à découvrir ses effets en synergie avec les molécules progestatives, ici le norgestel. Avant même qu'une annonce publique ne soit faite, la compagnie pharmaceutique derrière ces cachets cessa sa production. On tenta de convaincre les pharmacies

d'arrêter la vente, mais les prix exorbitants offerts par la demande eurent raison des détaillants mêmes les plus scrupuleux. Les stocks restants s'écoulèrent en quelques semaines et il y eut bientôt un marché noir extrêmement lucratif sur le *deepweb* de vente de contrefaçon. On donna le nom de *bleu pill movement* à ce phénomène qui devint une mode chez les mères occidentales de la classe-moyenne aisée qui en administrèrent à leur fille, ce qui était, à tout prendre, une maigre consolation pour quelques-uns des extrémistes du mouvement masculin, jugeant qu'il valait mieux que la seule race blanche accède à la reproduction parthénogénétique.

Quand les médias, encore majoritairement aux mains d'intérêts masculins, annoncèrent, fort en retard d'ailleurs et après une bien trop longue période de déni, qu'il existait maintenant un nombre inconnu de femmes parthénogénétiques sur terre, l'effet fut cauchemardesque. Ce fut le début de ce que nous, les *archivistes*, devons appeler plus tard l'*ère de la honte*. Les hommes, que l'on savait depuis longtemps peu portés à la probité sexuelle, se montrèrent d'une sauvagerie incroyable. Comme il n'y avait plus rien à espérer, qu'on ne pouvait guère même sauver les meubles, chacun pensa à baiser frénétiquement. Puisque aussi la situation ne se prêtait plus à l'insinuation, aux atermoiements, à l'affligeante parade du désir juste ce qu'il faut de titillé, mais jamais brusqué, bref, pour parler tout à fait comme certains hommes de cette époque, à l'incompréhensible gymnastique de la sexualité consentante, on fit un grand trait définitif sur les « règles du jeu ». Ce fut le retour des rapt, des pénétrations obtenues à la pointe de la lame, des viols collectifs, des entrées par infractions la nuit, en groupe, pour se relayer tous dans la mère, puis dans la fille. On en retrouvait partout, derrière des poubelles, chez elles, dans des coins sombres des villes, ligotées, droguées, battues et *remplies*. On forçait la semence en elles. Gratuitement très souvent mais quelquefois aussi dans l'espoir d'engrosser, de forcer la perpétuation du mâle. Le propriétaire d'une célèbre application mobile utilisée pour calculer le cycle menstruel des femmes se rendit d'ailleurs coupable d'un abject crime en divulguant publiquement les informations de ses clientes, qui furent dès lors *visitées* aux moments opportuns. Les principaux sites pornographiques débordèrent bientôt de *snuff movies* que l'on négligeait de retirer de la circulation. Bien entendu, il y eut des hommes qui tâchèrent héroïquement de défendre leur mère et leur sœur, qui, ceci dit, apprirent bien assez vite à se défendre elles-mêmes, et ce fut là l'occasion de boucheries fratricides, de meurtre du vieux père libidineux, d'assassinats entre voisins, d'égorgement du meilleur ami qui voulait s'en prendre à la sœur chérie.

Il en résulta une paralysie complète et prolongée de la société et des moyens de productions, mais grâce à une gestion de crise relativement habile de la part du gouvernement américain, l'armée et ses puissants moyens

techniques, ou du moins ce qu'il en restait après les nombreux pillages qui eurent lieu dans les casernes lors de la démobilisation massive des hommes *indisciplinés*, la *US Armed Forces*, la première armée du monde, était heureusement gagnée au parti féminin et aida fortement à ce qu'il en soit de même pour les autres principales puissances militaires du G20. Débordée par la menace informelle, omniprésente, plus fantomatique encore que ne l'avait été le terrorisme quelques années avant, l'on géra d'abord *au plus pressant*. On exécuta tous ceux trouvés coupables lors des récents événements. La CIA démarra aussi une campagne d'espionnage informatique de grande ampleur; quiconque était découvert ayant consommé de la pornographie violente était dénoncé publiquement, tenu pour abject, ostracisé, épié, et quelquefois lynché sans procès. Dans les pays plus excentrés, moins appuyés par les États-Unis ou moins bien servis par leurs armées nationales aux seins desquelles existait encore une trop grande dissidence, des milices féministes lourdement armées prirent le relais. Très tôt regroupées en une puissante fédération mondiale, elles prirent pour symbole le lézard *whiptail*, ce qui fut perçu comme une inqualifiable arrogance par les groupes militants pour les droits des hommes, insistant sur l'ironie qu'il y avait, à les écouter, à prendre comme symbole quelque chose d'apparenté au serpent de la genèse et doté d'une queue *en fouet*, artefact par excellence de la dominatrice.

Lorsque l'agitation masculine fut à peu près matée, il ne restait guère qu'un peu plus de la moitié de la population mâle d'avant les troubles. La jeune génération *blue pill* devait bientôt arriver à maturité. Le triomphe féminin semblait certain.

*

L'Église, reengraissée magnifiquement, ventrue à présent de toutes ses mères, grosse d'un monde nouveau, ne connaîtra plus jamais la basse compromission du mariage, n'aura plus jamais à consacrer ni à baptiser le fruit révoltant de la reproduction vivipare, ce par quoi l'homme attentait au Divin, rabaissait la créature et prétendait singer le Créateur. Après la désolante violence des dernières années, une grande douceur gagne à présent le monde, une douceur qui console, qui comprend et qui pardonne.

L'Église ne reniera jamais son message de paix et d'inclusion. Les hommes, pour aussi longtemps qu'il y en aura et suivant les dispositions émises par le concile Vatican IV, pourront continuer d'exercer le culte, de célébrer avec nous l'avènement du monde nouveau.

Ces dispositions, évoquées par la vieille Église lors de son discours de célébration des dix ans de la *Nouvelle*

Nativité, visaient à assurer une présence masculine, au moins temporaire, au sein des institutions catholiques suivant quelques règles fort strictes et dont la moindre en rigueur n'était sans doute pas la castration chimique du clergé masculin. En effet, en un peu moins d'une dizaine d'année, l'Église opérât une révolution complète de ses institutions, de ses traditions, de son personnel, de sa liturgie et même de son canon biblique, auquel s'était ajouté un *Nouvel Évangile* écrit par Élise.

C'est dès après la naissance du premier enfant et tout particulièrement après son enlèvement par les américains, événement propre à accréditer les allégations de l'Église, que la popularité de cette dernière recommença de monter en flèche. Venues partager leur admiration pour Élise, des millions de nouvelles fidèles affluèrent aux messes dominicales, aux rencontres de paroisses, renflouèrent les effectifs vieillissants des Filles d'Isabelle, s'engagèrent dans les chorales paroissiales et auprès des associations de charités chrétiennes. Le pape en place à l'époque, qu'on tenait jusqu'alors pour un libéral modéré, voyant l'afflux miraculeux qu'apportait cette curieuse histoire de naissance Immaculée, comprit sans doute le profit que pouvait en tirer l'Église. Le Vatican encouragea donc le pèlerinage vers Ville-Marie au Témiscamingue, lieu vers lequel affluèrent bientôt des millions de pèlerins chaque année. On y construisit une gigantesque basilique, la plus grande au monde, dont une partie de la nef s'allongeait somptueusement par-dessus le lac, portée sur pilotis. Ville-Marie, ainsi que les villes et villages environnants, développèrent un immense parc hôtelier, un *business* du cierge s'établit aux abords de la grotte, un commerce encore plus ahurissant que celui qui avait couru à cette époque à Lourdes, et l'eau de la petite source fut embouteillée et livrée partout dans le monde. L'analyse de sa composition chimique révéla plus tard la présence relativement élevée d'acétone dans la source, ce qui n'était pas pour choquer qui que ce soit à ce stade.

Vers l'époque de l'éclatement des troubles associés à *l'ère de la honte*, l'influence énorme du diocèse du Témiscamingue était déjà en voie de supplanter celle du pouvoir à Rome. À ce titre, l'empoisonnement mortel du Pape ne fit, tout au plus, que précipiter ce qui était sur le point d'arriver. Lors du Concile Vatican III, tenu immédiatement après la mort du Saint-Père et tandis que le Saint-Siège demeurait vacant, se joua un bras de fer secret que les nouvelles fidèles et leurs représentants gagnèrent sans grande peine. C'est qu'il ne fut pas bien difficile de convaincre, dans les circonstances outrageantes que l'on connaît, cette bande de vieux à soutanes que l'Apocalypse était aux portes et que le règne du stupre, de la fornication et de la Bête à sept têtes était arrivé. Comme le renouveau était, dans une écrasante proportion, redevable à l'affluence des femmes, on parvint à forcer les réformes souhaitées par la nouvelle génération de croyantes. Les femmes acquirent, entre

autres, le droit au ministère, à l'ordination et à la papauté. On reconnut également lors de ce troisième concile tout ce qui touchait alors la nature divine des multiples enfants à naître d'Anne-Julie.

La stabilité des réformes fut de bien peu de durée. Le nouveau pape fut tué tout net lors de sa première messe par un sniper embusqué et l'attentat revendiqué peu après par l'Opus Dei. Comprenant alors que la réforme n'allait pas se faire sans le déplaisir de quelques-uns, on opta pour la méthode qui consiste à tout faire passer rapidement dans l'espoir que le choc unique soit moins douloureux que la vision prolongée d'une transformation lente. Avec Vatican IV, l'on plaça une Papesse sur le Saint-Siège, Ville-Marie devint, à titre égal avec Rome, la seconde capitale du pouvoir temporel Catholique, on y construisit également la *Grande Bibliothèque* et l'on fonda la prestigieuse *Confrérie des Archivistes*, à la fois caution masculine du nouveau pouvoir et banque de conservation *vivante* du génome mâle. La liturgie fut également, comme chacune le sait, profondément modifiée. C'est à cette époque que l'on commença de croire en la transsubstantiation du vin en sang menstruel. Le *Notre père* devait aussi tomber en désuétude au profit de l'Ave Maria. Les réformes affectèrent jusqu'à la symbolique et l'iconographie catholique. Les représentations du Christ en croix, comme à une certaine époque d'ailleurs, se firent de plus en plus androgynes. On commença de Le dépeindre, suivant en cela une tradition millénaire et à laquelle des docteurs de l'Église n'étaient pas étranger, avec de puissantes et fécondes mamelles, donnant le sein parfois à ses apôtres. Le *Culte Nouveau* autorisa également la vénération d'Anne-Julie, laquelle était souvent dépeinte en accentuant sa ressemblance avec sa Grand-Mère Élise, et dont la représentation la plus fréquente la figurait en madone gigantesque, enceinte, le sein nue et enflé, couverte d'une nuée de petites filles, toutes très semblables à elle, pendues à sa mamelle, l'escaladant et roulant sur elle comme sur une plaine vallonnée, perdant pied et semblant rire dans un heureux gazouillis.

*

Il serait certainement exagéré de claironner que l'avènement du *Culte Nouveau* signa la fin de l'Histoire, mais il serait tout aussi bien malhonnête de ne pas reconnaître tout ce que l'humanité y gagna en apaisement. Depuis la stabilisation du gouvernement mondial, vers 140 après la *Nouvelle Naissance*, l'Histoire n'a connu aucun heurt majeur, aucune régression tragique, à peine le roulis tranquille et quelque part rassurant d'un navire qui vogue sur une mer étale.

La quasi suppression des crimes violents, la nette régression des crimes contre l'enfance, la fin des grands conflits armés, la diminution significative des problèmes de toxicomanies, la réduction du décrochage scolaire, et surtout, la disparition, pour ainsi dire, des crimes de nature sexuelle, ne sont que quelques-unes des grandes

réussites apparentes de cette organisation sociale. Ce ne fut pas pour autant la fin du sexe, loin s'en faut. On découvrit que la nouvelle reproduction parthénogénétique était facilitée, ou se déclenchait plus souvent, comme il est parfois le cas dans le règne animal et chez certaines espèces de lézards notamment, suite à une forme de saillie lesbienne. C'est-à-dire que, bien que le rôle du mâle fût devenu tout à fait désuet, il fut prouvé que la pénétration était une façon de provoquer l'ovulation et peut-être la stimulation clitoridienne également. Dans le doute, on ne s'empêcha ni l'une ni l'autre.

Il est vrai cependant qu'il s'opéra une forme de déplacement des tabous, du moins, pour la période où la cohabitation intersexuelle continua dans les pays où la mixité demeura légale. Mais lorsque la population mâle devint presque inexistante en Occident, certains pays *conservateurs*, où la proportion masculine mis plus de temps à chuter, se retrouvèrent, bien malgré eux, à attirer du tourisme sexuel. Les riches clientes, dans le plus grand secret et non sans encourir le risque de la déchéance sociale associée à cette forme de bestialité, dépensaient ainsi de grandes fortunes en Afrique noire et en Amérique Latine surtout. Il faut ainsi reconnaître la clairvoyance de l'aile conservatrice du *Comité* lorsqu'elle parvint à faire passer, en 227 ANN, les lois visant à établir des *Réserves* masculines, propre à combler les besoins de certaines, génétiquement inclinées à cette forme de sexualité disait-on, situation forcément gênante, mais pour laquelle il ne semblait pas y avoir de remède. Ce fut- là, peut-être, le plus grand défi qu'eut à relever la nouvelle société, et l'on voit aussi combien sa pondération est grande...

Édouard Manseau
aspirant *archiviste* à la *Grande Bibliothèque Libre*,
pour le Département d'Histoire sainte
Ville-Marie,
en l'an 347 après la *Nouvelle Nativité*.

P.S.

Puisse mes lectrices pardonner l'incorrection de ces derniers mots. J'espère que la présente copie, cachée par

mes soins dans les archives de la *Grande Bibliothèque Libre* saura un jour ressurgir et trouvée à être lue par des esprits libéraux.

Ma thèse, mal reçue par le *comité central* ce matin, vient d'être portée à l'attention d'un *Comité de relecture disciplinaire* que je sais être composé de tout ce qui se fait de plus orthodoxe dans l'observation des dogmes du *Culte Nouveau*. Je crains fort à présent, et vue la conjuncture politique actuelle, de perdre mes subventions, peut-être jusqu'à mon emploi si ce n'est même pire... Accusée de « sarcasmes blasphématoires », « d'ironie irréligieuse », ma thèse a fait, chose assez rare, l'unanimité contre elle. C'est que le temps est bientôt venu, je le crains, où le pouvoir n'aura plus besoin des doctes services des *archivistes*, sur lesquels s'était pourtant assise la première légitimité du *Renouveau du Culte*. Nous qui fûmes longtemps perçus comme la caution morale et scientifique du *Culte*, épargnés et même fermement soutenus financièrement par l'aile conservatrice du *Comité*, celle qui appartenait au mouvement que nous appelions à l'époque le *Soutien à la biodiversité*, militant pour la survie du sexe masculin, bien-entendue encadrée et cantonnée à la seule *bibliothèque*. Il y eut une époque, pas si tardive encore et dont les plus anciens ont gardé le souvenir, où le travail des *archivistes* était encore valorisé, où nos conclusions suscitaient de grands débats de sociétés, où notre contribution était perçue comme un exercice démocratique sain et même nécessaire à la vie des idées. Cette époque semble bien éloignée de nous à présent. Depuis la montée en puissance de l'aile prétendument progressiste du *Comité* rien n'est plus pareil pour nous, et la cause, nul ne s'en illusionne, est imputable à la naissance en Inde l'an dernier d'un enfant mâle et dont le *Comité* aurait perdu la trace de la génitrice, ce qui fait craindre à une mutation *deutérotique* susceptible de se répandre et qui, si l'on en croît certaines obscures archives conservées dans les caves de *La Grande Bibliothèque Libre*, n'en serait pas à sa première occurrence.

J'écris ceci, je ne m'en cache pas, dans l'espoir vague de susciter la pitié de quelques-unes, qui reconnaîtront là toute la couardise et la basse insinuation que l'on sait inhérentes à la nature masculine. N'empêche, il faut se ressouvenir de l'importance inestimable du travail des *archivistes*. Il importe de rappeler également que le *Culte Nouveau* n'a pas toujours eut droit de cité en politique et qu'il fut une époque où il était encore permis de remettre en cause les *Saintes paroles* sans encourir de risques pour sa vie. Je sais trop le danger qu'il y aurait à réintroduire les hommes à la société, je ne demande rien d'aussi inconséquent. Je demande le simple maintien de l'indépendance des *archivistes* et le droit à la libre pensée de s'exercer.

E.M.

Jean-Lou David, 26 ans, Rouyn-Noranda, Canada.

Jean-Lou David est diplômé d'une Maîtrise Etudes Littéraires à l'Université d'Ottawa. Il participe fréquemment à des concours d'écritures et se spécialise dans la littérature de la fin du XIXe siècle français. Il se passionne également pour la longue randonnée et le voyage. Ses auteurs préférés sont Gaston Miron, Dostoïevski, Tolstoï et Tchekhov.

Jean Lou a été parrainé par Mohammed Aïssaoui.

Un rêve anonyme

Alessandro Dobraje

... Longtemps, il s'était levé de bonne heure. Le luxe du siècle désormais. Et aujourd'hui encore, c'était pas près de changer. Fallait tout recommencer, même le recommencement.

A la manière d'un feu follet, la veilleuse du bureau clignotait de l'œil, un œil anémié de sommeil, faisant tantôt ni jamais le jour ni jamais la nuit. Dans sa lumière salie, tout meurtri de fatigue qu'il était, il s'éveillait d'une nuit blanche à écrire et à écrire encore. Des feuilles d'un jaune fiévreusement lustré plein les mains, de ces mains nauséuses et empestant la mer, il se tenait la tête de contrariété en contemplant ce qu'il avait accompli. Un peu moins que rien, il n'osait se l'avouer. C'était un sacré paquet encore, écorné à chaque coin à force d'être empoigné et réempoigné. Un sacré travail, rondement mené du début à la fin, du premier espace jusqu'au dernier qui n'en formaient en vérité plus qu'un : des pages blanches. A recommencer.

Encore une fois, il avait beau écrire de toutes ses forces, frotter, marteler, transpercer le papier d'un crayon, qu'il fût de bois ou d'acier, qu'il gribouillât à l'encre, à la sueur, aux larmes ou au sang, aucun mot ne voulait apparaître. Le papier les ignorait lui et ses mots, de cet entêtement qui fait durer cent ans des guerres et des empires des siècles. Y avait rien à faire. Rien. Alors il s'obstinait, têtu qu'il était. Il était prêt à faire la guerre une autre fois s'il le fallait. C'étaient que des feuilles et lui un homme après tout, ça finirait bien par pencher de son côté la vie un de ces jours. Peut-être aujourd'hui... se disait-il en rougissant, plein d'un espoir de jeune fille. Une chance sera donnée, que c'est écrit saintement dans le Saint Bottin ; Dieu, tout Dieu qu'il est, l'a dicté lui-même à des mains plus ouvrières. La belle affaire ! L'encre d'ici-bas, faut dire, c'est sale, et pas en odeur de sainteté.

Il était prêt. Ces jours-ci, il se sentait capable d'un chef-d'œuvre. C'était son rêve à lui, intime et anonyme. C'était émouvant même, tragique presque, pour le jeune histrion qu'il était, suicidé avant l'heure.

Il leva la tête pour se donner un peu de courage, reprendre son souffle. L'aube perçait déjà à travers l'un des trous du chambranle de fenêtre, jetant dans l'appartement des vagues de lueurs aux couleurs douces. Il restait un peu de temps. Il tenta le tout pour le tout et se remit à écrire, avec l'ordinateur cette fois, pour mettre le sale au propre. Il mit tous les mots qu'il avait encore en tête, avec toute la force du désespoir qui lui restait. Cette fois, ça formait de belles phrases, toutes guindées de magnificence et de beaux rythmes comme il faut, comme

dans les grands romans. Il les imprima au plus vite. Il restait tout juste assez de papier et d'encre pour le faire. L'encre ça pourrait aller, mais le papier, faudrait en racheter pour le soir. Il prit le paquet de feuilles et les contempla, les yeux rêveurs. « C'est pas mal du tout ! », qu'il fit en ricanant. Ça avait vraiment l'allure d'un texte publié, pléiadé dans un beau livre de cuir tout comme il faut. Il restait plus qu'à le mettre sur une étagère, à côté des autres, dans la poussière. Mais déjà, ses mots, les mots sur la feuille, commençaient à brinquebaler, à se mettre ça et là, en pagaille, en un tohu-bohu incompréhensible. Le beau rythme qu'il avait eu tant de mal à trouver commençait à grincer. La belle allure devenait communément mauvaise. Il devait se dépêcher de le porter ce chef-d'œuvre, avant qu'il ne soit bon à jeter.

C'était l'heure ! Le retard sonnait à chaque coup. Il empoigna sa vieille doudoune miteuse fétiche, noire à rayures blanches, qu'il avait depuis l'éternité d'une décennie. Il ne pouvait pas l'enfiler sans nostalgie cette relique. Avec ses taches et son jus rance, elle lui rappelait chaque fois la jeunesse et l'insouciance, son doux rêve de devenir écrivain... Elle lui évoquait Rimbaud et ses belles joues amoureuses et rebelles. Des textes qu'il aimait aussi. De ceux qui ont parcouru la Nuit. Autrefois, il voulait devenir tout pareil, un homme à détester et à admirer. Il était mignon. Mais ça lui rappelait également de mauvais souvenirs. Comme la prof de français. Elle l'avait accompagné de la seconde à la première parce qu'il était lent à comprendre qu'il n'avait pas de talent. « Oxymore », c'était le p'tit sobriquet qu'elle lui avait donné. Parce qu'en disant toujours trop pour ne rien dire, son existence se niait elle-même qu'elle lui avait signifié d'un méchant regard débordant de haine et de dégoût... Suffisant pour le convaincre que *je* est un *il* qui n'existe pas.

« Bref ! » dit-il tout haut pour s'empêcher de rêvailler plus. Ça coûte trop cher. Chaudement empesé dans sa vieille doudoune trouée, il ouvrit sa porte grinçante et se jeta hors de l'appartement pour la refermer au plus vite sous les hurlements du chien du voisin. Ce chien, pauvre bête, était devenu fou à force de rester enfermé. C'était un chien tout blanc comme la neige éternelle. Son propriétaire, le Michot, trop ivre pour s'en occuper, le nourrissait à peine pour pas qu'il aboie. Mais ça suffisait pas. Alors il le battait aussi. Sans résultat. La bête, devenant noire de colère, en perdait la tête et aboyait furieusement à chaque fois qu'une porte du couloir s'ouvrait ou se fermait. Ce couloir, c'était le monde entier pour elle, le monde entier qui en voulait à l'amour entre elle et son maître...

Une fois le seuil franchi, l'épopée commençait. C'était d'abord la bravade de l'escalier de service, avec ses relents fétides et abjects d'immondices. Mélange de fritures, de crasse, de moisi et de pourritures. Ça vous étouffait la gorge et vous empoisonnait la respiration jusque dans la poitrine. Innommable ! Lui, il avait à guerroyer contre neuf étages, contre leur venin et leurs pulsions meurtrières. L'escalier, passeur jaloux, nœud gordien, descendait en spirale jusqu'à l'enfer d'en bas. A chaque fois, c'était comme si la bâtisse tout entière

se battait pour la dernière fois, pour son honneur encrassé d'années. Elle en voulait au monde entier, et le criait haut et fort, en se tuant de l'intérieur. Depuis jadis, c'était ainsi, juste plus vieillie et salie maintenant. Les hommes vieillissent et meurent mais ne changent guère dans l'injustice.

La bataille durait un bon quart d'heure. Le matin, ça prépare à la guerre ; le soir, ça en libère. Comme on était lundi, le jour où ça recommence d'après le calendrier, il y avait une lettre pour lui, une lettre de sa mère. Elle avait le parfum du pays natal. Il la blottit dans sa bonne poche et repartit en trotinant. Il traversa la cour avec méfiance. Dans son dos et tout autour dans la pénombre des volets entrouverts, des regards en flèche se décochaient. S'il sortait, fallait au moins le blesser ce candide rodomont ! Des fois qu'au-dehors il voudrait s'en tirer !

Arrivé à la grande porte meurtrière à barreaux, il enjamba les dépouilles du concierge et de sa femme — ils avaient eu envie d'ailleurs... on peut sortir mais pas partir pour de bon de là, ça vous tue de bonne santé le dehors une fois qu'on est trop habitué. Il poussa de toutes ses forces et la porte finit par céder en se plaignant sauvagement d'être ainsi mutilée de si bon matin. C'était pas une porte de Paris. Celles-ci se taisent et se scellent, trop heureuses de vous enfermer pour de bon.

Une fois sur le seuil, il s'arrêta et inspecta la rue avec une vigilance de soldat. Ils n'étaient pas là... Mais il ne fallait pas baisser sa garde pour autant. Ça peut venir de n'importe où. Règle d'or.

Dehors, c'est la « Gueule du Chien » qu'on l'appelle le quartier. C'est un quartier pas tout à fait dans Paris mais presque, entre ailleurs et nulle part. Pourquoi ce drôle de nom ? Parce que tout autour se trouvent deux énormes usines, peuplées de forêts froides de tours gigantesques et acérées comme des crocs. L'odeur y est méphitique et ferreuse, comme du sang vicié. On abat des bêtes par endroits, et des hommes partout, dit-on à raison. Et les deux usines s'enserrent à la manière d'une mâchoire avant de s'ouvrir juste assez pour en sortir ou y rentrer. Mais dehors, c'est la même chose, sans issue. On finit toujours par revenir.

Ils n'étaient pas là... il s'en assura à nouveau. Alors il continua et hâta le pas. Il y avait une brume pas possible qui noyait les yeux. Les feuilles de son chef-d'œuvre s'en imprégnaient alors il courut.

Enfin arrivé au métro, tout époumoné, il jeta de nouveau un œil inquiet sur les feuilles. Elles commençaient à noircir, comme si elles avaient été jetées dans le feu ou dans l'eau. Toutes les causes pour le même effet : ça s'appelle le malheur. Il les secoua un peu, comme pour les faire sécher ou refroidir. Pas l'effet escompté. Quelques mots tombèrent même, dans l'oubli, comme ça. Impossible de les retrouver. Sans s'en rendre compte, il avait baissé sa garde. En un instant, un ange-gardien-de-la-Paix déchu, comme tombé du ciel, sortit d'une tranchée de béton et lui bondit dessus pour le pourfendre. « Vermine ! » cria le flic. Comment fit-il ? D'un réflexe animal, il asséna un violent coup de coude dans le nez de ce Lucifer. Celui-ci s'effondra inerte sur le

sol. Ils se trouvaient là aujourd'hui, lui tendant une embuscade au pire moment ! « Merde ! » vociféra-t-il en se rappelant que dans l'empressement il avait oublié son *tue-fliques*. Autour, des silhouettes étaient sorties en trombe de la tranchée et couraient vers lui. Sans plus attendre, il sauta et fut englouti par la bouche de métro.

Tout en bas, c'est l'Enfer, le vrai, patiemment construit. L'humanité tout entière s'y croise, abracadabrantesque, avec toutes les teintes patinées de sa misère et de ses drames. Il faut y survivre assez longtemps pour voir ça. On n'en ressort jamais pareil qu'en entrant. Et ça deux fois par jour, pour la plupart. Autant dire qu'on n'est jamais vraiment soi-même, jamais. On s'y accroche pourtant à notre corps pour sortir de ce lieu infernal, comme le ferait sur une semelle un vieux chewing-gum mâché et remâché. Et que ça nous emmène quelque part ! Toujours là où on doit aller et jamais là où on aimerait être. C'est un manège diabolique et savamment huilé. Pour un ticket seulement on y a droit, et si on a de la malchance, ça dure toute l'éternité de la vie.

Les avait-il semés ? Soupçonneux, il emprunta le tunnel menant aux quais. Les murs étaient humides de miasmes et d'urine. Une puanteur opaque et brûlante asphyxiait l'air. Il y avait tant de monde qu'on suffoquait. Les asthmatiques qui avaient eu le courage d'essayer mouraient les uns après les autres. Puis c'était au tour des vieillards et des enfants. Il ne restait plus que les autres, les suicidés, pas vraiment en bonne santé, mais avec assez de force pour continuer à se lever quand même et partir quelque part, pour essayer quelque chose. Pour pas crever.

Les quais en étaient bondés de ces suicidés. Ça allait et venait sans s'arrêter. Leurs corps s'entrechoquaient comme pour ressusciter. Ou c'était le contraire, on pouvait pas savoir. Payer un ticket pour ce calvaire ! Et une fois qu'on l'a, il faut le brûler avec soi en récitant quelques versets publicitaires de l'endoctrinement qu'on nous a imposé. Ensuite, faut pas réfléchir. Courir, c'est tout, avec ce qui nous reste de corps et sauter dans le cercueil d'acier. Et ça repart.

Une rame arrivait. Bon signe. Il avait de la chance. Il colla son précieux chef-d'œuvre contre lui et inspira grandement avant de plonger dans la foule qui s'engouffrait sans réfléchir dans la rame.

Il était tout contre la vitre. Il pouvait sentir l'air du dehors qui perlait à grosses gouttes par les interstices mal clos des portes. C'était un jus plein d'effluves d'égouts et de cadavres, vivants et morts. Derrière lui, dans le reflet sur la vitre, il arrivait à discerner vaguement la figure opaline d'un employé de bureau. Bien puant de parfum bon marché et d'habits mal repassés, il s'efforçait de ne pas sombrer en tenant fermement une barre de fer dépolie qui se trouvait là. Hémorroïdaire, il marquait de petits sursauts à chaque à-coup. Plissant les yeux et souriant, il rêvait d'un ailleurs plus lointain, d'un autre corps et d'une vie toute différente de la première à la dernière pliure.

Plus près de lui, du coin de l'œil qu'il pouvait même l'apercevoir, c'était une fanfreluche. Elle sentait fort le parfum tapageur et l'hormone dégoulinante de mâle. Le parfum restait dans les narines, éternellement insatisfait, et voulait durer toujours d'un désir ardent. Sa manière de survivre. La fanfreluche, elle était vêtue d'un haut et d'un bas de cuir velouteux aux reflets mauve léonin qui dansaient félinement. Pour sûr, elle était très bien façonnée. Son visage, sous l'enduit vulgaire de son uniforme de travail et de la fatigue, trahissait sa beauté virginale et antique. Mais y transparaissait déjà la désillusion inhérente à toute beauté... Elle eût été belle autrement... Une autre mort maintenant qu'il fallait attendre...

La fanfreluche, le corps pourtant entièrement brisé, gardait un regard immaculé. Ça attisa sa curiosité... C'était la flamme qui anime l'éternel contre le néant, l'être contre le non-être. Il tourna autant qu'il put la tête et parvint à l'avoir dans la diagonale de sa vue. Elle était tellement absorbée qu'elle ne voyait rien autour d'elle. Un beau rêve. Tendant les bras entre la masse inerte des autres passagers, elle écrivait sur un petit carnet tout crasseux mais dont les pages demeuraient parfaitement pures. Dessus, il pouvait même le lire, elle écrivait un gentil poème amoureux et maladroit. Les mots en avaient les couleurs et les fragrances fruitées et fleuries. C'était rempli de mer calme et d'amours pas encore jaunes.

« Mon Amour, mon petit cœur est à toi, lala,
Rose bonbon, rouge sépia, lali,
Sur la mer, je serai ta fée, lalère...

Ta Sylvie. »

Ça le laissait songeur... Pas donné à tout le monde comme amour... Au bout d'une dizaine d'arrêts, il fut vomi sur le quai avec les autres naufragés. Quelques-uns se relevèrent. Il essora sa doudoune et repartit illico. Les feuilles s'étiolaient et perdaient quelques pétales. Les mots s'effaçaient peu à peu en murmurant l'injure de leurs sens insonores. Chaque instant était décisif. Il bouda l'ascenseur trop souvent en panne et ascensionna l'escalier-accordéon. Mais ce charon mal monté refusait de se rembobiner malgré les récriminations des badauds pressés ! A sens unique, semblait-il. Il n'accepta finalement de monter à l'octave de l'étage supérieur qu'au bout de cinq minutes interminables. Et la valse reprit.

Dans le hall frigorifié donnant sur le boulevard, un groupe de mendiants jazzmen jouait un air fort entraînant. Les passants en ressuscitaient même, quelques secondes durant, et ne pouvaient s'empêcher de danser et de

chanter en chœur. Mais ensuite, cadavérés, ils n'avaient plus même assez de force pour donner un peu de monnaie ces butors.

A un moment donné, à cause d'une fausse note dangereuse, le contrebassiste fut assassiné par un ré dièse trop aigu. Et déjà, en lieu et place de sa charogne fleurissait une sublime immortelle. On alerta les fleussoyeurs qui l'arrachèrent pour la mettre en pot. Elle serait exposée sur l'un des ronds-points du boulevard pour estomaquer les corbeaux.

Sorti de ce bournier, il remonta le boulevard et zigzaguignola dans cette fourmilière en furie en évitant de se faire piétiner. Des cyclistes fondaient et hallebardaient féroceement les piétons les moins vifs ou immobiliphonés. Il s'en fallut de peu à plusieurs reprises. Parmi la foule cadavérique, un petit groupe de mendiants nomades déménageaient leurs cartons. Ils avançaient à cloche-pied — sur celui qui restait — d'un pas nonchalant sous les regards méprisants ou indifférents des concitoyens.

Après dix bonnes minutes de ce périple, il parvint enfin à la tour de la maison d'édition. Suprême ambition, elle dépassait le ciel. Ça avait coûté cher en hauts textes.

A l'intérieur, devant lui, de nouveau une foule sans fin : il y avait quelques unités de dizaines de centaines de milliers de millions de milliards de sempiternels rêves déçus... Ça fait tourner la tête au début... Mais habitué, ça ne l'effrayait plus, y reconnaissant même quelques-uns des siens.

Ce matin-là, par chance, personne, juste une dizaine d'anonymes. Leur ombre se tenait là, bien droite de discipline, tandis que leur corps moribond se projetait faiblement sur le sol à la moquette molletonnée. Tous tenaient fermement leurs manuscrits contre eux à se l'incruster comme s'il fût agi d'une âme de rechange.

Assise à gallifourchon derrière le comptoir, elle faisait ça très bien la secrétaire. Rompue à l'exercice, les choses finissaient vite. Récitant ses petites interrogations studieusement apprises, elle notait méticuleusement chaque réponse sur son ordinateur en panne. Puis, éclatante, elle finalisait grandioement l'entretien en lançant le manuscrit mort-né dans un des incinérateurs du fond pour alimenter la chaudière du monument. Le lancer était si parfait que chaque anonyme laissait échapper un petit sifflement d'admiration, oubliant qu'il s'agissait de son espoir qui s'envolait en fumée. Et l'entretien terminé, l'anonyme s'en retournait agoniser en toute quiétude.

Inquiet, il scrutait son manuscrit. Il sentait que son chef-d'œuvre lui échappait. Ça se déréglait, se chosifiait. Ça n'avait même plus de genre ni de registre. A vrai dire, c'était même plus lisible, presque plus rien du tout. Les mots, de ce qu'il en restait, s'écoulaient en gouttes noirâtres. Il tentait de toute son habileté de les garder au moins sur la feuille. Mais visqueux ça lui collait sur les doigts avant de sécher et de s'effriter et de disparaître. Il n'en restait plus qu'un morceau. « Ça suffira, psalmodiait-il, ça suffira. »

Son tour arriva enfin. Il tendit aussitôt son manuscrit. Il ne restait plus qu'un fragment de fragment d'histoire, sans queue ni tête, perdu entre deux blancs effilochés qui se rejoignaient par endroits. La secrétaire, de forte mauvaise humeur à cause de la mine blafarde qu'il affichait, le dévisagea avec mépris avant de lui indiquer de poser son manuscrit sur le comptoir. Elle se retint de peu de lui cracher au visage.

Bien qu'il vînt chaque jour, elle ne le reconnaissait pas. « Hermèsine » que c'était marqué sur son badge aujourd'hui contrairement à hier. Ses nouvelles lunettes dodécaédriques en fausse peau de manuscrit d'écrivain célèbre jaunasses lui allaient très bien. Ça faisait ressortir ses yeux bleu mandarine.

Après quelques secondes à le considérer avec aversion, une lueur apparut dans son regard à Hermèsine. Elle se tourna subrepticement en direction d'un bureau adjacent qu'il ne pouvait pas voir. D'un secret mouvement de tête, imperceptible à celui qui n'a pas l'habitude des manigances de bureau, elle fit signe aux flics que c'était bien lui et que l'interrogatoire commençait. Le flic-alpha acquiesça et fit comprendre aux autres de se tenir prêt à tirer même s'il fallait exterminer cette franfreluche de bureau complice.

Elle était tout heureuse Hermèsine. Elle avait toujours rêvé d'écrire un bon théâtre d'un interrogatoire comme celui-là. Elle sortit pour l'occasion une belle machine à écrire et commença. Ne connaissant pas le nom qu'on lui affecterait le lendemain, elle mit « S » pour « Secrétaire » et gagna du temps en notant « c » pour « coupable » pour l'autre zigoto.

« ACTE PREMIER ET DERNIER », écrivit-elle pour commencer et pour montrer l'envergure du style moderne qui, dès le début, va droit au but.

Puis elle s'en donna à cœur joie :

« Accueil maison d'édition X. Comptoir. Fausse plante en pot. S et c face à face. »

« Jour ; Matin ; c : regard vide et naïf. »

« Messieurs honorables justiciers : bureau adjacent. Prêts à intervenir. »

Elle enclencha avec difficulté la sécurité de la machine à écrire et le mitrilla des mêmes questions qu'*ad vitam æternam*.

« Est-il bien là devant moi ? demanda-t-elle pour s'échauffer.

— Oui, répondit-il.

— Le jure-t-il solennellement ?

— Oui, solennellement. »

Elle haussa légèrement la tête en guise de signe. Le flic-alpha, s'en enquérant avec satisfaction, prépara les filets paralysants et les exterverminateurs.

Elle feignit la vraisemblance.

« A-t-il déjà déposé des manuscrits chez nous ?

— Oui.

— Combien ?

— Je ne sais plus...

— L'a-t-il fait pour d'autres maisons d'édition ?

— Oui. »

Elle tiqua.

« Lesquelles ?

— Y et Z. »

Elle s'arrêta et préchauffa des faire-part d'insultes. Puis elle continua.

« Nom du manuscrit déposé aujourd'hui ?

— ... »

Avec impuissance, il scrutait le manuscrit dont le titre s'était effacé...

Elle tapa « ... » et poursuivit.

« Adresse ?

— 666 rue des Trépassés.

— Seul ?

— Oui...

— Appartement ?

— Oui...

— Combien de portes, de fenêtres ?

— Une porte et une fenêtre... mais en quoi est-ce important ?

— Ça l'est », rétorqua-t-elle froidement tandis que les flics d'à côté trépignaient.

Et elle reprit :

« Sont-elles facilement accessibles ?

— La fenêtre est condamnée et la porte est difficile à ouvrir.

- Portail dans la cour ?
 - Oui.
 - Antécédents criminels ?
 - Non.
 - Famille présente au domicile?
 - Non.
 - Des amis ?
 - Quelques-uns.
 - Sont-ils souvent au domicile ?
 - Pas vraiment. »
- Elle l'interrogea d'un regard menaçant.
- « Non, reprit-il.
- Travail ?
 - Oui, sur les quais.
 - Est-il chez lui de bon matin ?
 - Oui, à écrire... »

Elle s'arrêta un instant et contempla sa production, émerveillée. Puis elle acheva par une dernière question :

- Son nom ?
- "Son nom ?"...
- Oui », répondit-elle en se retenant de lui sauter au cou.

Il demeurait silencieux, comme paralysé par une impossibilité soudaine.

« "Son nom ?"... » répéta-t-il plusieurs fois sans que la secrétaire, excédée, ne le notât. Son nom... il était juste-là, lui semblait-il, juste à côté. Et pourtant, sans qu'il ne pût l'expliquer, il lui demeurait inatteignable.

C'était une preuve irréfutable : la secrétaire arrêta de noter et fit un dernier signe de tête aux flics.

« Tout est noté, fit-elle avec un sourire mielleux suintant de faux-semblants. Nous lirons le manuscrit dans les plus brefs délais.

- Combien de temps pensez-vous ? demanda-t-il.
- Oh ! Peut-être un an ou deux ! dit-elle avec enjouement.
- Merci... »

Il ressentait un vague sentiment, comme du bonheur, le bonheur de voir son chef-d'œuvre sur le point d'être reconnu à sa juste valeur... Cependant, il ne pouvait éteindre ce doute qui lui tirait les pensées. Il considéra

une dernière fois son manuscrit rempli de vide... Il le frotta un peu et souffla doucement. On ne sait jamais. Mais rien. Les feuilles restaient obstinément blanches. Il eut envie de pleurer mais se retint en se disant que c'était passager. Et avec beaucoup de courage, il dit à la secrétaire :

« Faudrait vite le lire... s'il-vous-plaît... »

La secrétaire, qui refoulait des envies de meurtre, acquiesça, tremblotante de rage.

Puis il s'en retourna jusqu'au seuil de l'entrée.

Pendant ce temps, la secrétaire exécuta un magnifique lancer avec son vilain tas de feuilles ; elle réussit avec toute la colère qui la consumait à le jeter aux oubliettes dans le premier incinérateur en partant du fond, celui où était marqué sur une étiquette en belles lettrines : « Sans talent ».

Puis elle voulut clore la pièce mais la machine s'enraya. « Saloperie !!! » hurla-t-elle furibonde de voir des secondes inutiles diluer son chef-d'œuvre.

Devant lui, les hermes funèbres s'ouvrirent et le froid du dehors le transperça. Il apercevait déjà le boulevard qui s'étouffait de frénésie...

C'était étrange, il se sentait las, plein d'espoir et de désespoir à la fois. « Faudra peut-être le réécrire », pensait-il. Et soudain s'abattit sur l'arrière de son crâne un coup de matraque efficace. Il entendit comme un bruit sourd. A cet instant, le mécanisme de la machine se débloqua et la secrétaire acheva enfin son manuscrit qu'elle déposa sur le trône de ceux à publier, attendant impatiemment qu'y soit déposé son nom en lettres d'or invisibles à côté de celui commercial d'un grand écrivain.

Ses yeux se fermaient mais de loin il put y distinguer le dernier mot, encore tout frais :

« RIDEAU »

Et il s'endormit.

Il se réveilla dans une salle pleine d'ombre, enchaîné à une chaise. Devant lui, au milieu de la pièce, se trouvaient une table et une lanterne qui lançait autour d'elle une auréole diffuse. Il mit un peu de temps pour revenir à lui et fut déçu de retrouver son corps et son âme, avec cette lourdeur qui ne le quittait jamais.

Un homme entra. A son allure farouche, il en déduisit que c'était un de ces ange-gardien-de-la-Paix. Un déchu encore. Il vint s'asseoir en face et demeura silencieux. Et quand il fut décidé, il avança son visage grave dans

l'auréole, ce qui durcit davantage ses traits. Le flic le jugeait froidement, d'un regard rempli d'une attente qu'il ne savait comment combler. Il aurait voulu le faire, en disant tout ce qu'il savait mais pourquoi était-il là ? Pourquoi ? Il sentait bien que quelque chose n'allait pas, qu'il était plus criminel que les autres. Le flic s'agita soudainement et se leva. Il n'arrêtait pas d'aller et venir dans la pièce, en le fixant haineusement, d'une haine millénaire. Il devait payer pour ce qu'il avait fait. Et tout indiquait que son crime n'avait pas d'équivalent. Il le sentait lui-même. Il voulait l'avouer, tout avouer mais il n'y parvenait pas. Comme avec son nom... Il sentait que ça avait un rapport étroit. C'était peut-être la même chose. Mais encore une fois, du plus profond de lui-même, il en était incapable.

Le flic, hystérique, continuait sa marche de damné. Sans doute à bout, il finit par prendre la parole et lui reposa les mêmes questions que la secrétaire. Alors il essaya de répéter les mêmes réponses avec la même vérité dans la voix. A chaque fois, le flic acquiesçait de la tête. A un moment donné, il se trompa d'une intonation, ce qui rendit furieux le flic qui le battit comme il se doit. On ne plaisante pas avec la Vérité et la Justice !

Puis le flic lui demanda :

« Pourquoi est-il là ? »

Il marqua un temps de surprise car il lui semblait que le flic s'était trompé en lui prenant sa réplique. Aussi, pour montrer sa bonne foi, qu'il ne lui en tenait pas rigueur, il répéta au mot près.

Le flic le prit mal et lui asséna un uppercut balboesque dans le menton. Le coup fut si violent qu'il se renversa avec sa chaise. Le flic le releva.

« Bravo », félicita-t-il le flic.

Mais le flic, tremblant, semblait prêt à exploser. Et il répéta :

« Pourquoi est-il là ? »

Il se dit alors qu'il allait tout lui dire, tout avouer une bonne fois pour toute. C'en était trop. Il en avait assez. Mais le flic reprit :

« Je vais lui dire moi ! »

Et il avança une photographie sur la table.

Il l'examina. C'était bel et bien la photographie d'une tombe.

« Alors ?... dit le flic.

— C'est une tombe...

— Et ?

— Et... hésitait-il en la considérant avec effroi.

— Qu’y est-il inscrit ?

— ...

— Je lui pose une question ! Qu’il lise l’inscription sur la tombe bon Dieu ! »

Sa voix se serrait d’incompréhension et il répondit finalement :

« C’est...

— Oui ! le coupa le flic, c’est son maudit nom qui est inscrit sur cette tombe ! C’est bien son putain de satané nom !!!

— Mais... c’est impossible... c’est une erreur...

— Une erreur ? Une erreur ! Allons donc ! C’est tout sauf une erreur !!! »

Le flic, hors de lui, renversa la table. La lanterne se brisa sur le sol mais l’auréole de lumière demeura, suspendue dans le vide.

Il considérait toujours la photographie qui s’était comme scellée dans son esprit, son nom qui était inscrit sur la tombe...

« C’est son nom, enfant de Satan ! hurla le flic.

— C’est vrai ! » répétait-il en larmes.

Après un temps, le flic reprit avec une haine plus calme mais plus aiguisée :

« Il a volé ce nom. Il a volé le nom d’un mort. »

Il pleurait toujours.

« C’est un crime odieux pour lequel il va payer. »

Il pleurait.

« Ça suffit ! Il va payer pour ce crime, je peux l’assurer. »

Le flic sortit une Constitution Sainte, l’ouvrit et dit :

« Au nom de tous, je vais le débaptiser de sa citoyenneté, de sa liberté, de son identité, de son existence, de tout. Il ne sera plus rien désormais. Et il rendra mille fois le nom qu’il a volé. »

Le flic commença à lire une loi. Au même moment, la porte de la pièce s’ouvrit. Une flic femelle parut et lui fit signe de la rejoindre. Il grommela et s’exécuta.

On entendit des cris enragés et des coups. Et après quelques minutes, le flic reparut. Contre toute attente, il lui retira ses chaînes et lui dit qu’il pouvait partir. D’abord il ne comprit pas et resta assis. Le flic fut obligé de répéter en haussant le ton qu’il devait déguerpir. Il se leva, hébété, et entreprit de sortir. Juste avant qu’il ne franchisse le seuil, le flic lui dit :

« Je sais tout. Ça ne se passera pas comme ça. Il paiera. Il croupira avec les autres de son espèce. »

Il ne sut répondre et s'empressa de sortir. On le jeta dans la rue sans explication.

Il resta là quelque temps, comme dépossédé de lui-même un peu plus, incapable de bouger.

Était-ce bien réel ?

Il contemplait le ciel. Midi était passé. Il se sentait étrange. Au-dedans, c'était comme un chaos de tout et de rien. Il était pourtant content d'être sorti de là, d'avoir pu confier son chef-d'œuvre. Mais les paroles du flic lui revenaient. Il avait commis un crime irréparable, c'était certain. Comment faire ? Il ne savait pas.

Toutes ces histoires l'avaient mis en retard pour le boulot. Faudrait jeûner quelques jours à cause de ça. Mais il s'en fichait. Il se sentait le cœur léger d'être sorti de ce trou plus petit et plus noir. C'était comme un mauvais rêve à présent. Il tenta d'oublier et remonta le boulevard en murmurant son nom. Ça le rassurait qu'il existait bel et bien avec son nom qui résonnait dans les atomes de l'air et son corps qui avançait. Ça formait un grand tout en lui, au milieu de lui-même et ça vibrait. Il se croyait exister. Alors il continua d'un pas lent en sortant son carnet qui ne le quittait jamais afin d'y esquisser le chef-d'œuvre pour le lendemain. Il se sentait la vie rêveuse. « Avec tout ça, dit-il, les mots resteront sur le papier pour sûr, avec un rythme tout comme il faut. » Ce serait le bon celui-là, que son cœur lui disait.

Il arriva sur les quais en début d'après-midi. Plus loin, c'était la Seine, la mer de Paris avec ses relents et sa gadoue humaine. A cette heure, le gros du travail était terminé. Il rentra dans le baraquement et se dirigea vers la cabane du patron. Celui-ci semblait d'une humeur plus affreuse qu'à l'habitude en s'affairant aux comptes dont les chiffres se refusaient à coopérer. Quand il le vit arriver, il détourna les yeux de dégoût d'abord et finit ce qu'il faisait. Un bon quart d'heure qu'il fit souffrir dans la durée. Il voulait le faire payer. C'était un quart d'heure en moins de dépense et un quart d'heure en plus dans les comptes. Pas assez encore.

Puis il grommela enfin le patron.

« Il est en retard !

— Vraiment désolé patron...

— J'm'en fous d'être désolé ! Le boulot, on l'a donné à un autre. Il a qu'à déguerpir d'ici pour de bon.

— Mais...

— C'est qu'il est toujours là !

— On travaillera gratuitement aujourd'hui patron », assura-t-il, le connaissant bien.

Touché. Le sourcil du patron s'adoucit. Fallait pousser encore un peu.

« Et demain... » ajouta-t-il.

Le patron le considéra.

« Et demain !? Et comment qu'il fera pour manger ? Y a plus qu'la peau sur les os ! Ankou qu'il est déjà ! Demain, même salaire, mais à moitié, conclut le patron avec beaucoup de bonté.

— Merci...

— Encore là ! Qu'il se dépêche d'rejoindre les autres ! Y a un arrivage qu'a mal voyagé aussi et qui vient d'arriver le diable ! Qu'on me dise pas qu'il a rêvassé !

— Merci patron. »

Il sauta dans sa tenue de travail et vola jusqu'aux quais.

Les autres amphibiens le toisèrent et l'ignorèrent. Un mateluche pareil qui se refuse au travail, ça mérite pas le respect le plus bas. Ils lui désignèrent les palettes à débarquer, les plus ignobles bien sûr, en lui faisant comprendre qu'il était seul et qu'il resterait tant qu'il aurait pas fini.

Il se mit au boulot.

Pour sûr que le nouvel arrivage avait mal voyagé. C'était plus même ressemblant avec quoi que ce soit. La poiscaille avait l'odeur de la mort longuement mûrie. A chaque instant, il se retenait de vomir. Les entrailles le secouaient à en sortir. Mais au moins il oubliait la faim. C'était si pénible à lui seul au lieu de trois ou quatre que déjà ses muscles lui faisaient souffrir le martyr. Il n'avait que ce qu'il méritait. Les paroles du flic lui revenaient... Il tentait de les enfouir loin dans la mer de ses pensées mais ça revenait comme une marée haute et implacable. Le sentiment d'existence qu'il avait ressenti n'était plus qu'un souvenir lointain. Il n'était pas différent de cette poiscaille, plus bas même car il devait se la coltiner.

Il se rêvait naufragé, porté par la mer. La mer fait pas de différence d'un cadavre ou d'un autre. Et pensivement, il contemplait la mer au loin en rêvant d'ailleurs. Un marin rejeté par la mer qu'il était.

Il faisait presque sombre quand il finit. Les autres étaient partis depuis longtemps, trouver un endroit où crever de fatigue, pour de bon.

Empuantant et mortifié, il devait affronter le retour, bien plus long, plus vicieux et plus terrible que l'aller. Miracle humain.

Il remonta l'éternel boulevard et fit un détour par le coin des universités. Elles s'élevaient haut dans le ciel, majestueuses. Leurs façades de pierres grises luisaient de crépuscule et de pénombre. C'était vraiment beau, d'une beauté irréelle. Les grilles étaient fermées. Il n'y avait plus une âme à cette heure-ci. Les lieux avaient une tristesse solennelle qui apaisait la sienne en l'enveloppant. Plus loin, il entendait le tumulte de la ville. Le soir tombait. Il fallait changer tout le décor et les personnages. Un travail titanesque.

Il aperçut la fanfreluche qui revenait du bois, rentrant de son amour déçu en sanglotant. Elle déchira son poème et le jeta dans le vent qui s'écoulait des conduits d'aération. Après quelques instants, elle disparut dans les ténèbres d'une ruelle. Silence.

Il se sentait las et prit par un parc.

Il était calme le parc, enveloppé d'absence. De temps à autre, une ombre passait et s'évanouissait aussitôt, comme dans les limbes. Il se sentait brisé. Le temps semblait durer toujours et ne rester jamais. Il avait envie de marcher et d'errer encore, indifféremment. Noyé de spleen, il pensait à sa mère. On lui avait confisqué sa lettre. Il voulait lui écrire que tout n'était pas parfait certes mais que ça allait quand même. Que d'ici un an ou deux, il serait joliment diplômé, qu'il rentrerait fièrement au pays pour la revoir et lui montrer cet axiome de papier dont tout le monde fait l'éloge pour exister vraiment. Il se mettait à croire à ses propres mensonges...

Après quelque temps — où pouvait-il bien être ? —, il parvint à un gigantesque champ de fleurs. Il y avait des tombes et des tombes. Les allées étaient dénuées de saison. Des reflets de crépuscule nimbaient le revers des pierres tombales. Une légère brise humide et froide faisait frémir les derniers feuillages. Il se sentait bien dans cet endroit. C'était la mort toujours, mais plus tranquille que celle encore en vie et agonisante. L'odeur était bien différente aussi, moins terrifiante et plus douce. Il pourrait peut-être se coucher là, entre deux pierres fleuries et s'endormir pour la nuit. Mais son corps continuait de marcher lui, comme pour aller quelque part pour faire quelque chose. Bientôt, ce fut un bruit léger qui se répétait. C'était comme l'eau qui polit la roche. Il regarda dans la direction du bruit et aperçut une silhouette dans la nuit naissante. Il s'approcha et fut bientôt à sa hauteur. La silhouette, accroupie, limait une tombe, semblait-il. Elle ne l'avait pas entendu approcher. Il ne savait comment faire montre de sa présence alors il resta là, enlisé dans l'absence. Il considérait la tombe, ébahi. Sur le point d'être effacé, c'était son propre nom qui y était inscrit. La silhouette, celle d'un homme, un employé de mairie, se rendit compte de sa présence et se retourna, l'interrogeant du regard. Il fut incapable de dire quoi que ce soit.

« Faut que j'enlève ce vide ! grommela l'employé comme pour se justifier.

— Pour quelle raison ?...

— Une bougre d'erreur ! Voilà pourquoi ! Ces satanés incompetents se sont trompés ! Foutrement illettrés ces bougres ! C'est quand même pas compliqué de faire une tombe anonyme !

— Anonyme ?

— Ouais.

— Pour les soldats anonymes, vous voulez dire ?

— Non ! Pas ceux-là ! C'est pour les autres !

— Les autres ? Comment ça ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? Ceux dont personne se rappelle, ni de leur existence, ni de leur mort ! Voilà qui ! C'est de la foutue sensiblerie de politiciens ce truc-là ! C'est sans nom ! C'est bien le cas de le dire ! Ha ! »

L'employé se remit au travail en maugréant, essayant vainement d'effacer le vide gravé sur la tombe...

Il lança un salut et s'en fut dans la nuit qui était tombée.

Il s'enfonça dans la ville... Tout autour, le monde l'assourdissait et l'annihilait...

Se laissa dériver...

Comme toujours, l'immeuble l'attendait, souriant et funeste. Muni de quelques feuilles qui pourrissaient déjà au contact de ses mains et de l'air souillé, il combattit avec ses dernières forces le portail et traversa la cour enténébrée.

Au neuvième étage, les aboiements reprirent avec acharnement, de rage d'abord, de souffrance ensuite. Ils le transperçaient de part en part d'une douleur aiguë au point d'être indolore. Le Michot émergeait et commençait sa ronde, la tête chaotique. Il avait soif à en crever. Des coups et des hurlements. La berceuse du soir. Ça se finirait qu'une fois que l'un des deux s'en irait pour de bon, incapable un jour de plus de vivre ainsi. Si ça arrivait, l'autre le rejoindrait, à coup sûr, immédiatement, achevé d'avoir tout perdu. Un amour invincible.

Il ouvrit sa porte en un grincement plaintif, se réfugia dans sa souricière et se traîna jusqu'au bureau. « Écrire... » qu'il martelait tout bas en mouraillant.

Qu'est-ce que c'est que ce vide qui lui assassine les racines de l'être ? Pour pas le sentir, pour faire comme si, faut écrire, et écrire toujours, sans s'arrêter, jamais. A la main pour commencer, pour mieux sentir les mots et mieux les entendre sur le papier. Écrire. Il restait une nuit blanche à tenir avant de réussir bel et bien. Le temps pressait. Sur le vieux réveil, les secondes défilaient nerveusement, comme accélérées d'angoisse. Se hâter. Dans sa tête, c'était plein d'un chaos sans signification. Ça devait être là-dedans que se cachait son chef-d'œuvre. En se concentrant, il lui semblait y discerner la mer, belle d'ailleurs celle-là, dans ce chaos du monde. Les paroles du flic déchu y résonnaient. Son nom... Il devait bien s'y trouver quelque part, avec son chef-d'œuvre, bien cachés c'est tout. Peut-être liés ensemble même, comme une seule chose. Qu'importe. Si on lui demandait son nom désormais, il se dit qu'il répondrait en écrivant quelques mots, pour exister un peu au moins, même à côté du néant, entre l'ailleurs et le nulle part du monde. Alors, plein d'espoir, il se remit à écrire sur les feuilles obstinément vides, de tout son corps et de toute son âme, avec dans sa tête oxymorique, le rêve d'être écrivain

Alessandro Dobraje, 25 ans, Toulouse, France.

Alessandro Dobraje est étudiant en deuxième année de licence Lettres Modernes. Il travaille en ce moment à l'écriture d'un roman et se passionne pour le dessin et la musique. Ses auteurs préférés sont Céline, Vian, Corbière, Kawabata et Kafka.

Alessandro a été parrainé par Alain Absire.

Quand on est arrivés.

Solène Garnier

Au matin ici, il fait plus froid qu'au matin là-bas.

– Ça caille, ça a gelé j'ai mis le moteur.

– Ça dégivrera le pare-brise.

La lumière est plus rose.

Plus coquille d'oeuf, plus cuisse de nymphe.

— Regarde les cumulus nimbis « Numéro bis » !

– C'est beau.

Au travers des petites fenêtres des grandes maisons à colombages on met plus de temps à comprendre qu'il fait jour. Le soleil est plus sobre ici, sa chaleur est plus fraîche.

Pour ne manquer aucun rayon, aucun mimosa, aucune fleur de soufre au matin, les volets sont ouverts par les habitants avant qu'il ne se lève, le soleil.

– J'ai l'oeil qui pique.

— T'as mis tes doigts sur tes lunettes.

– Et alors ?

Pour éviter la nostalgie de son départ, ils sont refermés par les mêmes habitants avant son trépas. Les volets, le soleil.

– Il est pas dix huit heure non mais tu le crois ?

– À la soupe pépé moi s’il fait pas nuit je dors pas.

Ce n’est pas le cas mais j’ai l’impression que les parebrises des voitures sont toujours gelés lorsque je pense à l’est au matin. Et qu’il y a toujours des bottes de paille prêtes à être enrubannées de plastique vert d’eau, derrière la voie ferrée, juste après le ruisseau, l’après-midi. Et puis que personne n’a arraché les arbres du vieux qui vivait en face de chez nous à sa mort, après avoir fait écrouler sa grange et tous les petits chats qui dormaient à l’intérieur en fin d’après-midi.

– Soso, les arbres crient.

– Pourquoi ils arrachent les arbres ?

– Et pourquoi ils tuent les chats ?

– Les racines crient quand elles sortent de la terre.

– J’entends les arbres crier moi aussi.

– Ça leur tirent les cheveux aux arbres

— Et ça les bute.

– Comme les chats, buttés.

Nous sommes arrivés au début de l’aube rose (et bleu) devant une maison couleur saumon dans une voiture qui s’appelait Laguna. Une laguna délavée qui n’avait rien d’un paradis turquoise au sable blanc.

– C’est pas six-fours-les-plages ici.

– Non, ça s’appelle Ballersdorf.

– B-A-L-L-E-R-S-D-O-R-F.

– Il y a beaucoup de lettres.

– Mamie a des abricots tu en veux ?

– J’en prend si t’en prends.

Il n’y avait pas de parasol dans le coffre, je n’avais pas mon paréo, et dans la rue du ruisseau dans laquelle on venait de se garer, il n’y avait aucun palmier. De la lagune que promettait le nom de la voiture de mes grands-parents il ne restait que les serviettes en éponge râpeuse qui recouvraient les sièges. Madeleine, ma

grand-mère disait « on les protège pour la vente » et puisque la voiture était neuve, je ne comprenais pas très bien. Ma mère, elle, disait « c'est une affaire de grands-parents » et ça, je le comprenais mieux.

Tout paraissait mou et sans consistance.

– T'es molle comme un molard.

– Pourquoi t'es méchante avec moi ?

– Parce que j'en ai marre de mon abricot. Mais c'était peut-être dû à l'heure.

Ou à la lumière rose.

La maison rose.

– Pourquoi on dit rose saumon ?

— À cause du saumon fumé.

– J'espère que ça sent bon à l'intérieur.

– Il va falloir aérer.

– Ça va sentir le poisson ?

– Je ne crois pas.

Le foulard rose de Madeleine.

La tâche de naissance dans mon cou.

L'unique oreille de ma mère.

On aurait dit cette fille en jupon sur son escarpolette dans le tableau de Fragonard mais figée sur une vieille bonbonnière. La rue était pleine de fleurs, de pommiers, de lilas et la maison elle, avait l'air de se balancer, elle attendait qu'on entre.

Toutes les maisons de la rue du ruisseau faisaient le triple des habitations qui peuplaient l'impasse des jumelles, dans laquelle nous avons vécu jusqu'alors. Tout était plus grand. La rue plus large, les jardins plus vastes, les chevaux des voisins, les maisons de toutes les couleurs.

J'ai pensé souvent, ce jour là, à la tapisserie de ma petite chambre que j'avais vidé la veille. Je bâillais.

– À quoi tu penses ? Tu me racontes un secret ?

Ma tapisserie était bleue. Bleu égyptien peut-être. Ou peut-être bleu outremer. Et recouverte de petits poissons tropicaux. Ça j'en étais sûr, je les avais choisis moi même, tout ces petits poissons. Je croisais les doigts. Si le destin faisait bien les choses, ma nouvelle chambre aurait peut-être la même tapisserie. Ou mieux, tous les murs de toute la maison.

– Un tout petit secret, tu me le chuchotes à l'oreille. _ Je sais pas quoi de raconter numéro bis.

– Aller dis moi s'te'plait.

– T'es pénible.

– T'as toujours des secrets toi.

André, qui était le mari de Madeleine et qui était aussi mon grand-père, ne fumait plus mais j'ai l'impression de l'avoir vue s'en griller une au moment où il est sorti de la voiture. J'ai l'impression de le voir sortir sa boîte d'allumettes devant ce qu'il disait être « la nouvelle maison de mes parents ».

– Tu as vu ? Ici les maisons elles sont toutes seules.

– Elles ont pas de soeur.

– Les maisons ont des soeurs ?

– Et quelques fois des frères, des familles.

Je mimais une toux exagérée en chassant le petit nuage de fumée autour de lui. Ma petite soeur fronçait les sourcils avec moi.

– Ça pue Papi, ta cigarette ça pue.

– Ça pue à mort.

– Comment est-ce que tu parles ?

– C'est Jimmy qui dit ça « à mort ».

– Ça n'est pas jolie dans la bouche d'une petite fille.

– C'est plus joli dans la bouche d'un petit garçon ?

Le camion de déménagement était arrivé peu de temps après nous. Sur l'autoroute nous demandions souvent « Mamie est-ce que la maison nous suit toujours ? » Et ma grand-mère répondait « Oui, Papi vois le camion dans le rétroviseur. » Lorsqu'il s'est garé dans la cours, les gros hommes en t-shirt blanc qui conduisaient le camion ont ouvert les grandes portes du semi-remorque.

– Papi il dit que c'est pas obligé d'être gros.

– Oui, je sais.

– Non mais, pour être un déménageur Soso.

– Oui, je sais.

– Tu voudrais toi être un déménageur toi ?

– Non, je ne crois pas.

– Déménager des maisons dans des gros camions...

– Tu trouves ça triste ?

– Je trouve ça original.

– J'ai une copine qui déménage tout le temps.

– Elle doit avoir beaucoup d'amies.

– Elle habite dans une caravane avec ses parents.

– C'est comme si c'était toujours les vacances.

– Un peu oui, elle a toujours la peau dorée.

Toute la maison était dans le camion, même les deux canapés en cuir sapin. C'est pour dire que les déménageurs avaient vraiment réussi à tout mettre à l'intérieur. Tout, sauf les murs de la maison, donc ma tapisserie, et la cabane de jardin, qu'on avait laissé à sa place au n° 5 de l'impasse des jumelles, à 237 kilomètres soit presque au bout du monde.

– On est loin de chez nous ?

– C'est ici chez vous maintenant ?

– On a fait trois heure de route.

– Trois heures, un, deux, trois.

– Une heure, deux heures, trois heures.

– Trois heure de voiture et vroum.

Mes parents m’avaient dit : « tu vas te faire plein de petites copines blondes à l’école, tu vas voir. » Je m’étais demandé comment Béatrice et Pierre, qui comme moi venais de faire 237 kilomètres pour venir rejoindre Ballersdorf, B-A-L-L-E-R-S-D-O-R-F pouvait connaître à l’avance la couleur des cheveux des filles d’ici.

– Si tu te fais pas de copine, tu m’auras moi.

– Toi t’es pas ma copine, t’es ma soeur.

– Je peux jouer la comédie.

– Toi tu mords encore, t’es un bébé.

– Je faisais ça avant, maintenant j’ai arrêté.

Au moment d’ouvrir la porte de ce drôle de bâtiment en préfabriqué qui était désormais ma salle de classe, j’ai été épaté des connaissances sociologiques de mes parents.

Évidemment, je ne m’étais pas dit « sociologique » à ce moment là. Je leur attribuais plutôt des dons de voyances, quelque chose de l’ordre de la magie. À l’est et encore plus dans ce préfabriqué servant de salle de classe, les filles étaient toutes blondes. Toutes, à l’exception d’une. Moi.

Morgane, Flora, Aline, Margot, Marine, Aurélie. Toutes blondes comme les blés, ou plus blondes encore. C’était terrifiant. J’allais faire tâche. Tâche comme la tâche de naissance dans mon cou.

Heureusement, je suis rapidement redescendu sur terre. L’institutrice a montré une place libre et j’ai repéré deux brunes au fond de la classe, l’une plus grande que toutes les filles et tous les garçons avec les dents de devant un peu plus en avant que la moyenne, Laura, et l’autre, plus petite que toutes les filles et tous les garçons un poil plus potelée que la moyenne, Laurine.

Je me disais qu’avec ma tâche dans le cou et bien que je n’ai pas une taille particulière je me sentirai tout de même mieux qu’au milieu de tout ces sourcils transparents et ces grands yeux couleur ciel, couleur tapisserie sans pe-tits poissons tropicaux.

- Elles sont blondes comment alors ?
- Les filles de ma classes ?
- Oui ! Comme moi ou plus plat ?
- Elles n’ont pas toutes les cheveux lisses.
- Mais elles sont toutes blondes ?
- Presque toute oui.

Ça n’expliquait pas grand chose mais c’était un fait, ici possédait un pourcentage de fille aux cheveux couleur botte de foin plus élevé qu’ailleurs. Plus élevé que là où nous étions avant.

- Je suis trop petite ici pour aller à l’école.
- Je sais Numéro Bis.
- Ils veulent pas de moi alors on reste là.
- Maman est avec toi
- Tu crois que je parle pas assez bien ?
- T’es petite mais tu parles très bien.
- Je veux aller à l’école.
- Tu iras bientôt.

*

À midi ici, quand le soleil est impérial et comme partout je crois est à peu près à son zénith, les vieux tout seuls passent la tondeuse au moment où les jeunes familles se mettent à table ensemble. Cela crée quelques disputes de voisinage, même si les odeurs d’herbe tondue et de barbecue se mêlent très bien.

- Il devient fou.
- Le vieux ou papa ?

- Il a dit qu’il le faisait exprès.
- Mais qui ? Papa ou le vieux ?
- Le vieux ! Il fait exprès de tondre à midi pile.
- Donc c’est papa qui devient fou.
- Oui, Maman dit « ton père va être fou. »
- Moi j’aime bien le bruit de la tondeuse.
- C’est vrai, l’herbe et les saucisses ça sent bon.
- Et avec le bruit ça fait du bien.

Il faut en moyenne dix ans pour quelqu’un de « la France de l’intérieur » pour être sympathique à la vue des membres d’un village de « la France de l’extérieur. »

Après cela vous êtes potentiellement quelqu’un qui fait partie du paysage. C’est à ce moment-là que les gens ont commencés à nous dire bonjour.

- Tu exagères.
- C’est une copine qui me l’a dit.
- Les voisins nous disent bonjour.
- Et ils nous offrent des cerises.

Lors d’un repas, un type roux natif du village dit à mon père, « le plus dur, c’est les dix premières années. Pendant les dix premières années nous avons ainsi été « les nouveaux de la rue du ruisseau » et nous vivions, non pas dans la maison de mes parents, mais dans « l’ancienne maison rose saumon des Suisses-Allemands. »

À sept ans et demi, marchant le long des rues qui bordent ma maison j’eus quelques regrets que les ombres aient fait le choix de ne pas retranscrire du tout les motifs quadrillés des bâtisses.

- On dirait la chemise de papa.
- Les quadrillages en bois sur les murs ?

– Oui ! Ici papa va se sentir bien.

Plus tard, je me suis demandé en découvrant Mondrian, s'il était Alsacien, ou s'il avait eu une maison comme celle de mon village. Je me demandais aussi, pourquoi à 237 km seulement de l'impasse des jumelles, nous étions désormais à l'extérieur. Pourquoi les Alsaciens disaient-ils « France de l'extérieur » pour parler de chez eux et « France de l'intérieur » pour tout le reste du pays ? Je n'avais pas posé la question. Mon père souligna que le début de la France de l'intérieur était le « territoire de Belfort ». Et à ce moment là, je me souviens m'être dit comme ça, juste pour moi, pour la première fois « ah bon » et aussi, sans n'en dire mot à qui que ce soit m'être demandé un nombre incalculable de fois : « à l'extérieur de quoi on se trouve exactement ? »

Madame Violette la voisine a teint ses cheveux blancs pour les assortir à son prénom, et sans le savoir les assortir aussi à la glycine de notre petite maison de l'impasse des jumelles.

– Comme les fleurs, les violettes Soso.

– Il faut glisser dans la piscine...

– Et pas pisser dans la glycine !

Dominique le voisin aux cheveux gomme-gut qui vit en face de chez nous redresse sa maison avec de gros troncs d'arbres. À l'époque la maison était encore verte.

– C'est lourd regarde, il a invité les déménageurs.

– Quand on sait déménager des maisons on peut savoir aussi les remettre bien droite avec des gros troncs d'arbres. Il y a sûrement une école pour apprendre ça.

– Une école pour redresser les colombages ?

– La même école que pour déboucher les siphons.

Il nous avait dit « elle penche un peu trop, ça arrive avec ce genre de baraque, mais avec un peu de temps et des gros bras on peut tout remettre d'aplomb ! » Moi je me suis dit pour la deuxième, ou peut-être pour la dixième fois « ah bon. » Et je me suis dit aussi, à nouveau, que la France de l'extérieur était un drôle de pays, mais sans le dire à personne, comme d'habitude.

– Mamie dit que Soso fait des mystères.

– Tais-toi la crevette !

– T’es méchante, ça pue la crevette.

Après avoir refait la toiture, Dominique a déposé un petit conifère sur la cime de la bâtisse. C’est pour dire que les travaux sont presque terminés. Ça s’appelle un bouquet final, sauf que la maison n’explose pas comme un feu d’artifice.

– Il aurait dû lui mettre des boules.

– Et des guirlandes de Noël.

– Qui clignotent comme les boîtes de nuit

– Oui mais avec les éclairs ça aurait tout fait péter...

– Moi j’adore tout casser mais tu le dis à personne.

– Je sais, toi tu fais exploser des corbeaux morts.

– Quoi ?! Si tu le racontes, moi aussi je dis tout.

– Et tu vas dire quoi ?

– Que tu voles des trucs au Miniprix !

– Toi t’as acheté des pétards au Miniprix.

– Comment tu sais ça toi ?

– J’ai les oreilles qui traînent par terre.

– On dit « les oreilles qui traînent » tout court.

– C’est pareil tout court ou par terre.

Je ne sais pas si toutes ces histoires de bois, de troncs, de poutres de petits conifères et de maisons à colombages ont un rapport avec cela mais plus tard le fils de Dominique, Thomas, qui lui est plutôt blond vénitien, devient bûcheron. Il déplace très souvent du bois dans une remorque, tirée par un tracteur rouge qu’il gare sur sa pelouse, devant sa maison désormais bleue. Je remarque que l’achat d’un tracteur, même petit, aurait considérablement facilité l’insertion de mes parents dans le village.

Ma voix prend de temps à autre les couleurs de l'accent de l'extérieur, de l'accent Alsacien.

Avant mes dix ans je connais plus d'une dizaine de personnes possédant un tracteur. Certains de mes camarades de classe en conduisent déjà.

- C'est très pratique un tracteur.
- Pourquoi ils en ont ici et pas là-bas ?
- On devrait acheter un tracteur à Thierry.
- Et à Eric, pour les pétards du Miniprix.
- On leur enverra par la poste, le tracteur

Un petit camion passe dans la rue en klaxonnant.

- Des pièces pour les pains au choc' !
- Papa ! S'il vous plait, Monsieur...
- C'est l'heure du p'tit dèj' !

Je regarde le petit camion par une des petites fenêtres de ma grande maison saumon. Le camion du boulanger passe tous les jours, une fois par semaine passe celui qui vend le poisson, un autre jour celui de l'épicerie sèche, une autre fois celui des produits surgelés, ou même des livres de bibliothèque.

- Et pour les frites aux micro-ondes ?
- Le vendeur de produit surgelés va passer !
- Papa ! S'il vous plait, Monsieur, je t'aime, des frites!
- Tu t'arrêtes jamais ?
- Je vais te faire des morsures.

Il y a des petits camions pour à peu près tout notamment les livres, les pizzas, les échelles, les légumes, les poissons, les poubelles, la boulangerie, les produits surgelés, les animaux morts, les ramasseurs de ferraille, et même la coiffeuse à domicile.

J'ai désormais un vélo orange-mandarine, le même orange-mandarine à peu de chose près que le tracteur du cantonnier. Il a un panier accroché devant et je gagne un concours de poésie.

Dans mon poème (celui qui remporte le concours), je parle de mon premier vélo sans petit panier accroché devant. Un petit vélo sans roulettes, rouge tomate, rouge comme le tracteur du voisin d'en face et je parle aussi de son utilisation dans l'impasse des jumelles.

— Je me souviens pas bien. —T'étais trop petite c'est pas grave.

— Je voudrais me souvenir d'avant.

— Avant qu'on déménage ?

— Avant que je sois née .

— C'est pas possible.

— Oui mais souvent vous dites « c'est parce que tu n'étais pas née, alors j'essaie de me souvenir.

— Tu te souviens de l'impasse des jumelles ?

— Non j'étais pas née.

— Si je t'assure.

— Je suis née là-bas ?

— Pas très loin, dans la ville d'à côté.

— Je me souviens vraiment mal de ma naissance, ça me noue la tête. Le temps me noue le cerveau. Tu me montres des photos d'avant ?

Il y avait 3 maisons dans la petite impasse des jumelles dans laquelle nous vivions, chacune divisée en deux. Des maisons jumelées. Elles auraient pu être nommées aussi : les maisons siamoises ou juste les maisons. Mais il avait été décidé qu'elle s'appelleraient les maisons jumelées. Et c'est pour ça que l'impasse des jumelles portait ce nom-là.

— Ici les maisons ont pas de frères ou de soeurs.

— Ici elles ont des granges à foin.

— On peut dire qu'elles ont des chats puisqu'elles n'ont pas de soeurs jumelles ?

– Les granges ont des petits chats dans leur ventre. mais elles n’ont pas de soeurs collées par la joue.

– Le mur entre les deux c’est c’est la joue ?

– Oui, c’est ça.

– S’il y a une autre maison collée c’est une soeur.

– Comme dans l’impasse des jumelles ?

– Oui, c’est ça.

– Et s’il y a une grange c’est des chats ?

– Oui parce que c’est là qu’ils font dodo.

– C’est déjà bien pour une maison d’avoir des chats, si on a pas une maison-soeur.

Dans l’impasse, toutes les maisons étaient blanches. Blanc cassé. Les maisons étaient en bon état parce qu’il s’agissait de maisons récentes.

Ici à l’est, dans la rue du ruisseau, les maisons sont aussi en bon état, mes parents disent que ce sont de très vieilles maisons mais qu’elles sont en bon état parce qu’il faut préserver le patrimoine.

Je ne savais pas très bien ce qu’était le patrimoine mais je trouvais que c’était une bonne idée que les maisons ici ne soient pas toutes blanches cassés, plutôt colorées et en tout aussi bon état.

– Ici tous le monde pense que c’est normal les maisons colorées, mais non, ailleurs non.

– Pas partout en tout cas.

– Même s’il y a les volets verts ou bleus quelques fois.

– Les murs n’ont pas de couleurs comme ici.

*

À partir du moment où ma mère trouve du travail dans une entreprise qui fabrique des sièges de voiture et jusqu'à ce que nous n'en ayons plus besoin avec ma soeur, nous avons en tout trois nourrices. Leurs maisons étaient tour à tour, et dans l'ordre, : bleu ciel, jaune citron, et vert avocat. Elles possédaient toutes une balançoire.

Ici à l'est la nourrice est nommée « la gardienne. » Ainsi dans l'ordre, nous avons trois « gardiennes » dont la première est boiteuse et méchante, la deuxième a les cheveux rouges et deux perruches et la troisième un mari peintre en bâtiment. C'est ce dernier qui propose de repeindre la maison saumon de mes parents de manière à l'assortir à la voiture et au sweat en polaire de mon père.

Ma mère pense que c'est une idée super, « une super idée. » Et puisque dans la rue il y a déjà du blanc, du vert, du violet, du bleu, du orange et du rouge on sera désormais les habitants propriétaires de la maison jaune mimosa et les volets coquelicots plutôt que les habitants de la maison saumon des Suisses-Allemands.

Coquelicot comme les fleurs dans les prés derrière la voie ferrée juste après le ruisseau, jaune mimosa comme le soleil à midi quand on mange sur la terrasse.

– On fera des petits bouquets avec des pissenlits.

– Ce sera super.

– Oui mais ça pue les pissenlits.

On adopte un petit chien noir qui mord tout le monde, dont le mollet du mari de notre nourrice qui est peintre en bâtiment et qui vit dans une maison vert avocat.

Secrètement je félicite le chien. Le poisson rouge meurt. Je pense aux poissons de ma tapisserie tropicale.

Les choses s'entremêlent. Mes seins poussent. Les cheveux de mon père tombent. Je prend le bus tous les matins.

– Tu savais que Maurice devait s'appeler Delphine ?

– Maurice le collègue de papa ?

– Non, Maurice notre poisson !

— Il devait s'appeler comme tatie Delphine ?

– Oui mais papa a dit qu'elle ne serait pas contente.

- De s'appeler Maurice ?
- Non, que le poisson s'appelle comme elle.
- Moi je serais super contente.
- Contente qu'un poisson rouge ait ton nom ?
- Non, de m'appeler Maurice.

À cause de la couleur de son véhicule tous mes amis pensent que mon père est facteur. Mais il ne l'est pas, il travaille dans une entreprise qui fabrique des pare-chocs de voiture. Mon père est à la chaîne de peinture qui peint les pare-chocs de toutes les couleurs. Mon père travaille ainsi à la couleur d'un morceau de plastique qui sert d'amortisseur sur les voitures en cas d'accident tandis que ma mère travaille aux coloris ainsi qu'au confort des sièges des mêmes véhicules. C'est pour ça que nous avons déménagé.

Solène Garnier, 24 ans, Ballersdorf, France.

Solène Garnier est diplômée du Master de Création littéraire du Havre ainsi que d'un DNA à l'École Nationale d'Art de Bourges. Elle ne se donne aucune limite dans les genres qu'elle exploite et aime mélanger ces derniers. Elle a notamment écrit une pièce de théâtre radiophonique joué par quatre voix à la radio étudiante de l'École d'Art de Bourges. Elle a également écrit un livre hybride entre théâtre, roman et poésie qui se nomme *Télédidascalie*. Ses écrivains favoris sont Olivier Cadiot, Anne F. Garréta, Charles Pennequin, mais également Ryoko Sekiguchi, Christine Montalbetti et Olivia Rosenthal.

Solène a été parrainée par Dominique Fabre.

Ave Cesar

Juliette Guéron-Gabrielle

Il est un peu plus petit que la moyenne. Son pénis. Pas de quoi en faire tout un plat. Pas de quoi empêcher une femme de jouir. Il connaît cette histoire de moyenne parce qu'on lui a dit. Puis il a vérifié l'affirmation sur Internet. Puis il a vérifié Internet dans le manuel d'anatomie de son camarade Joe. Il est très fort pour trouver l'information, quel que soit le sujet. Parfois il pense que c'est ça qui lui a permis d'intégrer Cambridge. D'autres fois il se dit que c'est grâce à ses privilèges. Quand il est arrivé à Cambridge ça lui a fait bizarre : il n'avait jamais vu une ville avec autant de blancs. Il n'avait jamais parlé à tant de fils de consultantes ou de filles de professeurs.

Un centimètre plus petit que la moyenne, ça reste raisonnable. Bien sûr ce n'est jamais plaisant de savoir qu'en moyenne, une fille qui le regardera se déshabiller aura vu mieux : en moyenne, son sexe sera une déception. Mais il a bien d'autres soucis dans la vie. Il y a, par exemple, le fait qu'il se sente très seul. Il passe des heures sans voir personne, seul dans sa tête, et il n'est même pas un type intéressant. Mais il n'aime pas s'attarder là-dessus non plus : il est seul, pas dépressif. Pas encore, pas encore, il se dit parfois quand il marche dans les petites rues moyenâgeuses de Cambridge, et il ricane.

Il n'a couché avec personne depuis son arrivée à l'Université. Deux mois sans sexe, deux mois sans femme, il y a pire, il y a mieux. Le week-end dernier il a bu les deux tiers d'une bouteille de vodka et il a embrassé la fille à côté de lui. Beaucoup de langue, il se disait. Un peu lourd. Après ils sont allés dans la cuisine, qui sentait mauvais, pour mieux s'embrasser. Là c'était mieux. Il pouvait la tenir, et elle passait sa main dans ses cheveux. Il avait grand besoin de cette tendresse, de sentir qu'il y avait une main, là, pour lui, qu'il ne pouvait pas disparaître puisqu'on passait une main avec des doigts très fins et des ongles propres dans ses cheveux. Après un moment, il bandait. Elle ne pouvait pas se douter du centimètre de moins à travers le

tissu. Il lui a demandé si elle voulait venir dans sa chambre et elle a dit non. Mais tu peux, il a dit. Mais je ne le ferai pas, elle a répété. Il est remonté seul et à cause de l'alcool il faisait des pauses toutes les dix marches. Après un moment il était au quatrième étage et après un autre moment il était dans son lit. Il a gardé tous ses habits et le lendemain matin sa tête était lourde.

Le problème c'est qu'il ne sait pas pourquoi il est là. A l'Université de Cambridge il étudie la politique, il scrute les problèmes de représentativité, de confiscation du pouvoir par les élites, de déséquilibres dans les relations internationales, et partout où il regarde il voit des manifestations des problèmes que ses cours déplorent. La ville lui semble un îlot à l'écart du monde peuplé de chemises repassées et de dents blanches. Quand ses professeurs parlent de la montée du populisme, de la colère du peuple, ils ont des airs de camarade en auto-critique. Sauf qu'à Cambridge, il n'y a pas de Parti pour allier la sanction à la reconnaissance de la faute. Ses professeurs sont heureux, ils vont au pub le vendredi, ils ont des enfants tous chauds et des maisons à l'anglaise avec des escaliers, de la moquette. Dans son université les étudiants, les professeurs, se ressemblent. Depuis qu'il est là, une seule femme lui a fait cours ; et huit hommes blancs. Ils ont tous un peu de ventre, mais pas trop. Ils aiment les repas qui se prolongent dans la nuit, les bons mots, le vin riche comme une crème ; ils ne mettraient jamais les pieds dans un de ces restaurants où l'on mange des burgers avec les mains, et où l'huile goutte sur les genoux. Ils ont des manières, ils savent que les couverts s'utilisent de l'extérieur vers l'intérieur, à l'exception de ceux pour le pain au-dessus de l'assiette.

Lui, le nouvel étudiant, est malheureux au milieu d'une ville trouée par une rivière et traversée de grands professeurs. Il n'aime pas se réveiller le matin. Au levé, il doit boire trois cafés de suite : il a besoin d'être fébrile pour être sûr que son cœur batte. Dans la rue, il croise cent fois le même étudiant, il est cerné par des habits propres et des jambes pressées. La ville va vite, la ville a la cadence de la confiance. Depuis le XIIème siècle, elle s'arrange avec le Monde, le regard un petit peu au-dessus des faits divers, des secousses de l'ordinaire.

Lui est lent parce qu'il ne croit en rien, surtout pas en l'avenir. Il se dit qu'à choisir, il aurait préféré être dans une université branlante avec des murs en poussière plutôt qu'être à Cambridge. Il aurait bu des canettes de bière et baisé plein de filles, sans complexer sur la taille de son pénis. Il n'aurait pas eu à voir avec autant de précision la limite entre ceux d'en haut et les autres. C'est déplaisant, de devenir l'élite d'une société inégalitaire. Bientôt il ne pourra plus parler des cons qui nous gouvernent, il sera le con qui gouverne. Plus il monte la hiérarchie sociale, plus les visages se ressemblent. Il ne sait plus ce qu'il voit dans le miroir, il ne sait plus quelle tête faire, comment parler. Plus il monte, plus les portes s'ouvrent, moins il respire.

Il préfère penser à son pénis. Bien sûr il avait déjà mesuré son pénis avant d'arriver à Cambridge mais il ne lui était jamais venu à l'esprit de s'informer à propos de la taille moyenne. A Cambridge, son ami Joe lui avait demandé la taille de son pénis avant de lui dire qu'il était un centimètre au-dessus de la taille moyenne, tout cela avec un grand sourire. « Tu vois Brutus, toi tu es un centimètre en dessous, moi je suis trois centimètres et demi au-dessus. » C'était un soir où Joe faisait la conversation tout en mangeant des chips dans le lit d'une amie. Il y avait des bouts de chips qui tombaient dans le lit de la fille. « Brutus, tu vas me chercher une bière ? », Joe avait demandé, après avoir parlé de sa bite. Joe aime bien dire son prénom avec un mauvais accent français, ce qui donne quelque chose comme « Bwüthiüz ». Joe étudie la médecine, alors il s'y connaît en taille de pénis. Il aime bien squatter les chambres des gens. Cela ne le dérange pas, de mettre ses chaussures sur les draps ou des chips sous la couette ; c'est un mec très riche, très enfantin. Il a une gueule d'Ange, avec une bouche rose en cœur et des cheveux blonds en tas. Quand il a les cheveux mouillés après la douche ils tombent sur ses yeux et Joe doit lever le menton pour voir les gens. Joe aime bien regarder les gens dans les yeux jusqu'à ce qu'ils rougissent et parler de sexe. Il est plein de blagues, il réfléchit vite. Sur sa porte il a scotché une feuille A4 avec le nom des filles qu'il veut baiser avant la fin de l'année, un peu comme Luther avait affiché ses 95 Thèses à une autre époque, dans un autre lieu.

Le matin quand Brutus se réveille parfois il entend la voix de Joe, très forte à travers les murs de l'internat. Voir autant d'énergie dans un seul corps, ça lui rappelle que lui est mou, comme une méduse qui flotte. Joe, lui, est jeune et heureux. Sa vie ressemble à celle d'un guépard, un rythme rapide et fluide, une trajectoire complexe. Joe passe d'une personne à l'autre, d'un night-club à l'autre, sans fatiguer. Brutus ne peut

imaginer aucun métier à Joe. Il ne le voit rien d'autre que monarque, un monarque qui régnerait sans descendre de son cheval avec une cour itinérante et autant de femmes que de nuits. Un monarque qui verrait le monde comme une grande comédie, et les gens comme autant de décors, de ménestrels, là pour que les rires se poursuivent. Il mourrait jeune sur un champ de bataille, n'ayant pas compris que la guerre existait. Mourant dans son armure percée, il serait heureux de partir sans avoir eu d'autres déconvenues qu'une fin précoce, sans n'avoir jamais vu la tristesse. Il aurait une dernière pensée pour les hommes qui lui avaient donné leur camaraderie, pour les femmes qui lui avaient cédé leurs cuisses pâles et leurs paupières peintes. En s'éteignant il se rendrait compte qu'il avait été l'un des hommes les plus heureux du monde, un homme pour qui la réalité n'avait été qu'une brume dans le lointain.

Brutus a très peur, à Cambridge. Il a peur dans sa petite chambre la nuit, quant à minuit il entend les gens de son escalier claquer des portes. Parfois les voix de ses voisins se mêlent à ses rêves. Alors tout devient gris, il est coincé dans des champs morts, et les herbes folles ricanent. Il a peur quand il est sur son vélo et qu'il doit rouler du mauvais côté de la route. Il a peur de se faire écraser comme un chien. Il a peur, nu dans sa douche avec la porte de sa chambre fermée à clé, que ses voisins entrent. Il a peur de commencer à boire parce que c'est difficile d'arrêter. Il a peur de parler aux gens. Il a peur quand il ouvre son frigo et qu'il n'y a plus rien dedans. Il a peur de sa famille, qui est en France et très fière de lui, alors que lui est là et qu'il sait qu'il n'y a vraiment pas de quoi être fier.

Il a honte, aussi. Il a honte d'être là.

Il veut un point de fuite. Il passe longtemps à marcher dans la ville à la recherche d'une échappatoire. Une échappatoire vers une société où il n'aurait pas à être en haut et d'autres gens en bas. Voire une société où il n'aurait pas à être. Il pense beaucoup à son enfance, à cette époque où il avait des pyjamas en velours coloré et chaque matin, quand il sortait plein de sommeil de sa chambre, ils retrouvaient ses parents attablés devant des tartines. Il se souvient quand, parfois, ses parents avaient des invités. A table, entouré d'adultes qui parlaient du Monde, il avait l'impression d'être du côté du Bien. Ces adultes savaient ce qui devait se faire et ne pas se

faire. La table lui semblait belle, dans son chaos de plats et de verres de rouge. Et, quand le dîner s'éternisait, ses parents lui donnaient le dessert avant tout le monde, ils lui servaient un verre de lait avec le gâteau, puis l'envoyaient au lit. Quand il s'endormait, rempli de chocolat, la voix d'une dizaine d'adultes filtrant sous la porte, alors il se sentait en paix. Il y avait un mur d'adultes entre lui et le monde. Il n'avait pas besoin de faire la conversation, il n'avait pas besoin de parler de l'école : la seule chose qu'il avait à faire, c'était de s'endormir. Et, lui endormi, la fête continuerait. Cette impression d'être entouré de gens qui connaissent la marche du monde, et qu'il suffisait de se laisser porter par leur voix pour être en sécurité, Brutus ne sait pas comment la retrouver.

Il veut un point de fuite mais il n'en trouve pas. Il n'y a pas moyen de quitter la ville. Il est coincé dans une ville d'Ambitieux, dans la ville de ceux qui Réussissent. Il avait eu un cours d'une heure avec un professeur de relations internationales, il y a peu, et cet homme avait expliqué qu'il était retraité de l'armée. « J'ai envoyé 100 soldats en Afghanistan et ils sont tous revenus vivants », avait-il dit en guise de présentation. Brutus n'avait pas osé demander combien d'Afghans ces soldats qui n'étaient pas morts avaient tués. Il ne demande plus rien, il flotte d'un bâtiment à l'autre, et partout il voit des gens heureux. Partout il voit de la résolution, des cafés fumants, des écrans d'ordinateurs, des gens qui lancent des entreprises ou écrivent des livres en parallèle avec leurs études. Tout cela lui semble une sorte d'antichambre décadente du pouvoir où des gamins de 18 ans reçoivent les clés du monde. Il se prend à penser : que la mascarade cesse ! Puis il va en cours.

Souvent il pense à ses amis d'avant, aux voyages qu'il a faits, et tout cela lui semble d'un autre temps. Maintenant il n'est plus rêveur, il est vide de fantasmes, et quand le ciel se couche il ne voit plus une scène onirique il voit la lumière disparaître. Il fume des Marlboro pour mieux respirer, pour occuper ses mains, et ses ongles deviennent jaunes.

Il rêve de tenir une chambre d'hôte dans un pays de montagnes et de lacs, dans un pays sans importance. Une sorte de Suisse ou d'Autriche où sa chambre d'hôte accueillerait les étrangers. Il ferait leurs lits en silence, leur servirait le petit-déjeuner. Les étrangers dormiraient longtemps, sur ses sommiers durs, dans la montagne

fraîche. Ils feraient l'amour puis prendraient des douches pour laver la sueur. Les matins ils descendraient de leurs chambres et iraient explorer les hauteurs. Dans cette chambre d'hôte les tapis et les tableaux absorberaient les sons, et les murs en bois fonderaient la maison dans la forêt. Les gens n'auraient que très peu de pouvoir sur le monde, ils seraient de simples passagers. Les étrangers s'aimeraient et se sépareraient en silence. Cela serait un monde de calme, les crises des Grands ne l'attendraient pas. Et lui, Brutus, serait l'ombre de cette ombre de monde, il ferait les lits, laverait les draps.

Ici, à Cambridge, il lui semble se dissoudre dans le bruit, le pouvoir. Il lui semble même devenir plus petit, il doit faire des ourlets à ses jeans. Parfois il se dit qu'il vaut mieux, après tout, rétrécir.

Peut-être qu'il vaut mieux être petit avec un petit pénis, être un centimètre sous la moyenne, un centimètre sous le radar ; peut-être qu'il vaut mieux être une ombre, être le reflet de gens heureux sur un lac, plutôt qu'un homme qui organise le monde du bout de son stylo. Un homme partout chez lui, qui confisque la lumière, et laisse les autres dans l'obscurité. Un homme qui dirige les masses sans même s'apercevoir qu'il y a des gens en face de lui.

Brutus n'en est pas sûr. Il n'est sûr de rien. Autour de lui tout est mécanique. Lui qui aurait aimé être un Révolutionnaire se retrouve coincé dans l'Engrenage. Il est une Chaussette Solitaire dans une Grande Machine à Laver. Alors parfois il rêve, le regard figé. Perdu dans l'île de la Révolution Industrielle, dans la ville de l'Intelligence, il rêve d'Assassinat. Brutus se fait discret comme un esclave qui scie ses chaînes, comme un fils qui planifie le meurtre de son père.

Juliette Guéron-Gabrielle, 19 ans, Paris, France.

Juliette Guéron-Gabrielle est étudiante à l'Université de Cambridge et étudie l'Histoire et la Politique. Sa nouvelle *On ne se jette pas d'un escalier* a été lauréate de plusieurs concours de nouvelles et publiée dans un recueil édité par l'École Estienne. Ses écrivains préférés sont Gustave Flaubert, George Semprun, André Gide, Claire Barré, Virginie Despentes, et Ernest Hemingway. Elle aime se balader, participer à de longues discussions, écouter du rock et lire en plein air.

Juliette est parrainée par Arthur Dreyfus et Ingrid Astier.

Autobiographie

Lisa Hazan

1 - Les Worli

Monsieur et Madame Worli fêtèrent leurs trente ans de mariage par un divorce. Ils partagèrent leurs biens en deux et chacun repartit avec la moitié du cœur de l'autre.

Madame Worli enterra sa vie de mariée en pleurant beaucoup. Le chagrin lui fit perdre la notion du temps et elle retourna chaque mois de chaque instant sur la tombe de ses beaux jours.

Les souvenirs la tenaillaient parce qu'elle avait beaucoup aimé. Des fois, son fils venait la consoler : « Maman, enterrer d'autres périodes que sa vie de jeune fille, c'est la preuve qu'on a continué à vivre ». À cela elle souriait tristement. Elle lui disait « Tu seras un écrivain » et son fils était content parce qu'il adorait écrire.

Puis Worli sortait prendre l'air, voir autre chose que son chagrin. Tout en marchant, elle caressait la moitié de cœur laissée par son ancien mari. Et elle se disait que mine de rien, la vie était jolie.

Monsieur Worli, lui, n'enterra rien du tout et ne fit pas son deuil. Il en était encore à fêter les trente ans de mariage. La tristesse pourrait venir plus tard, il s'octroyait le droit de la faire patienter. Il espérait qu'à force, elle en oublierait d'arriver.

Comme il racontait à tout le monde, vivre une rupture à son âge le rajeunissait. C'était un nouveau départ, une aventure, une péripétie dans sa vie d'adulte. Puis son divorce avait été si émouvant, digne des plus grands films ! Même la juge avait pleuré, parce que dans cette histoire il n'y avait pas de justice.

Surtout, il restait à Monsieur Worli son fils. Il était la preuve que dans la vie rien ne finissait, tout n'était qu'une suite... Aujourd'hui n'effacerait jamais les bonheurs d'hier. Et demain viendrait toujours, même après les pires tristesses.

2 - Missli

Missli travaillait beaucoup et très dur pour pas grand-chose, elle n'avait ni mari, ni enfants, ni amis. Elle ne gagnait pas beaucoup non plus. À peine le Smic.

Elle était étrangère et ne connaissait pas la langue du pays. Cela l'arrangeait bien, il y avait longtemps qu'elle n'avait plus rien à dire.

Missli ne racontait jamais sa vie, mais il lui arrivait de parler de son existence. Elle avait trente ans, elle venait de loin, elle espérait une vie meilleure ici. Prise par le travail, elle n'avait pas eu le temps de savoir si elle y était parvenu.

Objectivement, elle ne manquait de rien, elle avait un toit et de la nourriture. Mais pour combler les besoins vitaux, il manquait l'amour. Et subjectivement, c'était tout.

Parce qu'elle était triste, elle travaillait du matin au soir, sans se laisser le temps de penser. Quand la vie est irrespirable, il est vital d'oublier de respirer.

Ainsi elle se sentait moins coupable de ne pas apprendre le français; elle avait une bonne raison, elle devait payer le loyer.

Mais si la majorité du temps sa douleur était anesthésiée, il y avait parfois Alex, son voisin, qui la faisait ressurgir. C'était un gosse, Alex, il ne savait pas ce qu'il faisait. Il se contentait de lui souhaiter « bonjour » en espérant sincèrement qu'elle passe un bon jour.

C'était suffisant pour créer des pensées.

Un jour, Missli prit son courage à deux mains et parla au jeune homme. Elle demanda « Comment vous allez ? » Il répondit « Bien et vous ? »

Elle ne sut pas quoi répondre. Il crut que c'était à cause de la langue et il répéta en mimant « Comment vous allez ? »

Mais elle était déjà partie.

Alors seulement il comprit.

3- Suzie

Suzie vivait ce que la majorité des gens appelait « les plus belles années de la vie » et cela l'effrayait beaucoup pour la suite. Ces années n'étaient pas belles, elle était trop perdue pour en profiter.

Elle était incapable d'aimer son petit ami, pourtant beau et gentil, et elle ne se sentait pas attirée par les filles. Elle voulait s'ouvrir toutes les portes en ayant le bac, mais ne pas se fermer celle d'une vie bohème en l'obtenant.

Elle avait l'impression que tout contrastait, que chaque décision empêcherait une autre, peut-être meilleure, de se réaliser.

Pour relâcher sa tête, Suzie allait aux fêtes. Elle se soûlait de danse. Quand il était tôt le matin, que ses jambes étaient douloureuses, qu'elle était fatiguée de s'être dépensé... alors seulement elle était bien.

Les fêtes étaient une parenthèse dans la vie, durant laquelle plus rien n'avait d'importance. Chacun était libre, plus personne ne jugeait et demain était si lointain que personne ne s'en préoccupait.

Mais les fêtes finies, la parenthèse se refermait. La vie continuait et les problèmes revenaient. Ils étaient petits, évidemment. À son âge c'était des mauvaises notes, des disputes avec les amis, avec les parents, trouver sa place, penser à plus tard, savoir quelle vie lui plairait...

Mais ils étaient si terribles et si nombreux que Suzie avait l'impression d'étouffer.

Son petit ami, souvent, la prenait dans ses bras. Il lui disait des paroles réconfortantes, lui demandait de faire les choses simplement :

– Fais comme tu le sens. Si tu aimes photographier, photographie. Si tu veux être amie avec quelqu'un, parle lui. Si tu veux voyager, voyage...

Il finissait presque en pleurant :

– Et si tu ne parviens pas à m'aimer, quitte-moi.

À ces mots, Suzie l'embrassait. Même si cela lui faisait honte, elle restait compliquée.

4 - Jonathan

Vendredi matin, Jonathan arriva chez son psychologue en hurlant :

- Je suis fou amoureux !
- Alors on va vous interner.
- C’est une façon de parler, rigola le jeune homme. Je ne suis pas amoureux.
- Ouf, vous m’avez fait peur.

Le psychologue de Jonathan était fou et c’était souvent le garçon qui tenait les mouchoirs. Cela ne l’empêchait pas d’être celui qui payait, mais il s’en moquait, il s’était lié d’amitié avec ce drôle d’homme.

- Mon père m’a dit, annonça Jonathan, que les psys sont les gens avec le plus de problèmes.
- Évidemment, il faut bien qu’ils aient de l’expérience.

Et sans crier gare, l’homme déballa son CV. Il en avait eu des problèmes, le pauvre psy ! Son père était mort, sa femme l’avait quitté, son fils avait coupé les ponts... Cela enthousiasma le garçon :

- Vous devez être un psychologue extraordinaire !
- J’aurai même pu être psychiatre, se vanta l’homme. Mais j’ai échoué exprès pour alimenter encore plus mon CV.

Puis ce fut à Jonathan de parler. Tout le monde croyait qu’il était fou parce qu’il était différent:

- Les gens ne comprennent pas que je puisse être heureux dans un monde si ennuyant ! Je m’habille coloré quand tout le monde est en noir et je danse partout, même quand il pleut.
- C’est une jolie folie.
- Je demande l’aumône aux pauvres pour qu’ils se sentent importants. Et je ne fais jamais le premier pas pour l’égalité des sexes.
- Vous êtes quelqu’un d’ouvert.

Le jeune homme réfléchit quelques instants :

- En réalité, le seul qui ne me trouve pas fou c’est mon ami Alex. C’est parce qu’il est lui-même bizarre. Il paraît que petit, il s’endormait aux jeux d’éveil. Il aime écrire... C’est un artiste je crois.
- Emmenez-le-moi, on guérira ça.

5 - Lou

Dès sa naissance, ses parents surent que Lou était différente. Elle écarquillait grand les yeux, alors qu'il n'y avait pas tant à voir.

La fille était constamment ailleurs, dans un autre monde. Même quand ses parents lui accrochaient des poids aux pieds, sa tête restait en l'air. Ils avaient beau la guider, elle perdait le Nord pour être à l'Ouest. Elle parlait avec les yeux au lieu de la bouche et les dictionnaires de langue n'y changeaient rien. Ses parents avaient fait appel à tous les médecins pour la traduire, mais c'était peine perdue. Leur fille était à part, il fallait s'y résoudre.

Ils la comblèrent d'amour et tentèrent de la comprendre. Ils détectèrent sa tristesse, sa colère et sa joie. Petit à petit, ils parvinrent à saisir ses autres sentiments.

À mesure qu'ils parlaient son langage, ses parents découvraient la beauté de sa différence. Leur Lou était une perle rare, un trésor qu'ils chérissaient de plus en plus.

Un jour, les parents oublièrent que leur fille était à part. Ils la laissèrent à un baby-sitter, comme n'importe quel enfant normal.

Ils le prévinrent tout de même qu'elle parlait une autre langue. Le baby-sitter répondit qu'il était bilingue en langage des sentiments.

Lorsque les parents revinrent, ils entendirent de la musique. Lou était assise au piano. Chacune de ses pensées s'envolait sous forme de note. Le tout créait une mélodie qui racontait ce qu'elle ne savait pas dire. Les parents eurent les larmes aux yeux. Pour la première fois, ils entendaient leur fille.

Ils se tournèrent vers le baby-sitter. Comment l'avait-il fait communiquer alors que les plus grands médecins n'y étaient pas arrivés ?

Le jeune homme haussa les épaules : « Les médecins sont terre à terre alors qu'elle est dans les airs. Moi je suis écrivain, ça se rapproche de sa planète. »

Dès lors, ses parents payèrent à Lou un professeur de piano. Il se révéla être un excellent traducteur. Quant au baby-sitter, il revint souvent. Il avait une jolie manière de s'occuper de leur enfant.

Monsieur Mernard était comédien. Mais comme il traversait une phase d'entracte, il était aussi professeur de théâtre.

Il enseignait la comédie d'une manière bien triste. Il n'y mettait pas le cœur ; il n'était ni heureux d'être professeur, ni heureux de ses élèves.

Ces derniers n'étaient là que pour rire, se divertir et massacrer les plus belles pièces jamais écrites. Ils faisaient des parodies mauvaises de ce qu'ils avaient vu et Monsieur Mernard leur rabâchait sans cesse : "Soyez dans le vrai ! Le vrai bon sang ! "

Mais à cet âge, les jeunes étaient menteurs. Ils ne connaissaient pas le vrai, ou ils en avaient honte. Alors ils trichaient, comme à l'école. Ils recopiaient les grands acteurs, comme l'on recopie le premier de la classe.

– Vous êtes jaloux parce qu'on ne vous recopie pas vous, lui dit un jour un élève.

C'était insolent parce qu'il n'avait pas tort.

Monsieur Mernard aurait aimé être un grand acteur, admiré et recopié. Il aurait voulu que les gosses s'endorment en rêvant de le rencontrer.

Il fut un temps, il avait eu le courage de sortir des coulisses. Il était monté sur scène et s'était offert tout entier. Il avait partagé au public son cœur, ses peines, ses joies, ses bons côtés et ses mauvais. Mais malgré sa persévérance, le rideau ne s'était jamais levé et Monsieur Mernard était resté dans l'ombre, caché du succès. Il y a six ans, il était retourné en coulisses. Il y avait obtenu le rôle de sa vie : professeur de théâtre. Un rôle de figurant, comme il y'en avait tant, qui le désespérait chaque jour un peu plus.

– Le problème, remarqua l'élève insolent, c'est que vous enseignez le jeu théâtral en étant mauvais perdant. Acceptez d'être professeur et apportez de la profondeur à votre personnage. Peut être que de figurant, il deviendra second rôle. Et peut-être même qu'un jour, il sera le rôle principal.

C'était dit avec beaucoup de gentillesse, comme un conseil d'ami. Et si Monsieur Mernard gronda l'élève pour son manque de respect, il l'écouta tout de même et fit de grands progrès.

En quelques mois, il devint personnage secondaire dans un roman de vie. Et l'année qui suivit, il décrocha un rôle dans un film.

7- Torno

L'Oubli est une terrible maladie pour les vieux, surtout quand c'est la famille qui en souffre.

Monsieur Torno n'avait pas vu la sienne depuis longtemps.

En maison de retraite, ses journées s'éternisaient. Le soleil était insomniaque, il ne se couchait jamais.

Pour s'occuper, Monsieur Torno lisait. Dans cet endroit, seuls les bouquins avaient quelque chose à raconter.

Il passait du bon temps auprès des personnages. Contrairement aux autres vieux de la maison, il pouvait se vanter de ressentir encore des choses. Des fois, il riait seul et tout le monde le regardait bizarrement. Les infirmiers surtout avaient peur qu'il devienne fou.

– Je vais bien, je vais bien ! s'écriait-il. C'est ce livre, il est si drôle !

Il était sûrement fou d'ailleurs, mais quand on est vieux on peut se le permettre.

Une fois, il voulut organiser son propre enterrement. Il appela un traiteur et prépara des invitations à envoyer à toute sa famille.

– Mais vous n'êtes pas mort, remarqua un infirmier.

– Vous vous attachez à des futilités. Pas besoin de mourir pour un simple repas de famille.

– Mais le principe d'un enterrement...

– C'est de regrouper les gens.

– Vous allez commander un croque-mort ?

– Non, je penche plutôt pour des croque-messieurs.

– Et des pleureuses ?

– Je connais un meilleur orchestre.

L'infirmier laissa tomber et partit.

Quant à Torno, il renonça aussi à son enterrement. Si sa famille ne venait pas, il mourrait pour de bon cette fois.

Heureusement, dans cette petite maison de retraite, il y avait les bénévoles. Ils venaient une fois par semaine leur faire de l'exercice.

Lorsque Alex arriva, Torno sauta de joie :

– Alex ! Vous êtes la béquille de ma boiteuse journée !

Le garçon ne connaissait pas beaucoup Baudelaire, mais il apprécia le compliment.

– Aujourd’hui je vous apprends à faire des roues arrière avec votre fauteuil, annonça-t-il.

Ce n’était pas le genre d’exercices que les infirmiers encourageaient, mais Torno s'en amusait tellement qu’ils laissaient faire.

Alex poussa le vieil homme tout en lui parlant de son projet de devenir écrivain. Torno resta un instant songeur puis se tourna vers lui.

– Mettez vous devant moi, demanda-t-il, que je vous regarde.

Alex obéit et le vieillard le zieuta.

De premier abord, Alex était un garçon normal : cheveux bruns, yeux noisette, taille moyenne, poids banal. Mais avec un œil vieux de quatre-vingt cinq années, on pouvait apercevoir la rêverie qui émanait de son corps. Il y avait un filtre dans ses yeux, comme s’il voyait la jeune femme dans son corps de vieille femme. Comme s’il voyait l’amour dans les gens qui s'embrouillaient. Comme s’il voyait la vie dans une maison de retraite.

Torno hocha la tête.

– Alex, vous serez un grand auteur. Vous écrirez les Misérables !

Le garçon soupira. Il s'attendait à meilleur compliment.

– Vous n’êtes pas content ?

– C'est juste que... écrire la vie de misérables en appelant le livre Les Misérables, ce n’est pas si grandiose. Normalement on n'appelle pas un chat un chat quand on est écrivain.

Un peu décontenancé, Torno proposa :

– Alors vous écrirez La vie devant soi.

– Non plus, c’est déjà suffisamment éprouvant rien qu’en le lisant.

– Alors... chercha Torno.

– Monsieur, le coupa Alex, j’écrirai ma vie. Mon autobiographie.

Torno hésita parce qu’on ne peut pas critiquer la vie d’une personne, mais il finit par demander :

– Vous êtes certain... Que le livre ne sera pas trop court ?

Alex haussa les épaules. Ce serait sûrement court, il n’avait pas une grande vie. Mais enfin, on écrit avec ce que l’on a. Lui, il avait des parents qui divorçaient, une voisine du dessus sans personne, une petite amie qui

n'arrivait pas à l'aimer, un ami qui consolait un psy taré, une fille à part qu'il gardait, un professeur mauvais et enfin ce vieil homme oublié.

Le monde d'Alex n'était pas grand-chose. Mais pas grand-chose, c'est toujours un petit quelque chose à raconter.

Alex écrivit donc son autobiographie. Et tout compte fait, il s'inspira de Victor Hugo pour le titre.

Lisa Hazan, 18 ans, Tel-Aviv, Israël, Nationalité Israélienne.

Lisa Hazan est une jeune bachelière qui s'apprête à effectuer son service militaire dans l'armée israélienne. Elle participe, sur son temps libre, à des ateliers d'écritures et se passionne pour le cinéma, le théâtre, la photographie et la boxe thaï. Ses auteurs préférés sont Marie Aude Murail, Timothée de Fombelle et Romain Gary.

Lisa a été parrainée par Sami Tchak.

Manon

Margot Heymans

Le cœur battant dans les tempes, un goût de sang dans la bouche, je cours dans les rues désertées par les gens qui ont visiblement pris l'habitude du couvre-feu. Je traîne derrière moi ma mauvaise jambe, celle qui m'a permis de rester auprès de ma femme et de la petite fille qu'elle m'a donnée il y a trois ans. Mes pas irréguliers résonnent sur les quais de la gare.

Je la vois. Elle est couchée sur l'un des bancs froids, son raide manteau de misère jeté sur les épaules. Roulée en boule, elle tient dans les bras notre petite Françoise, et est aussi digne que durant les soirées au théâtre.

Je m'approche, m'assieds à côté d'elle et pose une main sur son épaule. « Manon ? Manon ? ». Elle se redresse et tourne vers moi un regard rougi par les pleurs. Je murmure :

– C'est tout. Viens, on retourne à la maison. Ils t'attendent tous.

– Je ne peux pas, Louis, je ne peux pas !

Sa vue se brouille. Elle s'écroule à nouveau, secouée par les sanglots. Maladroitement, je caresse son visage, essuie les larmes qui roulent sur ses joues, chasse les cheveux noirs échappés de son chignon. Je l'embrasse, doucement. Elle a un mouvement de recul :

– Tu ne m'en veux pas ?

– Non, ma chérie.

– Tu ne m'en veux pas pour les Allemands ? Pas même pour Richard ?

– Non, je ne t'en veux pas, pour rien, je t'aime.

Elle a un sourire triste. Elle pose la tête sur mon épaule, la petite endormie toujours serrée contre son cœur. Je reste pensif, perdu dans la contemplation de la station vide. Comme tout avait changé, si vite. Il y a encore cinq ans, cette guerre semblait tellement lointaine que l'on en écoutait les échos à la radio comme un quelconque feuilleton. Je me rends compte désormais que ma vie avait brutalement changé, que la femme que j'avais épousée s'était métamorphosée. Où donc était passée ma petite Manon d'avant l'horreur ? Ma petite Manon

vive et joyeuse ? Elle avait été heureuse, bien sûr, durant ces quatre ans, mais ses grands yeux bleus avaient perdu leur caractère étincelant. Je repense à la guerre qu'elle a vécue. Si seule, au fond.

Pour elle et pour moi, comme pour les autres comédiens de la troupe, tout a commencé le jour où Georges, notre mentor, nous annonça que nous serions bientôt sous occupation allemande. Les soldats avançaient vers Paris. Dans peu de temps, ils auraient pris la capitale. Nous le savions. Rien ne semblait pouvoir résister aux armées d'Hitler.

– Mais ça ne change rien, continua Georges, nous continuerons tout de même à travailler *Le Cid*.

Des exclamations s'élevèrent parmi les acteurs assis sur le bord de la scène. Les combats pourraient avoir lieu juste devant la porte, notre théâtre, aussi petit soit-il, continuerait d'exister. On ne se laisserait pas abattre !

D'un geste de la main, Georges mit fin aux hourras et aux vivats. Il se tourna vers sa sœur, debout derrière lui et lui sourit. Manon avait toujours été dans l'ombre de ce frère protecteur.

Orphelins, ils avaient dû leur survie à leur duo inséparable. Georges s'était rapidement chargé de prendre les décisions et de protéger sa sœur. Manon et lui partageaient tout, et il était donc normal qu'il ait vécu avec elle sa passion de l'art dramatique. À deux, ils avaient monté leur troupe de théâtre. Ils seraient, pour les mois à venir, Chimène et Rodrigue. Il m'était souvent arrivé, au début de ma relation avec Manon, d'être jaloux de la complicité qui la liait à son frère jumeau et dont moi, vieux Don Diègue, j'étais exclu. Je ne savais des moments qu'ils passaient à deux que le peu que ma femme me racontait.

Après la lecture de l'acte III, Georges nous renvoya et se consacra, avec sa sœur, à leur répliques :

– Rodrigue, qui l'eût cru ?

La serrant contre lui, il s'exclama :

– Chimène, qui l'eût dit ?

– Que notre heur fût si proche et sitôt se perdit.

Georges laissait parler son corps autant que ses mots et, rapidement, ce qui aurait dû être une lecture statique se mua en une improvisation qui les faisait passer d'avant en arrière-scène, de cour à jardin, dans cette histoire d'amour brûlant. Lorsqu'ils eurent achevé leur répétition, Georges embrassa sa sœur et alla rejoindre son épouse Edina dans les coulisses. Restée seule, Manon continua la lecture de la pièce, prenant plaisir à entendre sa voix résonner dans la salle déserte.

Après l'apprentissage du texte vinrent la mise en scène, les essayages et les maquillages. « *Rodrigue, qui l'eut cru ?* », les livres avaient disparu, ils étaient désormais face à face. Pour la dernière fois ...

Après la répétition, Manon avait, comme tous les jours, rejoint sa loge où elle défaisait sa tresse et commençait à peigner ses longs cheveux de jais, lorsque la porte s'ouvrit. Dans le théâtre, seul son frère se permettait d'entrer dans l'intimité de l'actrice sans s'annoncer. Manon ne se retourna pas immédiatement, laissant Georges s'installer dans le canapé, derrière elle. Il avait l'air calme et sérieux :

– Manon, j'ai réfléchi. Nous sommes en France depuis longtemps ; mais nous restons Allemands. Et en ces temps difficiles, notre pays a besoin d'hommes jeunes et forts. J'ai décidé d'aller me battre, *für Deutschland*.

– Mais, bégaya-t-elle, soudain à court de mots, et Rodrigue ?

– Je suis sûre que tu feras un Cid magnifique.

– Mais je fais Chimène !

– Edina a accepté de reprendre ton rôle.

Ce fut tout. Ils ne se dirent rien de plus. Edina, maîtresse dans l'art du costume, mit la tenue de Georges à la taille de sa belle-sœur, raccourcissant cape et pantalon. Elles décidèrent d'y coudre un jabot de dentelle qui cacherait la poitrine de Manon. Restait le problème de ses cheveux qui lui tombaient jusqu'aux hanches. Elle avait beau les tresser, les coincer comme elle le pouvait sous des chapeaux ou des bonnets, ils restaient trop longs. Manon s'enferma alors dans notre chambre, attacha un ruban dans sa chevelure et, d'un coup de ciseaux sûr fit tomber ses mèches. Lorsque je rentrai, tard dans la nuit, je la trouvai assise par terre, appuyée contre un mur, très pâle. Ses cheveux n'atteignaient plus ses épaules. Elle était belle. Je ne dis rien. Je savais. C'était tout. Le théâtre y gagna deux perruques.

Il m'arrivait souvent de rentrer très tard le soir, comme cette fois où il était passé deux heures du matin lorsque je poussai la porte de notre chambre. Manon ne dormait pas encore, elle feuilletait négligemment un magazine. En fait, elle ne dormait jamais. Parfois, elle faisait juste semblant. Elle m'attendait.

– J'étais avec Pierre et Jacques. Tu vois, ceux avec qui j'ai combattu, en '14, lui expliquai-je.

Je ne l'avais pas faite en entier, cette putain de guerre. En 1916, une balle allemande m'avait atteint au tibia et ma fracture, soignée sur le tard, n'avait jamais été convenablement réduite.

Manon soupira, déposa sa revue et se coucha. Je l'enlaçai, mais elle se libéra de mon emprise.

– Laisse-moi, dit-elle, doucement mais fermement. Laisse-moi dormir.

J'étais aveugle. Je n'avais pas vu que je l'avais blessée ... Il me fallut attendre la première du *Cid* pour me rendre compte qu'elle n'avait pas cru à mes histoires de vieux combattants et avait trouvé une autre explication à mes absences.

Comme tous les soirs depuis un an, notre public était essentiellement constitué de soldats allemands en repos dans la ville. Ils félicitèrent Manon pour sa prestation mais moi, je les trouvai lassants et rejoignis notre appartement, de l'autre côté de la rue. Quelque temps plus tard, j'entendis les pas de Manon dans l'escalier. Elle n'était pas seule, elle était avec Richard, l'acteur qui venait d'interpréter le Comte. Je reconnaissais sa voix. Je les voyais, tous les deux, en ombres chinoises derrière la porte. Elle riait. Il l'embrassa. Elle se laissa faire. Ils se séparèrent. Manon entra et se déshabilla. Je la regardai, sans rien dire. Lorsqu'elle fut près de moi, je lui soufflai à l'oreille :

– Cela faisait longtemps que Richard attendait ça. Tu sembles plus heureuse avec lui qu'avec moi. J'aime quand tu es heureuse ...

Elle ne répondit pas, mais deux larmes roulèrent sur ses joues. Nous dormîmes peu la nuit qui suivit. Je ne m'étais jamais rendu compte que j'avais tant besoin de Manon. De son cœur, de son corps, de sa chaleur.

Par après, je ne revis que rarement Manon et Richard ensemble. Pauvre Richard ! Il avait cru l'inverse, mais c'était encore à moi que Manon faisait confiance. Ce fut encore à moi qu'elle demanda de l'accompagner lors d'un rendez-vous qu'avait sollicité un officier SS. Nous le reçûmes dans la plus belle pièce du théâtre, un petit bureau élégamment meublé. Une main sur l'épaule de ma femme, appuyé sur le dossier de sa chaise, je tentai de calmer son angoisse. D'une voix tranchante, l'Allemand exigeait une comédie. L'officier en voulait au vieux Corneille plutôt qu'à nous. Il l'accusait de démoraliser ses troupes ; les soldats devaient avoir du cœur au combat et le théâtre devait leur offrir le rire qui les accompagnerait à la boucherie. Envolés les rêves de Manon d'être un jour une grande héroïne cornélienne. On lui avait pris Chimène, maintenant Médée et toutes les autres. Pourtant, elle n'en laissa rien paraître. Très calme, elle posa les mains à plat sur la tablette en bois et, les yeux fixés sur ses doigts, elle déclara :

– Bien que je ne partage pas votre avis sur Corneille qui, selon moi, démontre l'importance de l'honneur, je comprends vos griefs. Soit, nous monterons *L'Avare* de Molière. Si vous le voulez, je pourrais joindre au programme un résumé de la pièce dans votre langue. L'allemand est une des seules choses que ma mère ait eu le temps de m'apprendre avant de mourir.

L'officier répondit qu'il fallait soumettre le texte de la pièce à la censure, et qu'il nous tiendrait au courant. Il nous salua et sortit.

Et dire que la Manon sûre d'elle face à laquelle s'était trouvé le militaire est la même que celle qui sanglote à présent, la tête sur mes genoux... Dans ses bras, Françoise dort toujours. C'est à se demander si sa mère ne l'a pas droguée pour qu'elle ne pleure pas. Tout est possible avec Manon. Je le sais. Un regard franc et décidé en direction d'un tueur en uniforme gris, c'était possible. Elle l'avait fait. Ce même regard franc qu'elle nous lança en nous annonçant le titre de la nouvelle pièce, avant même de recevoir la réponse de la censure.

Nous commençâmes. Manon faisait une magnifique Élise. Comme avant, elle tressait ses cheveux noirs et les relevait en chignon. Oui, tout était comme avant. Sauf que désormais, nos costumes étaient faits à la va-vite par les acteurs eux-mêmes. Ayant appris le décès de Georges, Edina avait retrouvé sa maison natale, non loin de Genève. Manon gardait un portrait de lui dans son exemplaire du *Cid*. Quand elle le regardait, ses yeux s'humidifiaient. Moi, je tentais de refouler mes larmes. Mais c'était la guerre et il fallait tenir. Nous devons essayer d'oublier.

Manon se lança corps et âme dans la préparation de *L'Avare*. Elle mettait en scène, apprenait ses textes et jouait Élise. Puis, lorsqu'elle en avait le temps, elle résumait la pièce de Molière dans la langue de ses parents, qu'elle ne parlait plus depuis son arrivée en France, trente ans auparavant. Il lui arrivait de lever la tête de ses feuilles pour me poser des questions comme : « Comment dit-on "dot" en allemand ? », je souriais et lui répondais que je n'en savais rien. Elle finissait toujours par trouver de son côté, dans ses souvenirs ou dans son dictionnaire.

Et puis un jour, Manon nous annonça qu'elle ne jouerait pas Élise, qu'elle laissait son rôle à Julie, une jeune actrice de la troupe. Elle ne s'expliqua que laconiquement et, en me regardant droit dans les yeux, elle déclara : « Il n'est pas prévu, dans la pièce de Molière, qu'Harpagon soit sur le point de devenir grand-père. » Mon cœur bondit dans ma poitrine. Oh, Manon, comme tu as le sens de la mise en scène ! Nous nous embrassâmes comme des fous, tu te souviens ? J'étais heureux. J'avais encore ta confiance. J'étais encore ton bonheur. Et si, comme les deux fois où Manon avait été enceinte, elle perdait les eaux après six mois et donnait le jour à une minuscule créature incapable de résister plus d'une journée, nous serions deux à faire face. En attendant, il fallait espérer, espérer que tout aille bien, espérer que nous aurions un enfant. L'espoir. C'était ce qu'il nous restait de plus précieux.

Et les répétitions continuèrent. Assise au premier rang, Manon nous corrigeait, nous encourageait, s'énervait aussi, parfois.

Puis vint le soir de la première. Lorsque le rideau se leva, je croisai le regard de mon épouse. C'était un regard plein d'espoir et de courage. Et un sourire. Je savais à quoi elle pensait, à chaque fois qu'elle me regardait me démener sur scène, vieillard tordu, bossu, avare. Elle pensait à notre trio, les inséparables, les trois Mousquetaires : Georges, elle et moi. Eux deux étaient jeunes, ils étaient en France depuis la mort de leurs parents. Nous rêvions tous trois de théâtre. Certains de mes amis voyaient d'un mauvais œil mon affection pour cette actrice débutante, de quinze ans ma cadette et, qui plus est, Allemande. Alors, Manon et moi nous aimions, sans rien dire à personne. Un jour, je demandai à Georges la main de sa sœur. J'étais très sérieux, mais Georges sembla prendre ma proposition sur le ton de la plaisanterie :

– Manon n'épousera qu'un très grand acteur !

Poussé, sans doute plus par l'orgueil que par l'amour, j'escaladai un petit tas de planches abandonné là par les ouvriers du port, où nous nous promenions tous les soirs. Les premiers mots qui me vinrent furent justement ceux d'Harpagon: « *Au voleur ! Au voleur ! À l'assassin ! Au meurtrier ! Justice, juste ciel !* »

Et tout le reste suivit, naturellement. J'entendais le rire de Manon s'élever plus haut, toujours plus haut. Nous voulions voir Paris et, depuis le Pas-de-Calais, nous sommes descendus vers la capitale, sans jamais l'atteindre. Nous étions heureux, ma femme, mon beau-frère et moi. Manon et Georges avaient créé leur théâtre, et j'étais devenu leur premier acteur.

Dix ans plus tard, elle me regardait, une main sur son ventre rond, heureuse.

Dans les journaux, les vraies nouvelles arrivaient enveloppées de mensonges. L'humain prouvait sa capacité à ne pas l'être. La France avait un maréchal et un général, des collaborateurs et des résistants. Et puis, il y avait tous ceux qui ne savaient pas, ou ne voulaient pas savoir. À mes yeux, le théâtre continuait de chanter la vérité. Il restait calme, oasis de paix en pleine guerre. Nous n'étions que peu touchés par elle. Seules les coupures de courant et les alertes nous empêchaient parfois de travailler. Manon avait décidé que nous jouerions *L'Avare* jusqu'à ce que, avait-t-elle dit, tout soit terminé. Elle n'avait pas précisé ce que signifiait ce "tout". Jusqu'à ce que la guerre soit finie, jusqu'à ce qu'elle ait accouché, jusqu'à ce qu'elle puisse à nouveau jouer. Elle passa le cap des six mois de grossesse. L'espoir était désormais totalement permis.

Des avions passèrent dans le ciel de la ville, donnant lieu à des alertes de plus en plus fréquentes. Lorsque la sirène retentissait, il nous fallait au plus vite nous réfugier dans les caves. La plus spacieuse était celle où étaient entassés les décors.

Et puis, un jour, j'avais dû aider Manon à descendre le petit escalier raide. Elle chancelait et manqua plusieurs

fois de tomber. Elle s'assit à mes côtés et je lui pris la main. Nous attendîmes le retentissement de la deuxième sirène. Le temps paraît toujours plus long lorsque l'on est enfermé dans une cave et que l'on n'a plus aucun contact avec l'extérieur. Aucune bombe ne tombait.

– À nouveau un arrêt pour rien ! pesta Richard, rompant le silence.

Comme s'il avait donné un signal que tout le monde attendait, les langues se délièrent et les conversations allèrent bon train. Seule Manon restait muette. Je sentis sa main serrer la mienne, de plus en plus fort. Je la regardai. Elle gémissait faiblement, les yeux fermés, le souffle court. Son bras, reposant sur son ventre, tentait d'en endiguer les soubresauts.

Qu'avais-je fait de ma peur, à ce moment-là ? Le savais-je moi-même... Manon dans les bras, je cavalaï dans les rues désertes. Des avions tournoyaient, émettant un bourdonnement sinistre. Sachant où je devais aller mais ayant perdu tout repère, je courais toujours plus vite.

Quittant le centre de la ville, j'arrivai devant l'école qui abritait les annexes de l'hôpital, pris d'assaut par les soldats blessés. Une infirmière me dit qu'une salle d'accouchement avait été installée au premier étage. Le palier était encombré de matelas sordides, occupés par des hommes plus ou moins mutilés. Toute l'horreur des combats s'offrait à moi. Je poussai la porte de la salle qui m'avait été indiquée et déposai mon précieux fardeau sur un lit vide. Une sage-femme vint rapidement à son chevet. Je tenais encore la main moite de Manon. Elle me regarda et me dit avec un sourire derrière lequel elle espérait dissimuler sa douleur :

– Tout va bien. Retourne au théâtre, ils ont besoin de toi.

Je sortis de la pièce et m'assis sur la première marche de l'escalier. Dans le bruit permanent des plaintes et des pleurs, je n'entendais que les cris de ma femme. Comme venir au monde est sale et bruyant ! Un couple passa, la femme pleurait et avançait péniblement. Son mari ne me remarqua pas, mais je vis, cousue au revers de sa veste, une étoile jaune. L'alerte était finie depuis longtemps, mais j'attendais toujours. Le soir tomba. Je ne savais plus réellement ce que je faisais là, assis dans le courant d'air, quand soudain s'éleva un grand cri suivi de sanglots. Je me relevai alors, heureux comme je ne l'avais jamais été. Père, enfin ! J'avais un enfant ! Mon premier mouvement fut de rejoindre Manon. Puis, je me souviens de son regard, de ses mots. Elle voulait que je sois au théâtre, elle croyait que j'y étais. Je rentrai, alors, dans la lumière dansante des réverbères.

Le lendemain, la ville fut bombardée. J'appris très vite que l'hôpital avait été touché et que les pertes humaines étaient innombrables. Il se disait que plus de deux cents des soldats hospitalisés avaient trouvé la mort et une dizaine de volontaires avec eux. Par chance, l'annexe n'avait pas subi de dommages. Je dus attendre une journée

avant de pouvoir revoir Manon. Une infirmière me rassura : elle avait perdu beaucoup de sang, mais elle n'aurait aucun mal à récupérer. Elle me conduisit jusqu'au lit où était allongée mon épouse. Très pâle, mais l'air heureux et serein, elle tenait dans les bras un être minuscule qu'elle me tendit.

« C'est le rôle du père de reconnaître son enfant. Surtout quand c'est une fille », me dit-elle en riant.

Je restai longtemps à ses côtés, ma fille serrée contre moi. Ma petite Françoise.

Lorsque Manon sortit de la clinique, elle vint présenter son bébé à nos acteurs. Nous lui avions préparé une surprise. Elle eut droit à sa représentation privée de *L'Avare*. La troupe choisit un deuxième prénom pour la petite : Élise. Ce fut la seule cérémonie car nous ne baptisâmes pas Françoise, le curé était mort dans le bombardement qui avait détruit son église.

Et la vie reprit. Notre fille était pour nous une intarissable source de joie. Je compris alors que s'il y avait des vainqueurs dans cette guerre, ce serait les enfants, ceux qui auraient gardé leur naïveté et leur farouche envie de vivre, mais surtout leur humanité. Et cette capacité des plus jeunes à faire abstraction du monde autour d'eux me fascinait et me poussait à passer de longs moments en tête à tête avec Françoise, à jouer avec elle, à imiter ses babilllements ou à la regarder dormir.

Comme l'avait prédit l'infirmière, Manon regagna rapidement des forces. Et, avec elles, revint son envie de jouer. Elle reprit le rôle d'Élise. « Ah ! Valère, chacun tient les mêmes discours. Tous les hommes sont semblables par les paroles et ce n'est que les actions qui les découvrent différents. »

Elle avait à nouveau changé. La maternité lui allait bien. Elle était à la fois plus adulte et plus enfantine. Certaines actrices de la troupe, très au fait des dernières modes de la capitale, lui montrèrent comment maintenir ses cheveux relevés et tirés vers l'avant à l'aide d'épingles à chignon ou comment, pour pallier l'absence de chapeau, enrouler un turban autour de la tête. Ces coiffures, que Manon portait de plus en plus souvent, allongeaient encore sa fine silhouette. Plus jamais elle ne laisserait à ses cheveux le temps d'atteindre ses hanches, cette coupe faisait partie d'un temps désormais révolu.

Tout semblait aller pour le mieux mais j'avais toujours du mal à nourrir ma famille, les rations n'étant pas suffisantes, et je dus plus que jamais trouver nos repas au marché noir. Les mois défilaient, la défaite allemande se rapprochait et pourtant aucune capitulation ne venait.

Nous jouions *L'Avare* tous les soirs. Les Français, incapables de chauffer leurs habitations, venaient se réfugier dans les théâtres et les cinémas. Ils étaient plus nombreux chaque soir. Les parterres et les balcons étaient combles, mais les coupures d'électricité qui devenaient monnaie courante obligeaient les salles de spectacle à

fermer, les unes après les autres. À la fin de la guerre, on racontera que le dernier à fermer fut le théâtre Montmartre, dont le machiniste avait eu l'idée de relier les appareils d'éclairage au pédalier de son vélo personnel. Le nôtre avait fermé peu avant.

Lorsqu'il fallut arrêter les représentations, Manon et moi nous consacrâmes pleinement à Françoise. Nous fêtâmes ses deux ans simplement en ne lui offrant que de maigres présents. Manon lui avait cousu une poupée vêtue d'une robe bleue qui avait été, trois ans auparavant, le bas du manteau de Rodrigue. Je ne trouvai, pour faire plaisir à ma fille chérie, qu'un gros pot de confiture d'oranges provenant du marché noir. Nous en couvrîmes des tartines de pain gris, goûter qui valait mieux que n'importe quel gâteau d'anniversaire, et que Françoise acheva les joues barbouillées de marmelade.

Nous vécûmes les choses magnifiques que connaissent tous les parents. Le moment des premiers pas, puis celui du premier mot, un triomphal "théât' " crié depuis les bras de sa mère qui était allée vérifier qu'aucune intrusion n'était à déplorer dans son institution. Nous célébrâmes le premier mot de notre Françoise en l'emmenant voir le défilé des soldats alliés qui, après avoir débarqué en Normandie, nous avaient libérés.

La chute du III^e Reich ne faisait plus de doute. Les Russes étaient aux portes de Berlin, où le Führer avait ses quartiers. Encerclés, les partisans du régime nazi ne se défendaient qu'en lynchant ceux qu'ils considéraient comme leurs ennemis. On les retrouvait pendus avec, autour du cou, une pancarte indiquant : « Je suis communiste » ou « Je suis rouge ». Les soldats libérateurs avançaient vers le sud de la France, mais leur mission était aussi de reconquérir l'Allemagne. Ils y virent l'inconcevable : des montagnes de cadavres ; des hommes, des femmes et des enfants squelettiques, si maigres que l'on ne savait plus les différencier des morts. Tous juifs, tziganes ou opposants. Les rumeurs qui avaient circulé durant le conflit étaient bien loin de la vérité. Les photos prises par les Alliés semèrent dans la population l'indignation et la pitié. Dans tout le pays, les collaborateurs étaient frappés d'"indignité nationale" et déchus de leur nationalité française. Les comédiens étaient souvent mal vus. Certains subissaient les huées de la populace. Nous parlions de tout cela, Manon, Richard, le reste de la troupe et moi, réunis autour d'une tasse de thé, dans notre appartement. Richard se perdait dans des descriptions imaginaires des "camps de la mort". Manon se leva, me faisant signe qu'elle allait voir si Françoise dormait. Ne la voyant pas revenir, je sortis du salon. Une porte claqua dans mon dos. Un peu inquiet, j'entrai dans la chambre de ma fille. Personne. Ni elle, ni Manon. Je quittai l'appartement, laissant mes amis seuls. Arrivé dans la rue, je réfléchis un instant. Pourquoi s'était-elle éclipsée sans un mot ? Et pour aller où ? Si c'était pour fuir, elles ne pouvaient être qu'à la gare. Je m'y rendis aussi vite que me le permettait ma patte folle. Elle était là, avec Françoise.

Oui, telle était sa guerre. Maintenant, Hitler s'est suicidé et le temps est désormais à la reconstruction. Et elle sera plus dure encore que les combats : ce que nous avons à réparer nous forcera à regarder en arrière et à nous voir tels que nous avons été durant ces cinq ans. Une fois de plus, Manon est la première d'entre nous à avoir entamé ce travail ...

Elle lève sur moi ses beaux yeux bleus et me demande encore :

– Et si je t'avais caché quelque chose, quelque chose de très important, tu m'en voudrais ?

Puisqu'est venu le temps de la reconstruction, reconstruisons sur du vrai.

– Non, dis-je, parce que moi aussi, je ne t'ai pas tout dit. Je n'ai plus jamais eu de contact avec Pierre et Jacques. On voulait sans doute l'oublier, "la Der des Der" ... Mais ça, tu le savais. Si je rentrais si tard, ce n'est pas, comme tu l'as cru, parce que j'avais quelqu'un d'autre. J'avais du travail, un autre travail, un travail de souris qui se glissait dans les mailles du filet pour retrouver la liberté, quel qu'en soit le prix.

J'avais toujours caché à Manon mes activités dans la Résistance. Pour la protéger, peut-être. Ou parce que j'avais peur de sa réaction ...

– Tu as pris des risques, Louis. Tu es fou. As-tu pensé à Françoise ? Qu'est-ce qui serait arrivé si ...

– Mais tout s'est bien passé. J'ai été prudent ; et quand nous sommes devenus parents, j'ai pris de la distance.

Manon garde un moment le silence, puis m'avoue, d'une voix étranglée, ce qu'elle m'avait caché. Elle me parle de la jeune femme juive que j'avais aperçue à l'hôpital et qui, elle aussi, avait donné naissance à une petite fille :

– Elle, contrairement à moi, a eu son bébé tout de suite. Moi, je n'arrivais pas à lui donner la vie. J'essayais, Louis, j'essayais, mais je sentais bien que c'était inutile. Cette jeune femme, elle pleura quand elle eut pour la première fois sa fille entre les bras. Elle aussi savait qu'elle ne vivrait pas. Son mari et elle comptaient fuir, mais la traversée de la France occupée était périlleuse, à cause des faux passeurs, des soldats allemands et vichystes, de la milice française. C'était presque la mort à coup sûr, mais il fallait essayer. Avec un peu de chance...

Et avec un bébé sur les bras, l'entreprise devenait encore plus dangereuse. Il n'était pas impossible que l'enfant meure en route et, s'ils étaient pris, ils ne savaient pas ce qu'il risquait de subir. Les histoires les plus folles

circulaient sur le sort des bébés juifs. On parlait d'enfants séparés de leur mère ou massacrés, mais là encore, on était bien en dessous de la réalité.

– Tu sais, continua Manon, ma petite fille, elle a vécu un jour et une nuit. Et au matin, je l'ai déposée, toute froide et toute raide qu'elle était, à côté de la jeune juive qui m'a tendu sa fille. Je lui ai donné ma parole d'honneur que je l'élèverais comme si elle était mon propre enfant. L'infirmière savait tout, mais elle n'a rien dit.

Un long moment de silence passe puis, Manon se sent obligée d'expliquer :

– Je n'ai rien voulu te dire avant, parce que j'ai pensé que c'était plus sûr pour Françoise si je continuais à garder ce secret.

Je n'ajoute rien pendant un temps. Je caresse doucement la tête de Françoise. Ma petite Françoise. De rares trains passent, trouant la nuit. Je regarde Manon et lui demande :

– Et maintenant, que comptes-tu faire ?

– Rejoindre Edina à Genève. Ici, personne n'a de pitié pour ceux qui ont profité de la présence de l'occupant, de ceux qui les ont divertis ...

– Tu as peur ?

– Non, je n'ai pas peur. J'ai honte.

– Tu as nourri ta famille, celle de Richard, celle de Julie ...

– Ça ne change rien, Louis. Je n'aurais pas dû adapter la pièce pour qu'ils puissent la comprendre, ou leur garder les meilleures places ...

– Il faut réserver les meilleures places à ses ennemis.

Je ne fais que la rassurer ; je sais que la réalité est bien plus grave. De nombreux acteurs juifs avaient été démis de leurs fonctions, souvent arrêtés sur dénonciation. Et j'avais vite compris que si notre théâtre était le préféré des officiers allemands, ce n'était pas uniquement pour les beaux yeux de sa directrice.

– Non, continue-t-elle, la Suisse est neutre. Là-bas, il n'y aura personne pour me juger, pour me regarder comme une Allemande ou comme une collabo. Françoise pourra grandir à son aise et moi, je pourrai être heureuse. Ici, ce n'est plus possible. Et ...

L'arrivée d'un train interrompt sa phrase. Elle se lève, hisse Françoise sur sa hanche, ramasse la petite valise

qu'elle s'était préparée, puis elle me regarde et semble hésiter. Je passe une main sur son visage. Pour la première fois depuis longtemps, mes yeux s'embrument. Je baisse la tête pour qu'elle ne me voie pas pleurer. Elle monte dans le wagon et moi, le regard cloué au sol, je ne vois d'elle que ses jambes et, lorsqu'elle se retourne, la ligne brune tracée au marc de café pour simuler une paire de bas. Va, Manon, va, cours, vole et vis. Je viendrai te rejoindre.

Margot Heymans, 17 ans, Bruxelles, Belgique.

Margot Heymans est étudiante aux Pays-Bas en 5^{ème} secondaire (équivalent à la Première en France). Elle écrit depuis trois ans et se destine à des études littéraires ou historiques. Ses écrivains préférés sont Marie-Aude Murail, Guy de Maupassant, Daniel Pennac. Elle se passionne évidemment pour l'écriture et la lecture mais également par le cinéma et la Nouvelle Vague Française, l'histoire et les arts en général.

Margot a été parrainée par Bernard Quiriny.

Quand est-ce qu'on arrive ?

Alexandre Meyer

L'air est froid et les transperce de part en part. Ils grelottent. Leurs dents s'entrechoquent. Combien de claquement de mâchoire faut-il pour qu'elles s'ébrèchent, qu'elles se fendent en deux et que l'émail se désagrège ?

Ils me regardent et je sens qu'ils ont peur. Je le lis dans leurs yeux. Je me suis habitué à inspirer la terreur, je n'y peux rien, c'est ainsi, je suis le passeur.

A leur regard, je comprends qu'ils n'avaient encore jamais vu la mer. Sans doute y avaient-ils déjà goûté quand des larmes s'étaient échouées sur leurs lèvres. Mais cette étendue immense que le regard ne peut saisir d'un coup – désert de vagues et de dunes salées – jamais il ne l'avait vue. Il y a ce vertige dans leurs yeux grand 'ouverts quand ils me regardent, encore étonnés de se retrouver là. A quoi s'attendaient-ils ? Je sens glisser sur moi leurs regards anxieux. Ils me regardent et je sens qu'ils ont peur.

L'air effroi et les transperce de part en part. Je suis le passeur.

*

Tu n'avais jamais vu la mer jusqu'alors. Tu n'as guère fait qu'y goûter lorsque tes larmes s'échouent sur tes lèvres. Mais maintenant, tu ne pleures plus, tu espères.

Tu attends le passeur. Vous êtes une centaine, peut-être plus, tu ne sais pas. La file est immense. Les uns derrière les autres, vous attendez. Il fait froid. Par-dessus l'épaule de l'homme devant toi, tu aperçois un coin de mer. C'est la toute première fois que tu la vois. Tu écoutes le halètement lointain du ressac et, comme un écho, ton souffle saccadé. Tu as peur, ta respiration est rapide. Ton souffle court et toi derrière, pour le rattraper.

L'hiver se retire à peine : la traversée est encore dangereuse, mais tu ne veux plus attendre. Alors tout va se jouer cette nuit, et ton existence semble s'être comprimée dans ces quelques heures à venir, ces quelques kilomètres qu'il te reste à traverser. Le désert n'était rien.

La file avance et maintenant, tu vois la mer. Pas seulement un coin de mer, la mer toute entière. Tu sens la peur faire nid dans ton ventre. Tu trembles. Pour te calmer, tu écoutes la respiration des vagues. Se mélodie

est invariante : c'est comme un exercice au piano joué au ralenti, une même et unique phrase balbutiée avec hésitation et maladresse. Elle se répète sans cesse, rivalisant avec son propre écho – l'extrême inverse de la fugue.

Mais le bruit de la mer ne te calme pas. D'autres bruits sont là, derrière le lobe de ton oreille, hors de ton champ de vision, mais pourtant bien présents. Tu fermes les yeux. Les bruits sont palpables, épais, contondants. Tu as beau frotter l'arrière de ton crâne, rien n'y fait. Ils sont là, cachés dans tes cheveux. Il faudra que tu les coupes bien ras. Les bruits ne te quittent pas. Les explosions sourdes des mortiers et celles, éparses et sifflantes, des fusils M16. Le silence te manque.

Au loin, le sommeil se couche à l'horizon mais tu n'as pas soleil. En contrebas de la dune, un enfant s'impatiente : « Quand est-ce qu'on arrive ? ».

*

Ils attendent et la file s'étend plus loin que mes yeux ne peuvent porter. Un à un, ils s'avancent, me tendent la liasse de billets puis me regardent. Leurs yeux m'implorant de les laisser monter sur ma barque. Je froisse les billets, sous-pèse la liasse, compte et recompte les coupures. Non, ce n'est pas assez. Il faut plus. Le voyage est long et risqué. Il coûte cher. Va-t-en ! Si tu n'as rien d'autre à me donner, tu ne passeras pas. Maintenant, va-t-en, disparaïs de ma vue, et ne reviens qu'avec l'argent.

Je ne peux transiger. Seuls ceux qui paient peuvent monter dans l'embarcation, c'est la règle. Les autres restent de ce côté, ils errent sur le rivage, tentant leur chance à chaque départ. Mais je ne peux les laisser monter. Il faut payer. C'est la loi. Je ne peux faire d'exception, je suis le passeur.

*

Un bruit de moteur brise le silence de la nuit : tu lèves la tête. Encore un mouvement du visage et tu aperçois l'ombre du passeur. L'embarcation vient s'échouer sur le sable, repoussée par les vagues. C'est un chalutier d'une dizaine de mètre, à l'armature rouillée et au calfatage sommaire. Vous vous levez, et le sol d'abord semble se dérober sous tes pieds. Tu tanges. L'eau et la voix du passeur sont glacées quand tu lui confies ton argent.

Bientôt, la barque est remplie et vous partez. La terre s'éloigne. Maintenant, ton souffle est plus court et ta peur plus grande. Un enfant, à côté de toi, s'impatiente : « Quand est-ce qu'on arrive ? »

*

Des hommes montent sur la barque. D'autres se pressent autour, se poussent, se repoussent, s'invectivent. Les enfants en premier ! Ma voix les fait taire et ramène le calme.

La foule qui m'attend grandit de jour en jour. A chaque fois que je reviens de ce côté-ci des eaux, j'ai l'impression que leur nombre a doublé. D'où viennent-ils ainsi, par grappes éparses et le regard perdu ? Ils ont enfilé des gilets de sauvetage qui miroitent dans la nuit. Certains tremblent, leurs habits sont trempés. Ils arrivent là par centaines, que dis-je, par milliers, peut-être plus, j'ai renoncé jusqu'à l'idée d'en tenir la comptabilité. A quoi cela pourrait-il servir ? Je les fais traverser et c'est tout. Je suis le passeur. Jamais je n'aurai pensé transporter autant de passagers. A chaque traversée, ma frêle embarcation semble sur le point sombrer de couler tant elle est remplie. Ils grimpent sur le pont, s'entassent au fond de la cale, hagards. Maintenant, la barque est remplie, personne ne peut plus monter. Il faut partir. Repousser ceux qui veulent encore embarquer. Va-t-en. Je reviens. Attends-moi là, je ne serai pas long. Si tu as l'argent, tu pourras traverser. La terre s'éloigne maintenant et le courant nous emporte. Les passagers se tassent au fond de la barque, ils cherchent à m'éviter et ne me lancent que des regards furtifs. Ils ne savent encore où je les emmène. Je conduis la barge. Je suis le passeur.

*

Tu ne vois plus la terre maintenant. Partout autour de toi, l'eau. Tu grelottés et tes dents s'entrechoquent. Alors tu mords le col de ta veste de peur qu'elles ne se brisent. Il n'y a pas de mot pour dire la peur. C'est une peur liquide qui s'infiltre partout, dévore tout à son contact, envahit ton esprit et ton corps.

Tu regardes autour de toi. La ligne vierge de l'horizon te contient tout entier. Elle n'a pas de fin, on ne sait pas où elle commence ni où elle finit. Ton regard anxieux cherche toujours plus loin sur le côté un repère – une terre, un rocher – puis le cou se bloque, juste avant que le menton n'atteigne l'épaule.

Ici, tout est gris. Gris le ciel, grise la mer et grise l'embarcation. A cette heure de la nuit, rien ne distingue encore ciel et mer, chaos de bleu-gris sans contour et sans forme. Seule l'arête bouillonnante des vagues te permet de les séparer, en attendant qu'à l'aube, l'eau et l'azur décantent. Plongée dans le noir, la mer n'est que fracas, flux et reflux, sac et ressac. Mouvement perpétuel où il n'est rien sur quoi raccrocher le regard et tes yeux se fatiguent de suivre l'incessant chaos des vagues.

La nuit te bande les yeux. Tu scrutes l'eau quand même, la pupille dilatée. Tes yeux peinent à transpercer l'épaisseur de la nuit, ton regard s'arrête à mi-chemin entre toi et les eaux, englué par le noir. Qu'importe, tu sondes l'obscurité avec l'espoir qu'une terre émerge, telle une oasis au beau milieu d'un désert, une bande de terre dérivant au milieu de la mer. Et puisque tu ne vois rien, tu regardes le ciel. Dans le ciel, les étoiles ressemblent à des éclats d'obus. L'horizon est vierge, la mer est un désert. Un enfant, à côté de toi, s'impatiente : « Quand est-ce qu'on arrive ? »

*

Ils ne me regardent plus, ils ont oublié jusqu'à ma présence, moi qui tout à l'heure leur inspirait tant de peur. Ils ont trouvé plus effrayant que moi, ils contemplent avec effroi l'eau qui les entoure, les encercle, les contient tout entier et les étouffe par cercles concentriques.

L'eau les effraie, elle me rassure. J'ai abandonné le continent pour appartenir à l'eau. Je ne peux plus mettre pied à terre. Je ne suis que traversée, sac et ressac. Je suis le passeur.

*

Le cahot des vagues est insupportable. Bientôt, tu n'oses plus lever la tête et préfères regarder les planches vermoulues et vos pieds abîmés.

Le bateau a gagné la haute mer maintenant et les vagues se font plus grosses. Dans un incessant va-et-vient, tu tanges. Le chalutier tape dans la vague. Le roulis te fait courber l'échine, comme si la mer voulait vous soumettre. A chaque secousse, ta tête acquiesce. Les épaules s'entrechoquent ; les corps se mêlent, se pressent, s'oppressent. Dos contre dos, souffle contre souffle et les bras et les épaules se pressant et se repoussant à chaque instant. Vous êtes une masse indistincte et immobile, où seules bougent les têtes, le menton incliné contre la poitrine. Les âmes s'égarent, passent d'homme en homme, de femme en femme. Tu n'oses plus respirer de peur d'aspirer le corps qui t'enserre.

Pourtant, sa peau touche la tienne, peau rêche que tu goûtes malgré toi, et ses cheveux investissent ta bouche. A travers la toile, tu sens sa chaleur, son corps qui tremble et qui te fait trembler. Partout, l'humidité perle, chute ininterrompue de gouttes froides, comme s'il pleurait sur ton épaule.

Le chaos des vagues est insupportable. Tu as l'impression que le voyage n'a pas de fin. Pourtant, tu sens le temps qui s'écoule, qui s'écoule vraiment, comme l'eau de mer le long de ton visage trempé par les embruns ; les gouttes aussi rondes que des secondes, perlant à chaque instant, ralentissant à l'aplomb de tes pommettes saillantes, puis dégringolant le long de ta joue jusqu'à l'arête de ta mâchoire. Le temps s'écoule, il s'écoule vraiment, tu le sens couler dans tes veines, comme le sang qui cogne à tes tempes.

Tu comptes les moutons sur les crêtes des vagues pour ne pas t'endormir.

A tes côtés, un enfant s'impatiente : « Quand est-ce qu'on arrive ? »

*

Le courant se fait plus fort et la barque est instable. Combien sont-ils ? Combien de corps alourdissent ma barque ? Combien sur le pont et combien d'autres dans la cale ? Combien d'enfants dans les bras de combien de mères ? Ils ne parlent pas, regardent autour d'eux, encore étonnés de se retrouver là. De temps à autres, ils me jettent de brefs regards inquiets. Je regarde au loin. Mais, d'où viennent-ils si nombreux ? Qu'importe, ces questions n'ont pas de sens, les voilà dans ma barque. Je ne peux rien pour eux. Je suis le passeur.

*

Panne. Le moteur s'est tu. Cris. Gémissements. Tu as peur. Odeur d'essence. Fumée insoutenable. Tu tousses. Tu ne peux plus respirer. Tu voudrais fuir, mais tu ne peux pas. D'autres corps t'enserrent. Le bateau, ballotté par les vagues, semble d'abord porté par l'inertie des flots mais bientôt l'embarcation ralentit et semble s'enfoncer dans la mer. Alors l'eau jaillit d'entre les planches vermoulues comme le sang d'une plaie. A côté de toi, des hommes écopent avec une bouteille en plastique. Une main agrippe ton bras, terrorisée. Tu n'oses plus bouger de peur que l'embarcation chavire. Les vagues sont énormes maintenant. Ton regard affolé balaie la mer sans parvenir à en aplanir la surface. Tu as le coeur au bord des lèvres. Tu fermes précipitamment la bouche pour ne pas le laisser s'échapper, déglutis pour le ravalier, mais sens toujours son battement régulier dilater ta trachée. Des morceaux de ciel et de mer surgissent et s'effacent à chaque respiration de l'océan. L'eau et les nuages se mêlent, il n'y a plus d'horizon. Tu es une masse inerte, roulée en boule dans le fond du canot. Dans un incessant va-et-vient, tu rebondis contre les autres. Les embruns cinglent ton visage, le sel dévore tes yeux. L'eau est partout. Dans ton nez, tes yeux. Tes pensées. Dans ta bouche, le goût de sang s'est figé. Un moment, le roulis cesse et tu parviens à relever la tête. Le bateau vient juste de s'arrêter et la surface de l'eau cicatrise déjà du sillage du canot, la ride s'efface à jamais dans un vague remous. Tu as peur de disparaître comme elle. Tu penses : si nous coulons, personne ne le saura jamais, personne ne viendra nous chercher, personne ne s'en souviendra. Tu trembles. Quand est-ce qu'on arrive ?

*

Nous sommes bientôt arrivés maintenant. Je regarde l'encre des flots, l'eau est jaspée, marquetée, couleur de plomb. Les vagues sont dessinées au fusain. Clair-obscur. Ils parlent doucement entre eux. Ils n'osent pas élever la voix. Un enfant chuchote : quand est-ce qu'on arrive ? L'enfant me regarde, encore étonné de se retrouver là, sur cette barque étrange. Il a enfilé un gilet de sauvetage, les bandes réfléchissantes miroitent faiblement. Il a les cheveux mouillés. Quand est-ce qu'on arrive, dis, quand est-ce qu'on arrive ? Sa voix me transperce de part en part. Personne ne répond. Je me tais. Je suis le passeur.

*

L'embarcation et tes pensées dérivent. Tu ne sais plus où tu es. Dans un incessant va-et-vient, tu tangues. Gauche, droite, gauche, droite, droite, gauche, droite, gauche, gauche, tu perds le fil. Le roulis lacère tes muscles endoloris, incapables de se tendre mais se tendant quand même.

Des paquets de mer te submergent. L'eau est partout. Elle envahit ta bouche, s'engouffre dans ton nez, dévore tout vide à son contact. Elle rampe le long de ton corps, détrempe tes vêtements, et t'alourdit d'une pesanteur irrésistible. De loin en loin, tu crois voir la terre. Un homme crie : terre ! Là-bas ! Chacun se penche pour tenter de l'apercevoir. La barque tangue dangereusement. Doucement, tu glisses. Tu perds l'équilibre. Les bras tendus, tu te raccroches à d'autres corps, empoignes leurs épaules. Mais ils glissent aussi. Le temps se bloque, il ne s'écoule plus, et soudain, c'est toi qui t'écoules, tu t'écoules vraiment. L'enfant, à côté de toi, s'est tu. Et le ciel, soudain, semble se renverser.

*

Quand est-ce qu'on arrive ? L'enfant qui parle a les cheveux et les yeux mouillés. Il porte encore son gilet de sauvetage. Il aura été bien inutile mais qu'importe, il l'a gardé, pour se tenir chaud.

L'air est froid et les transperce de part en part. Ils grelottent. Leurs dents s'entrechoquent. Combien de claquement de mâchoire faut-il pour qu'elles s'ébrèchent, qu'elles se fendent en deux et que l'émail se désagrège ?

Entre deux claquements de dents, l'enfant demande : « quand est-ce qu'on arrive ? ». Je me tais. Je suis le passeur, je suis le Nocher du Styx, je suis Charon.

Alexandre Meyer, 21 ans, Antony, France.

Alexandre Meyer est étudiant en deuxième année d'école d'ingénieur. Il a déjà participé au concours de nouvelles Etonnants Voyageurs. Il se passionne pour la lecture, la course à pied et la natation. Ses écrivains préférés sont Albert Camus, Joseph Conrad, Romain Gary, Jack London, Sorj Chalandon, Erri de luca et Laurent Gaudé parmi les auteurs contemporains.

Alexandre a été parrainé par Georges-Olivier Châteaureynaud.

Disparaître sous la broussaille de l'allée

Lisiane Rapin

Aujourd'hui, j'ai imaginé Voisine descendre l'allée la tête penchée en avant, la végétation dense tout autour, suivie par deux chats, elle a marché jusqu'au portail qu'elle fermait tous les soirs. Elle a sorti une clef minuscule, ouvert le cadenas du portail. Puis elle s'est postée devant la boîte aux lettres rouge. Je me suis demandée si elle pensait encore à la repeindre en bleu. Dans sa main bien serrée, elle tient maintenant un feuillet agrafé, le mien, celui qu'elle m'avait demandé une fois, parce qu'elle voulait lire ce que j'écrivais. Elle tire à elle la porte de la boîte aux lettres, dépose le feuillet à l'intérieur contre le fond rouillé. Je ne vois plus que son dos. Elle est vieille. À présent, je l'observe rentrer chez elle, disparaître sous la broussaille de l'allée. Elle avait collé sur la boîte aux lettres un post-it à mon attention. Voisine ne déposait jamais de courrier chez nous, dans la boîte aux lettres familiale quelques mètres plus loin. Ce feuillet n'a pas fait exception. Quand je l'ai récupéré, j'ai trouvé en son milieu un autre post-it, Voisine avait écrit : « *Il faut que l'on parle de ton texte. J'ai plein de choses à te dire. Surtout continue.* » Et c'était signé : « *Ta "vieille" voisine* ».

Je ne sais plus quel jour est morte Voisine. Un jour d'automne peut-être. Ou d'hiver déjà. J'avais reçu la nouvelle par WhatsApp parce que je dormais chez M. Je me souviens avoir été surprise ; les larmes avaient été lentes à monter, puis à tomber. J'avais dit, Voisine est morte, et M. m'avait regardée, il avait dit merde, était venu près de moi, m'avait demandé si ça allait. J'avais dit oui et nous étions allés manger.

Voisine est une personne que j'ai toujours connue vieille. Elle était d'allure ronde, portait souvent des T-shirts pastel à motifs, les plus étonnants étant ceux avec des grandes têtes de chats. Par-dessus elle mettait de longues jaquettes tricotées qui recouvraient ses larges hanches, ses fesses. Son visage était laiteux, coupé par des lunettes rondes, rempart à son regard bleu toujours recouvert d'une eau prête à tomber. Sous des bérêts, elle cachait ses cheveux blancs fragilisés. Elle habitait la maison à côté de la nôtre et je n'ai jamais réussi à savoir si elle s'appelait Nelly ou Edmée. Je crois que ma grand-mère l'appelait Edmée. Voisine me disait plutôt Nelly. Mais elle n'avait ni une tête à s'appeler Edmée, ni une tête à s'appeler Nelly. Ces prénoms m'ont toujours paru dissociés de ce qu'elle était, comme s'il était impossible qu'elle soit représentée ou nommée par autre chose que Voisine, elle ne pouvait pas avoir de prénom, de nom, rien qui parle d'elle, elle était trop à part, sortie du monde. Nous l'appelions Voisine et au village personne ne la connaissait.

Ma sœur et moi avons beaucoup vu Voisine. Pour les enfants que nous étions, Voisine était tout ce qu'il y avait de formidable. Le printemps et l'été, elle installait une table au bout de l'allée et nous dessinions, faisions de la pâte à modeler, créions des bracelets, des scoubidous ; j'y ai même écrit un premier texte, un lapin pilote qui décidait de sauter en plein vol, et il me semble, mourrait. À cette époque, ma sœur et moi étions obnubilées par une idée ; avoir une Barbie sirène, mais celles-ci n'existaient pas encore. Nous en voulions à nos parents parce qu'ils ne cherchaient pas assez. Voisine avait été mise au courant par ma sœur qui disait : « Ils disent qu'ils ne trouvent pas. C'est impossible. Tous les enfants ont besoin d'une sirène. » Voisine acquiesçait et disait qu'elle avait un plan. Nous devions lui prêter chacune une Barbie pour qu'elle puisse les transformer en sirènes. Je ne savais pas si ma Barbie allait vouloir vivre toute sa vie dans l'eau et si elle n'allait pas en avoir marre comme Ariel. Voisine a dit qu'elle pourrait retourner sur terre quand elle le voudrait. Nous lui avons donné nos Barbie, et quelques jours plus tard, Voisine descendait l'allée, les mains cachées derrière son dos pour la surprise. Nos Barbie étaient devenues sirènes. Elles avaient toutes les deux une queue de poisson, la mienne comme Ariel en vert, celle de ma sœur en violet. Voisine avait dissimulé leurs seins sous des hauts de bikinis petits. Les semaines suivantes, nous recevions d'autres queues de sirènes. Voisine semblait ne plus s'arrêter de crocheter. Bientôt, nous lui demandions d'autres vêtements, des mini-jupes, des débardeurs et nous avons pu en remplir un sac plein pour nos jeux.

Un jour, nous avons eu l'accord de nos parents pour choisir deux chats dans la portée de Voisine. Une de ses chattes venait de mettre bas, nous avons dû attendre quelques jours pour voir tous les chatons. Voisine avait ouvert le coffre de sa voiture et rabattu les sièges arrière. Les chatons dormaient ou marchaient lentement en trébuchant dans l'espace aménagé de la voiture. Nous avons été déçues, repérant en cet événement inhabituel l'occasion de pénétrer dans la maison de Voisine, laquelle nous restait interdite. Chez elle, c'était en désordre, nous disait-elle, elle ne pouvait pas montrer ça à des enfants. Cet après-midi où nous avons choisi les chats, ma sœur et moi recevions une amie de caractère susceptible ; parfois elle décidait de retourner chez elle sur un coup de tête. Nous étions toutes les trois assises dans le coffre à entourer les chatons. Il y en avait deux aux poils longs et nous avons voulu ceux-là immédiatement, presque sans regarder les autres. Voisine nous a dit leur prénom, elle nommait toujours les chatons dès leur naissance pour leur faire une place dans le monde. Il y avait P., la chatte grise au ventre blanc, et F. la chatte tricolore. Voisine nous a expliqué que F. avait une drôle de frimousse avec son nez écrasé, presque comme un de ces chats de race à la différence qu'elle était une bâtarde, d'où l'idée du prénom. Je voulais F. et ma sœur P. ; nous ne nous sommes donc pas disputées. Notre amie a voulu porter F., désormais mon chaton, ce qu'elle a fait maladroitement. F. est tombée dans le coffre de la voiture et a miaulé. J'ai dit à l'autre qu'elle l'avait fait exprès parce qu'elle était jalouse que j'aie

un si beau chaton. J'ai été méchante. Voisine a bien essayé de calmer les choses, mais notre amie s'est vexée et est rentrée chez elle. Le soir, nous avons ramené les deux chatons et les avons enfermés dans la salle de bains pour qu'ils deviennent propres.

P. est morte écrasée sur la route au-dessus de chez nous. Ma sœur l'a appris un matin alors qu'elle attendait le bus scolaire. B. notre voisine d'en face, lui a dit : « J'ai vu un truc pas beau sur la route ce matin. Je crois bien que c'était ton chat tout éclaffé. » et elle était partie. Ma sœur a beaucoup pleuré. L'autre chatte, F., ronfle toujours à mes côtés, actuellement en boule sur le lit où j'écris et je pense qu'il est important d'évoquer quelques points la concernant. F. est très expressive. Elle vient se poser au plus près de nous et quand M. vient dormir, elle n'hésite pas à s'étendre tout contre sa tête, ses poils mélangés aux cheveux de M. Lorsque ma mère s'est blessée à l'épaule, F. venait se coucher à l'endroit de la blessure, s'endormait. F. miaule à chaque rencontre dans la maison. Lorsque nous passons à table, F. saute sur une chaise libre, la plus rapprochée de nous, et reste là toute la durée du repas. Parfois j'oublie qu'elle est née dans la maison d'à côté, chez Voisine. Quand j'y pense, je me demande s'il y a une quelconque influence, de près ou de loin. F. a le regard aussi vif que n'importe lequel d'entre nous.

Quand ma sœur a perdu P., Voisine a été triste. Elle nous a alors autorisées à remonter l'allée avec elle, et pour nous, c'était comme une aventure. Un chemin de dalles défoncées sinuait entre les arbres trop denses avec lesquels il fallait se battre pour avancer et des chats, de partout, surgissaient et nous accompagnaient. Nous sommes entrées dans une sorte d'entrepôt où des cages vides par dizaines reposaient. Voisine a expliqué : « Des volières ». L'endroit était sombre et faisait penser aux films. Tout au fond une cage très haute tenait debout et quelque chose semblait s'agiter à l'intérieur. Nous sommes restées là et découvrions pour la première fois des chinchillas. Je ne me souviens plus si nous avons pu les porter ou non. Nous sommes ressorties de l'entrepôt pour un autre endroit avec des cages superposées ; leur équilibre semblait précaire. Il y avait là plusieurs sortes de hamsters, du hamster doré très gros au hamster russe très petit. Voisine a demandé si nous aimerions un hamster. Bien sûr nous avons dit oui. Ensuite nous sommes allées voir les tortues d'eau dans l'étang de son jardin et n'avons pas pu voir les tortues de terre, à l'intérieur de la maison.

Quelque chose que l'on a à côté de nous et qui nous est rendu inaccessible devient une sorte de bulle à crever, mais à jouer à ce jeu la magie disparaît. Enfant j'imaginai la maison de Voisine comme un manoir gigantesque et je pensais que Voisine était trop petite pour y habiter. Peut-être que c'était ça. S'entourer d'animaux pour ne pas remarquer que tout était trop grand. Elle nous disait parfois, et surtout depuis que notre frère L. venait avec nous la trouver, que nous aurions droit à un goûter dans sa maison. Elle parlait de sandwiches. Et des chats que nous rencontrerions. Nous nous réjouissions de cet après-midi qui ne venait jamais.

Je savais qu'elle avait une chatte, K. peut-être, avec qui elle disait pouvoir parler. Je lui avais demandé si elle était noire, elle m'avait répondu que non, elle était grise et ne sortait jamais de la maison. Quand je regardais Voisine, le portail et son cadenas, le chemin embroussaillé, le jardin en friche, que je pensais aux animaux dans l'entrepôt et ceux sous le balcon, dans le jardin et dedans, tous ces chats, K., quand je réalisais que personne ne venait jamais voir Voisine, je me disais que Voisine était une sorcière.

Maintenant que Voisine est morte, je sais que la maison n'était pas un manoir et que lorsqu'elle nous disait que tout était dérangé, tout était vraiment dérangé. La vérité est que Voisine était une femme seule, ayant attrapé la vieillesse au vol comme on attrape un rhume, brutalement et trop vite, qu'elle vivait dans une maison insalubre et que tous ses chats l'avaient quittée peu à peu, de vieillesse. Après son décès, nous avons rencontré son frère, un homme long et fin, qui nous a promis de revenir après l'inventaire de la maison. Il voulait nous remercier, les parents d'abord pour avoir laissé leurs enfants à sa sœur, nous ensuite, d'avoir bien voulu passer du temps avec elle. La maison va devoir être détruite et le frère n'est jamais revenu. Les tortues ont été récupérées par une association, les cages des rongeurs étaient vides.

J'ai encore en tête deux trois images que Voisine m'a laissées. De sa jeunesse la plupart. Je revois un quai en béton et une échelle. L'eau du lac est sombre, remuante. Elle frappe par vagues rapides et lourdes le mur du quai. La journée doit être venteuse. Peut-être que c'est le soir. Je vois Voisine, d'abord seule, en maillot de bains de raies rouges et blanches descendre l'échelle. Elle arrive dans l'eau et nage, les cheveux libres ; j'ai de la peine à les voir autrement que blancs. Je peine aussi à voir Voisine jeune. Alors je vois une belle femme que je dis être Voisine. J'associe à cette image d'autres jeunes femmes, ou un homme. Dans les images qu'elle m'a laissées, il y a aussi une salle de classe, des pupitres de bois individuels, des jeunes filles habillées toutes pareilles, en uniformes bien ajustés, et dehors c'est toujours l'hiver, comme si les souvenirs de Voisine ne pouvaient être que froids, et sur les pupitres il y a des ouvrages, c'est une école de couturières.

Ma sœur et moi avons grandi, et ma sœur s'est distancée de Voisine. J'ai continué à la rencontrer, elle m'a appris à crocheter, puis à coudre. Ont suivi des visites par hasard. Des discussions toutes simples. Notre maison se trouve au fond d'une impasse. J'étais obligée de passer devant chez Voisine pour rentrer. Des fois elle se trouvait simplement là, postée derrière le portail ou à côté de la boîte aux lettres. Sinon elle était près de sa voiture à décharger des boîtes de nourritures pour chats. Les discussions avec Voisine étaient longues. Je pouvais rester une heure, deux heures jusqu'à en avoir marre, ou trop froid ou trop faim. Souvent je ressentais de la culpabilité lorsque je mettais court à nos discussions. En grandissant, j'ai compris peu à peu mes parents, les astuces qu'ils déployaient pour l'éviter, le « je vous laisse, j'ai maman à emmener au médecin » de ma mère, le « longue journée, j'ai encore des choses à voir d'ici demain » de mon père. Bientôt j'ai eu la mienne

d'excuse et je disais : « Je suis désolée, je dois aller me préparer, j'ai mon entraînement de natation. » Ainsi nous pouvions nous éclipser. Parce que Voisine avait toujours des ennuis et se répétait beaucoup. Elle était seule et voyait dans ces entrevues aléatoires la possibilité d'être deux, au moins un instant. Elle avait la manie d'accaparer. Aujourd'hui ça me rend triste ; Voisine entretenait une forme de sagesse, à parler joliment et profondément, et pensait certainement que ça suffisait pour éloigner sa figure triste et malade, ses plaintes déplacées qui gênaient d'abord, agaçaient ensuite. Je grandissais et commençais à comprendre que Voisine était construite à partir de failles.

Je me souviens d'une discussion où je devais être encore assez jeune. Je venais de perdre quelqu'un de mon entourage, le mari d'une grande tante, et j'avais voulu savoir s'il était possible que je le rencontre ; Voisine m'avait dit quelques semaines plus tôt que j'étais certainement sensible à apercevoir d'autres formes de vie, des esprits. Quand je lui ai posé la question, Voisine a eu le visage fermé et s'est éloignée du portail. Elle m'a dit que oui, qu'elle n'avait pas voulu me le dire, ça aurait pu être un choc pour moi. Mais ça ne l'était pas et j'ai haussé les épaules. Un moment nous avons écouté le silence. Par-dessus le portail, elle s'est penchée et m'a dit qu'une fois, un mauvais esprit l'avait menacée avec des ciseaux. Je lui ai demandé s'ils pouvaient vraiment nous faire quelque chose. Elle m'a dit oui, mais que je ne devais pas m'inquiéter. Voisine maîtrisait l'art du pendule, elle me l'avait enseigné, mais je n'ai jamais rien retrouvé avec cette magie.

J'ai appris récemment que mes parents n'étaient pas heureux de notre relation, enfants, avec Voisine. Avec plus de recul, je comprends qu'elle était tout ce que l'on peut trouver de bizarre dans un village et qu'elle avait tenu des propos audacieux face à de si jeunes enfants. Je ne m'en crois pas chamboulée. Au contraire, ce qui m'a le plus tourmenté a été que mes parents se soient sentis délaissés, qu'ils aient eu l'impression de se faire voler leurs enfants ; j'ai le souvenir flou de crises arbitraires de notre part lorsque le week-end nos parents désiraient faire une activité alors que nous n'avions qu'une envie, rejoindre Voisine et la table de bricolages. En grandissant, j'ai découvert cet espace où les regrets se heurtent à l'incapacité de comprendre comment l'on aurait pu faire mieux, au sein de nos enfances, alors même que nous ne décidions rien.

Aujourd'hui, j'ai imaginé Voisine descendre l'allée la tête penchée en avant, la végétation dense tout autour, suivie par deux chats, elle a marché jusqu'au portail qu'elle fermait tous les soirs. Elle a sorti une clef minuscule, ouvert le cadenas du portail. Puis elle s'est postée devant la boîte aux lettres rouge. Je me suis demandée si elle pensait encore à la repeindre en bleu. Dans sa main bien serrée, elle tient maintenant un feuillet agrafé, le mien, celui qu'elle m'avait demandé une fois, parce qu'elle voulait lire ce que j'écrivais. Elle tire à elle la porte de la boîte aux lettres, dépose le feuillet à l'intérieur contre le fond rouillé. Je ne vois plus que son dos. Elle est vieille.

Les derniers temps, je l'ai évitée. Je ne la voyais pour ainsi dire jamais. Si je la voyais elle se mettait à pleurer. Fatigue. Maladie. Solitude. Voir pleurer une vieille ça ruine le cœur. Lorsque je l'ai vue pour la dernière fois, j'avais déjà empoché le feuillet, lu son mot. C'était une fin d'après-midi où je n'avais pas envie. Elle remontait l'allée avec son chariot, j'avais baissé la tête mais elle m'avait aperçue. Je me souviens avoir été énervée lorsque je l'avais vue revenir sur ses pas. Je voulais rentrer. Pas parler. Pas reconforter. À cette pensée, je m'en étais voulue et m'étais rapprochée du portail. Je l'avais remerciée pour avoir lu mon texte, me réjouissais d'écouter ses remarques. Mais aujourd'hui je sortais avec une amie et devais aller me préparer. Elle m'avait dit qu'elle me comprenait, que j'avais une vie bien chargée, d'ailleurs elle me voyait de moins en moins passer. C'était normal. C'était l'âge qui le voulait. Ses yeux étaient ronds de larmes. Je lui avais dit au revoir, puis m'étais retournée.

Pendant quelques mois je ne l'ai plus vue. Puis elle est morte. Tombée dans la maison. Retrouvée là. Personne ne savait depuis quand. Ma mère craint qu'elle ait souffert. Elle dit qu'elle aurait dû passer, téléphoner. Peut-être que nous aurions dû nous inquiéter. Je ne sais pas. J'entends souvent dire ma grand-mère qu'elle veut partir. Peut-être que Voisine voulait partir. Je n'ai aucune réponse. Le fait est qu'elle est morte. Je crois qu'elle a toujours détesté la vieillesse et ce qui suit, que les larmes sur son visage ont été une manière de matérialiser sa peur.

Longtemps j'ai voulu écrire sur elle. Voilà mes quelques balbutiements. C'est tout ce que j'ai. C'est tout ce qu'elle a laissé.

À présent, je l'observe rentrer chez elle, disparaître sous la broussaille de l'allée. Puis je referme l'ordinateur sur lequel j'ai écrit, le range dans une housse ; tout en crochet.

Lisiane Rapin, 23 ans, Corcelles-près-Payerne, Suisse.

Lisiane Rapin est actuellement en formation pour devenir libraire. Elle a intégré un bachelor en écriture littéraire à l'Institut littéraire suisse de Bienne. Ses textes *Anita* et *Au Quai Osterwald* ont reçu respectivement en 2017 et 2018 le 3^e prix du Prix Interrégional Jeunes Auteurs. Elle travaille en ce moment à l'écriture d'un roman. Ses écrivains préférés sont Dino Buzzati, Alain Damasio, John Steinbeck, Jim harrison, Peter Stamm et Anne-Lise Grobéty. Elle se passionne également pour la natation, la couture, la cuisine et la musique.

Lisiane a été parrainée par Michel Lambert.

Septième pierre

Camille Reynaud

Il y a plusieurs images associées à son nom :

Une robe jaune parsemée de fleurs rouges
la peau sombre
les yeux baissés
la peau plus sombre des paupières
le front plié par le soleil
une cicatrice en forme de poisson sur le bras gauche.

Un voile noir éclairé de fleurs blanches
le visage délimité par les contours du voile
le regard grave
et tenue contre son épaule, une petite tablette en pierre, qui ressemble à une stèle, sur laquelle se projette son ombre, une stèle de forme humaine : au niveau de la tête, sous l'arrondi du crâne, sont tracées quelques lettres (une litanie ou un prénom) au feutre rouge
rouge sur noir.

Un trou
une forme repliée en chien de fusil
une robe rose à fleurs vertes
les jambes invisibles ou fondues dans le corps, la main gauche qui dépasse sur le côté comme une nageoire, paume tournée vers le ciel
la tête qui disparaît sous une énorme pierre.

Une robe rouge
les cheveux noirs

les mains pâles comme des gants de mariée
les pierres blanches qui épousent la forme du corps
autour, le sable qui s'est teint d'un rouge encore plus rouge que la robe, un rouge sombre, presque noir
la corolle pourpre d'une fleur de sang.

Et enfin, la dernière, la plus étrange de toutes, le portrait dédoublé. On y devine une silhouette dans le coin inférieur gauche. Elle est debout, elle marche, un panier à la main, devant une rangée d'arbres — des palmiers ? — et son ombre, accrochée aux pans de sa burqa, glisse sur le sable. On ne voit que le bas du corps. Le haut est recouvert, à partir des épaules, par la figure surimprimée d'une fillette, on lui donne neuf ans, peut-être dix mais guère plus. La photographie a été prise de face, plan resserré comme pour une pièce d'identité. L'enfant a les cheveux courts, à moins qu'ils ne soient plaqués en tresses serrées sur le crâne, c'est difficile à dire, mais le visage est dégagé. Sa peau est noire et sa bouche ouverte comme une question informulée laisse entrevoir deux rangées de dents blanches. Elle ne sourit pas et regarde droit devant elle, les yeux plissés, les sourcils qui s'enfuient l'un vers l'autre comme deux aiguilles d'horloge. Autour du cou, on aperçoit le col bleu d'une veste de sport verte dont la fermeture éclair a été remontée jusqu'au menton. Les bords de la photo sont grignotés par un effet de flou, mauvais montage, on peut imaginer la souris qui enchaîne copier-coller-transparence-fondu sur l'écran de l'ordinateur. Les épaules disparaissent dans le sable. Un halo blanc entoure le visage.

Le visage de la fillette est collé par-dessus le corps de la femme qui marche dans le sable sans aucun effort de proportion, et, par un jeu de perspectives, la ligne d'arbres, horizon de la première image, traverse la deuxième comme un coup de ciseau au niveau des yeux de l'enfant.

*

Pierre, feuille, ciseau. Je joue avec mon ombre sur le sol. Il doit être midi.

Pierre, feuille, ciseau. D'habitude, je joue avec Garo, même s'il est aussi facile d'anticiper ses mouvements que ceux de mon ombre.

Pierre, feuille, ciseau. Je découpe l'ombre, elle me recouvre, se glisse entre mes doigts, j'essaie de l'attraper et je griffe le sol.

Pierre, feuille, ciseau. Je regarde les trois traits que mes doigts ont tracés dans la terre, la terre creusée par mes ongles sales comme eux ont creusé dans mon corps, et comme on creuse là-dehors dans la pelouse du stade.

Le stade.

Ils sont venus me chercher ce matin, m'ont fait monter à l'arrière d'une voiture et m'ont emmenée jusqu'ici. J'ai vu la ville défiler en monochrome derrière les vitres grises.

Depuis ce matin un porte-voix hissé sur le toit d'un pick-up Toyota vert fait le tour des quartiers en ruines pour haranguer la foule et inviter les habitants à venir s'installer au stade de football de Kismayo.

Je suis attachée sous les gradins. J'ai faim, mon ventre vide hurle mais je sais que je ne pourrais rien avaler. Mon ventre, ma gorge, mes poignets attachés derrière le dos, tout mon corps s'est noué.

Je veux rentrer à la maison. Là-bas, peut-être que je pourrais recommencer à manger.

Papa doit être mort d'inquiétude. Je ne sais pas ce que Tatie lui a dit. J'espère qu'ils vont venir me chercher. Mais j'ai peur de ce qu'il pourrait leur arriver si seulement ils essaient.

Je frissonne.

Je ne sais pas ce qu'ils vont me faire.

Il fait déjà chaud et l'air transpire le sel. J'inspire pour garder l'odeur de la mer au chaud dans mes narines, bien au chaud avec le riz aux épices de Mamie, oignon, cannelle, piment, noix, fruits secs, cardamome, poivre, safran. Installer l'odeur de la mer dans mon corps et dans mes souvenirs pour en chasser la poussière.

Je ne sais pas ce qu'ils vont me faire. Que pourraient-ils faire de pire?

Pierre

feuille

ciseau.

Je vois la foule arriver en masse, j'entends les gradins craquer sous le poids de ma peur, craquer craquer il ne faut pas craquer craquer craquer craquèle, oui les gradins craquèlent et je voudrais qu'ils s'effondrent, que tous ces pieds, ces mains, ces cris disparaissent dans le trou, avalés par une bouche plus béante que la leur.

Un camion arrive et se gare au milieu du terrain, près d'une parcelle de terre fraîchement retournée. Il dépose son chargement dans un nuage de poussière, la foule s'agite, quelques curieux essaient de s'approcher avant que des des coups de feu tirés en l'air ne les en dissuadent.

Kismayo, ville portuaire du sud-est de la Somalie, est placé depuis 2007 sous le contrôle de la milice islamiste Al-Shabab, un groupe terroriste créé en 2006 par Aden Hashi Farah pour instaurer la charia, « la voie vers Dieu », dans le pays.

Un policier vient me détacher et trois autres l'aident à me pousser vers le centre du terrain, deux d'entre eux me tirent par les bras, ils me font mal, m'entraînent vers le trou. Je résiste et les doigts s'enfoncent encore davantage dans ma peau.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ? Qu'est-ce que vous allez me faire ?

Je sens la transpiration, froide, désagréable, couler le long de mon corps, sous mes aisselles et sous les aisselles de ceux qui me traînent vers le trou. Je me débats, j'essaie de peser le plus possible sur mes pieds, d'enfoncer mes talons dans la terre à l'herbe cramée, mais je ne suis qu'un fétu de paille, entre leurs bras je n'ai plus aucun poids.

— Je ne veux pas y aller.

Je vois la montagne de pierres qui se dresse non loin du trou.

Il est écrit dans le Coran : « N'avons-nous pas fait de la terre une couche ? Et placé les montagnes comme des piquets ? ». Je vois déjà ma tête sur chacun de ces piquets. Je voudrais voir trois têtes empalées à la place de la mienne.

Pierre

feuille

ciseau.

Le ciseau l'emporte sur la feuille, qu'il découpe.

— Je ne veux pas y aller.

Je me débats de plus belle, je crie, je cherche désespérément une aide du regard. Papa. Tatie. Où sont-ils ?

— Laissez-moi.

— Lâchez-moi.

— Lâchez-là !

Je tourne la tête. Je vois Garo qui se précipite vers moi, suivi de Papa et de Tatie. Je retiens ma respiration. Coup de feu. Garo s'effondre. Je cesse de me débattre.

Garo. Mon petit frère.

Nous n'aurions jamais dû venir ici, nous aurions dû rester là-bas, avec Mamie, rester à Hagardera où l'herbe pousse plus haut que les maisons.

L'apparition et le développement de factions rebelles comme la milice Al-Shabab sont facilités par le contexte de guerre civile qui déchire la Somalie depuis 1991. Le camp de Hargadera, à Dadaab, au Kenya, a été ouvert pour accueillir les victimes du conflit. Il s'agit du plus grand camp de réfugiés connu à ce jour.

On me plante dans la terre comme une carotte.

Enfoncée jusqu'au cou.

Piégée.

Encore une fois.

Mamie m'a raconté l'histoire de cette femme emmurée vivante pour protéger son village du virus qu'elle portait en elle. Enola je crois. Je ne me souviens plus s'il s'agit du nom de la femme ou de sa maladie. Je crois qu'ils vont m'emmurier vivante moi aussi.

Je sanglote. Pour moi et pour Garo.

— Ne me tuez pas.

Sous l'administration d'Al-Shabab, dont l'exercice de la terreur constitue la forme principale de gouvernance, la lapidation a été remise au goût du jour. Cette méthode d'exécution, qui punissait les crimes sexuels dans la Grèce antique, est aujourd'hui utilisée dans certains pays qui appliquent la loi islamique selon laquelle le crime d'adultère est passible de la peine de mort. Aucun verset du Coran ne mentionne la lapidation : c'est dans les hadiths, lois islamiques, qu'elle est invoquée comme châtiment de l'adultère pour un homme marié ou une femme mariée. Les statistiques montrent cependant qu'en pratique ce supplice est principalement infligé à des femmes.

Je compte cinquante hommes autour de moi. L'autre jour, ils n'étaient que trois, et c'était déjà trop.

Trois. Trois traits gravés dans mon corps. Trois traits. Trois hommes. Trois corps.

Pierre

feuille

ciseau.

L'odeur de tabac froid. Les rires sur leurs dents jaunes.

Ils m'ont arrêtée hier soir. Je suis retournée à la station de police avec Tatie parce qu'ils m'ont dit qu'ils les avaient retrouvés. J'y suis retournée et ils m'ont arrêtée.

Ils m'ont arrêtée moi.

Trois corps n'ont pas suffi à effacer le mien, alors ils en ont mis cinquante, cinquante bras pour marquer ma chair de leur impuissance d'hommes.

Pierre

feuille

ciseau.

La pierre l'emporte sur le ciseau, qu'elle écrase.

Cinquante. Je voudrais voir cinquante têtes empalées sur des piquets.

Ils sont des centaines sur les gradins, peut-être même un millier. Mille trous prêts à m'aspirer.

La mort a tant de visages.

Les pierres commencent à pleuvoir.

L'article 104 du Code Pénal iranien précise que « Les pierres utilisées pour infliger la mort par lapidation ne devront pas être grosses au point que le condamné meure après en avoir reçu une ou deux ; elles ne devront pas non plus être si petites qu'on ne puisse leur donner le nom de pierre ».

Première pierre.

L'Iranienne Soraya Manutchehri a été condamnée à mort par lapidation en 1986 à Kuhpayeh pour adultère — son mari voulait épouser une fille plus jeune, mais qui n'avait pas assez d'argent pour subvenir aux besoins des deux épouses. Elle avait 35 ans.

Deuxième pierre.

La Nigériane Amina Lawal Kurami a été condamnée à mort par lapidation en 2002 à Funtua pour adultère — elle était divorcée et avait accouché hors mariage. Elle avait 29 ans.

Troisième pierre.

La Française d'origine tunisienne Ghofrane Haddaoui a été lapidée à mort en 2004 à Marseille par deux jeunes hommes pour avoir refusé d'avoir des relations sexuelles avec eux. Elle avait 24 ans.

Quatrième pierre.

L'Iranienne Sakineh Mohammadi Ashtiani a été condamnée à mort par lapidation en 2006 à Tabriz pour adultère — un crime qu'elle n'a confessé qu'après avoir été torturée. Elle avait 39 ans.

Cinquième pierre.

L'Irakienne Doaa Khalil Assouad a été lapidée à mort en 2007 à Qahtaniya par sa communauté pour crime d'honneur — elle appartenait à la minorité religieuse Yezidi mais souhaitait épouser un musulman. Elle avait 17 ans.

Sixième pierre.

La Pakistanaise Farzana Parveen Iqbal a été lapidée à mort en 2014 à Lahore par sa famille pour crime d'honneur — pour avoir épousé l'homme dont elle portait l'enfant sans le consentement de son père. Elle avait 30 ans.

Partir. Laisser son corps derrière soi.

Disparaître.

Je n'ai plus de corps.

J'entends le hurlement. Il me parvient de loin, étouffé. On dirait le son de ma voix.

Je ne sais pas où je suis. Je vois le visage de Mamie. J'étais partie voir Mamie, voilà, c'est ça, j'étais partie voir Mamie lorsqu'ils m'ont attrapée. Mamie. Je m'accroche à sa voix, à son odeur, à son souvenir.

L'air s'agite. Bruits de pas. La terre glisse autour de moi, la pression autour de mon corps s'atténue.

Des mains.

Des mains qui m'agrippent.

Je ne sens plus rien et en même temps je sens tout.

Mon visage brûle.

Je n'ai plus de corps — je suis corps.

Des mains et des bras.

On me hisse hors du trou.

Des mains et des bras gantés. Des femmes.

Le vert d'eau de leurs voiles.

« charia » dérive de la racine šar, « la voie qui mène à l'eau » ou « la voie qui mène à la source de la vie ».

Le voile vert d'eau des infirmières.

Infirmières. Infirmières. Infirmières.

Infirmes — hier. C'est fini.

Sauvée.

Je suis sauvée.

Papa et Maman ont hésité à m'appeler Astur, qui signifie « couvrir » ou « cacher ». Ils ont choisi Aisha : « vivante ».

— Elle respire encore.

Elles disent ça, *elle respire encore*, dans un souffle, puis le répètent d'une voix tremblante mais forte, assez forte pour être entendue par la foule, ou du moins par la première ligne de lanceurs, *elle respire encore*, un simple constat, presque déçu, déçu oui, ou désolé, parce qu'il se fait sentence.

Elles me remettent dans le trou. Je supplie et cherche leur regard qui évite le mien.

De nouveau la terre. Le goût de la terre, métal, poussière, sang. Pierres.

Ils ont dit : « Elle a commis l'adultère. Au nom de la Charia, elle doit être punie ».

L'adultère. Littéralement : une adulte mise à terre puis mise en terre.

La photo m'avait marquée : elle montrait une femme enterrée de biais, enfoncée jusqu'au bassin, les bras emprisonnés, enroulée ainsi dans son voile blanc on aurait dit la statuette d'une Vierge, maman m'en avait montrée une, une fois, dissimulée dans le creux d'un rocher, la femme était enroulée dans un voile blanc qui ne laissait apparaître que son visage tordu en une grimace de pure détresse tandis que des hommes en tenue militaire et des femmes en burqa, pelles à la main et fusils à l'épaule, la recouvraient de terre. Oui, je me souviens de cette photo d'une adulte mise en terre sans même une gerbe de fleurs, sans même une prière.

Mais moi je ne suis même pas adulte. Ils disent que j'ai vingt-trois ans : j'en ai tout juste treize.

Je ne suis même pas mariée. Ce sont mes noces de pierres.

Je regarde le ciel. Derrière les tâches noires qui dansent devant mes yeux j'en vois glisser d'autres, plus petites, trop petites pour qu'on leur donne le nom de pierre, et plus loin, bien plus loin, là où aucune main ne peut les attraper. Des pierres qui s'envolent et s'accrochent aux nuages pour s'assurer de ne jamais retomber.

Je ferme les yeux pour m'enfuir avec elles : avant que la prochaine salve ne reprenne, je pars retrouver le visage de Mamie à dos d'hirondelle.

Septième pierre.

La Somalienne Aisha Ibrahim Duhulow a été lapidée à mort en 2008 à Kismayo par l'administration rebelle Al-Shabab pour adultère — pour avoir été violée par des membres de la milice qui contrôlaient sa ville. Elle avait 13 ans.

*

Sous l'image en papier, déposée dans un cadre sur une stèle, un ciseau a gravé dans la pierre : *Aisha Ibrahim Duhulow, 1994 - 2008.*

Pierre

feuille

ciseau.

La feuille l'emporte sur la pierre, qu'elle recouvre comme un linceul.

Camille Reynaud, 26 ans, Le Havre, France.

Camille Reynaud est diplômée d'un Master de Création Littéraire et de l'EHESS en Sciences Sociales. Elle anime des ateliers d'écritures auprès de personnes âgées et écrit des articles pour des magazines tel que *Switch on Paper*. Elle a écrit un premier récit autofictionnel, *Et par endroits ça fait des nœuds*, Les écrivains qui l'inspirent sont Lidia Yuknavitch, Nathalie Léger, Catherine Poulain, Céline Huyghbaert, Alain Damasio et Brandon Sanderson. Elle se passionne également pour la photographie numérique et argentique.

Camille Reynaud a été parrainée par Carole Martinez.

LA COULEUR DE VOS CIELS

Marilou Rytz

Il est 18h30 et Dominique va arriver.

Tu prépares le repas, c'est ton tour aujourd'hui. Tu mets l'eau à bouillir. Tu fais des pâtes fraîches, tu les accompagnes d'un pesto maison, ail, basilic et tomates séchées.

Dominique aime les pâtes au pesto et toi, tu aimes Dominique. Tu veux lui montrer que tu l'aimes, lui montrer combien tu l'aimes, lui dire que ce n'est pas grave. Que rien n'est grave, que tu comprends. Que tu l'aimes toujours autant.

Tu as écouté, tu as compris : ce n'est pas sa faute. Son travail est éreintant, ses collègues irritants, ton sourire agaçant, le métro toujours bondé, le ciel gris. Tu as compris même si toi, le ciel gris ne te dérange pas. Tu inventes que le ciel a disparu, qu'il a été volé par un éteigneur de réverbère qui en avait assez de devoir se réveiller avec le soleil, surtout en été. Tu peins à l'aquarelle son sac immense, bien plus grand que lui, et une redingote rapiécée. Tu peins ses boutons dorés. Tu peins dans ta tête et tu racontes à Dominique.

Tu aimes raconter à Dominique les images que tu peins dans ta tête.

Parfois, souvent même, Dominique rit. « Tu vois, c'est pour ça que je t'aime ». Et te voilà dans ses bras, vous virevoltez, ses yeux pétillent, vous êtes des allumeurs de réverbères, les porteurs de lumière, vous êtes libres et tu l'aimes tant.

Parfois Dominique ne rit pas. « Il faut que tu grandisses. Et que tu travailles. Tu imagines, tu imagines, ça ne suffit pas ! Il faut travailler. C'est un travail, ça, de rêver ? » Après, Dominique parle de son boulot, celui qui ne rime qu'avec métro et dodo. Les délais, les chiffres, ce qui se vend. Dominique travaille dans une grande maison d'édition, pas la tienne, une autre, une qui imprime des ouvrages documentaires.

Dominique s'occupe de la section jardinage.

Dominique dit que ce n'est pas juste, que tu confonds profession et passion, que tu ne fais que dessiner et que dessiner, ce n'est pas travailler. Parfois Dominique ajoute que tu as de la chance, de la chance d'avoir des gens qui t'aiment malgré tes dessins plein la tête. Dominique dit que c'est compliqué de t'aimer.

Et toi, tu vois ton ciel se liquéfier.

Parfois Dominique te secoue. Parfois Dominique serre tes bras si fort qu'ils restent colorés des jours entiers.

Alors Dominique devient pâle. « Ce n'est pas moi, je ne comprends pas, pardon. Pardon mon amour, pardon, je m'en veux, pardon. »

Et toi tu dis que ce n'est pas grave, que rien n'est grave, que tu comprends. Tu dis que ces taches sur tes bras, ce sont des coups de lune, attrapé à trop rêvasser. Ou de l'aquarelle, délicatement déposée. Et Dominique sourit à travers ses larmes. « Tu vois, c'est pour ça que je t'aime. » Tu penses que son sourire, c'est comme un arc-en-ciel, l'arc-en-ciel sur lequel vous dansez.

Il est 18h45, Dominique ne va plus tarder. Tu hésites. L'eau bout depuis plus de cinq minutes. Tu aimerais que les pâtes soient prêtes lorsque Dominique arrivera. Tu aimerais aussi qu'elles soient al dente, cuites à la perfection. Tu hésites. Tu décides d'attendre le bruit des pas dans l'escalier. Tu mets la table pour passer le temps. Tu plies les serviettes, râpes le fromage. Tu tends l'oreille. Tu essaies d'oublier la vapeur qui ne cesse de s'échapper. Tu rajoutes de l'eau froide. L'eau ne bout plus.

Tu es plus calme.

Tu rêves de dessiner la buée qui envahit les vitres. Tu l'imagines gelée. Tu imagines une maison minuscule. Tu l'imagines construite dans une ampoule fissurée. Les fenêtres sont givrées. Tu aimes beaucoup dessiner le givre. Tu as fait un album pour Noël, tu en as mis partout. Sur le chapeau des allumeurs de réverbères, dans les cheveux de la contorsionniste et au sommet du chapiteau. Ton éditeur a adoré, le public aussi. Mais ça n'est pas ça, l'important. L'important, c'est que les enfants caressent le papier avec leurs yeux remplis de poussière de réverbère. Les enfants ont toujours les yeux remplis de poussières de réverbère et tout ce qu'ils regardent s'en trouve illuminé.

Il est 18h53 et tu entends les pas dans l'escalier.

Légers, presque sautillants.

Tu t'empresses de mettre les pâtes. Ta main tremble un peu. Ton poignet est douloureux.

Un cliquettement, Dominique a fermé la porte à clé. Toi, tu laisses la porte ouverte quand tu es à l'intérieur.

Dominique la ferme, toujours.

Tu appelles.

« Mon cœur ? Tu as passé une belle journée ? »

« Mon amour ! »

Dominique court, t'embrasse, t'enlace. « Mon amour. »

Une bouteille à la main, un Bordeaux, sans doute grand cru. Son sourire. Charmeur et délicat. Ses lèvres parfaites. Cet air contrit. La buée au coin des paupières. Sa force et sa faiblesse. Tu l'aimes tant.

« Mon amour, mon cœur ! Pardonne-moi. »

Tu souris. Pardonner ? Il n'y a rien à pardonner. Tu sers les pâtes, Dominique remercie. Verse le vin. Tu revois ce petit resto italien, le premier que vous avez visité. Tu revois la bougie, son reflet dans la pupille de Dominique. Tu revois votre premier baiser. Tu te demandes ce que serait ta vie si ce jour-là, vous ne vous étiez pas embrassé. Si l'un de vous n'était pas allé à ce salon du livre. Si Dominique n'avait pas acheté *Petite brume autour des réverbères* pour sa nièce de quatre ans. Si tu avais eu moins de temps pour dédicacer l'album. Si vous n'aviez pas tant parlé. Si tu n'avais pas glissé ta carte dans sa main.

Tu te demandes ce que serait ta vie et tu te sens mal de te le demander. Mal d'espérer autre chose que ce regard flamboyant, que ce sourire, que ces mots d'amour.

Tu as peur que Dominique ne voie ces questions. Ton poignet t'élance.

Dominique propose de faire la vaisselle et tu veux refuser. Ton poignet t'élance. Tu acceptes. Tu dis que tu l'aimes. Tu dis que tu l'imagines en pieuvre colorée, tu l'imagines jonglant avec les assiettes, astiquant les verres et essuyant les services.

Dominique t'embrasse sur le nez. « Tu vois, c'est pour ça que je t'aime. » Vous vous enlacez, tes douleurs sont oubliées, tu t'envoies dans ses bras, tu rejoins les nuages, tu peins le soleil et chasses le brouillard, le ciel est bleu, les oiseaux brillent et vous jouissez.

Il est 7h30, la place à tes côtés est encore chaude mais Dominique n'est plus là. Tu as chaud tu as froid, tu appelles. « Mon amour ? Dom ? » Tu as froid et tu as chaud.

La table est mise, une odeur de café. Il est prêt. Tu appelles encore, sans réponse. Tu te demandes de quelle couleur est le ciel aujourd'hui.

Des pas dans l'escaliers, légers. Le cliquetis des clés. « Mon amour, la boulangerie juste en bas était fermée... j'ai dû marcher jusqu'à *Chez Marceline*, pardon. » Et toi, tu fonds. Tu fonds sur Dominique qui t'enlace. Aujourd'hui, le ciel est bleu.

Il est 12h15, tu retrouves Chiara et Martial pour déjeuner.

Vous parlez de politique, puis de politique éditoriale, du prochain salon, des derniers succès, du goût de la coriandre, de ce petit bistro pakistanais qui vient d'ouvrir, il faudra tester, du fait d'être ou ne pas être végétarien, des photos de chats sur les réseaux sociaux, des gens qui parlent des photos de chats sur les réseaux sociaux, de la dernière application de rencontre, de Kadija, la femme de Martial, de Philippe, le nouveau mec de Chiara, de Dominique. Tu souris en évoquant les croissants du matin. Tu as dessiné leur odeur, montres tes croquis. Martial demande si c'est le début de ton prochain bouquin, Chiara soupire que tu as de la chance. Elle

a les yeux qui brillent, qui s'embuent, elle rougit, elle bafouille. Martial ne remarque rien, toi tu n'oses pas poser de questions. Il pleut dans le ciel de Chiara, et tu n'as pas tes pinceaux sur toi.

Martial parle encore du dernier *Star Wars*, de sa prochaine BD, d'un podcast sur les papas, de la forêt amazonienne, de son rendez-vous pro de 13h30. Il est 13h23, il panique, il vous salue, il s'enfuit.

Tu demandes à Chiara comment elle va. Elle répond « ça va ça va. »

Tu demandes si elle est sûre. Tu ajoutes « Avec Philippe... Comment ça se passe ? »

Elle ne dit rien. Tu remplis le silence de parapluies colorés que tu dessines à la gouache, tout autour de Chiara, pour la protéger. Alors elle parle.

Elle dit d'abord que tu ne peux pas comprendre, que c'est compliqué, qu'elle l'aime, qu'elle l'aime vraiment, qu'il se fâche parfois, qu'il n'est pas violent, enfin si, un peu, mais qu'il ne fait pas exprès, que certaines amies lui disent de le quitter, que c'est dur, qu'elle n'aurait pas dû t'en parler, qu'il ne faut pas s'inquiéter, que ce n'est qu'un mauvais moment à passer, que Philippe est un peu stressé, que ça finira par s'arranger.

Tu as envie de lui dire que c'est faux. Que ça ne peut qu'empirer, qu'elle doit se battre, partir, le quitter.

Tu dis « je comprends. »

Elle te regarde et t'offre un sourire de chien mouillé. « Bien sûr que non. »

Tu penses aux croissants, tu te dis que Chiara a peut-être raison.

Il est 18h30.

Dominique va arriver. Tu as passé l'après-midi à crayonner. À crayonner les rayons du soleil, jaune sur bleu azur, à chasser la pluie qui coulait des yeux de Chiara.

Ce n'est pas ton tour, mais tu as proposé de préparer le repas. Dominique a répondu « volontiers, merci ». Tu fais une salade immense et pleine de couleurs, une salade comme tu les dessines. Il y a des tomates, des carottes râpées, du maïs. Et de petites tartines de chèvre chaud. Tu fais couler du miel.

Les pas dans l'escalier, le cliquetis des clés.

Tu appelles. « Mon cœur ? Une belle journée ? »

La réponse se fait désirer. Dominique entre dans la cuisine, t'embrasse sur le nez.

« C'est prêt ? »

Tu l'invites à s'asseoir. Dominique parle de délais trop courts, d'auteurs qui se prennent pour des empereurs et pendant que tu dessines dans ta tête un jardinier-écrivain cousu d'or, Dominique te demande comment s'est

passé ta journée. Tu effaces l'esquisse, parles de tes nouveaux dessins et de ton désir de peindre tes odeurs préférées, évoques Martial et Chiara. « Tu les vois souvent, non ? ». Dominique n'a posé aucune question sur tes crayonnés, semblait à peine écouter. Dans ses yeux, tu vois le ciel qui s'assombrit.

« Un peu, oui. Ce sont mes meilleurs amis. »

Dominique renifle, ne dit rien. Soulève une tomate, la laisse retomber dans l'assiette. Te regarde d'un air éccœuré.

Tu fais la vaisselle, vas te coucher.

Tu penses aux yeux de Chiara, à son ciel orageux. Tu penses à ton tout petit allumeur de réverbères, tu penses à la lumière, qui fait la différence. Tu penses aux yeux des enfants. À ceux qui racontent qu'on finit toujours par grandir. Tu penses à cette carte, remplie de minuscules personnages, que tu as tendue à Dominique, il y a déjà si longtemps. Tu penses à ce SMS rempli de compliments, tu penses à votre premier resto, tu penses à son sourire, tu penses à ses yeux, tu te demandes quelle sera la couleur de leur ciel demain.

Il est 7h35. Tu te réveilles loin de ses bras, Dominique te tourne le dos. Tu te lèves sans faire de bruit, prépares le café. Ton poignet te fait payer les heures passées à crayonner.

Dominique se lève, tu veux l'embrasser. Dominique avale son café, la porte claque sur ses talons. Tu commences à craindre la pluie. Tu crains la pluie, toi qui aimes tant l'odeur du béton mouillé.

Tu n'arrives pas à te concentrer, ton poignet comme ton imagination est rouillé. Tu saisis un pinceau, crées des engrenages infinis, des machines à broyer les cœurs, des avaleurs de sourire. Tu oublies que tu as mal au poignet, tu remplis ton carnet, tu imagines l'histoire d'un cœur qui pour une fois s'échapperait.

Il est 15h37. Tu appelles Chiara. Elle ne répond pas.

Tu laisses un message après le signal sonore, tu dis « salut », tu dis « ça va ? », tu parles des couleurs de son ciel, tu penses à Dominique, à ses mots parfois durs, ses rires qui n'en sont pas, tu t'excuses, tu dis que tu es trop bête. Tu dis que tu es là pour elle, tu dis à bientôt, tu raccroches, tu t'inquiètes un peu, tu penses à toutes ces femmes qui souffrent en silence, tu penses à cette fille qu'on a retrouvée morte, tu penses à ses cris et aux voisins qui n'ont pas appelé la police assez tôt, tu aimerais ne pas y penser, voudrais dessiné des allumeurs d'étoiles givrées, mais sous ton pinceau il n'y a que des engrenages, des engrenages acérés et des cœurs broyés.

Il est 18h30.

Tu as préparé un curry de légume et du riz. Dominique aime le curry, c'est ton moyen pour peindre le beau temps. Tu te demandes si les légumes ne sont pas trop croquants. Tu ajoutes un peu d'eau. Beaucoup d'eau. Tu avais le poignet trop douloureux pour couper la courge en fines lamelles.

Il est 18h48 et tu entends les pas dans l'escalier.

Le son est sec, cassant.

Tu t'empresses de mettre la table.

La porte claque, cliquettements.

Tu inspires.

Tu appelles.

« Mon cœur ? Tu as passé une belle journée ? »

« À ton avis ? Je n'ai pas arrêté de courir après des trucs à faire pour le mois passé. »

« J'ai préparé un curry. »

« C'est prêt ? »

Tu goûtes. La courge craque, tu voudrais qu'elle fonde. « Encore deux minutes ».

Tu t'approches pour embrasser Dominique. Tu reçois un regard noir.

Tu ne dis rien. Tu n'oses rien dire. Tu penses seulement que le ciel gris, c'est dangereux. Il devient trop vite noir et orageux. Tu imagines ton allumeur de réverbères, tu t'accroches à sa lumière.

« Et toi tu restes là, tu dis rien, et le souper n'est même pas prêt ! »

Tu entends la musique, *Mistral gagnant* en sonnerie, tu vois ton portable s'allumer. Les yeux de Dominique déjà ombragés. Les éclairs. « Elle te veut quoi, cette Chiara ? » Tu vois sa jalousie et sa colère, tu te demandes comment va Chiara, tu aimerais lui répondre pour lui demander, tu n'oses pas.

Tu sens les mains sur les taches qui n'ont pas eu le temps de disparaître, les doigts agrippés à tes poignets, les secousses.

La musique s'est arrêtée, tu penses à Chiara, tu te demandes si elle a tort, si tu comprends. Tu te demandes si une femme qui frappe un homme, c'est différent.

Tu penses que oui. Alors tu laisses Dominique te couvrir d'aquarelle sans résister, sans oser même la repousser. Tu te dis que les femmes souffrent en silence et que les hommes ne souffrent pas. Tu te demandes s'il y en a d'autres comme toi. D'autres hommes qui n'existent pas.

Tu te dis que tu vas écrire une nouvelle histoire, une histoire sur eux et sur toi, une histoire pour peindre vos ciels en bleu.

Tu espères que tu auras le temps, avant qu'elle ne brise tes poignets définitivement.

Marilou Rytz, 25 ans, Granges-Marnand, Suisse.

Marilou Rytz est Diplômée d'un Bachelor de Création Littéraire. Elle participe également à plusieurs projets de groupes dont celui du collectif *Particules*. Elle écrit en ce moment un roman.

Ses écrivains préférés sont Jane Austen, James Matthew Barrie, Charlotte Brontë et Jane Eyre. Elle se passionne également pour le théâtre, les balades et le bénévolat.

Marilou Rytz a été parrainée par Mohammed Aïssaoui.

Ma maman au bout d'une corde ou la raison pour laquelle j'ai cessé d'aller à la pêche.

Adèliane Sauvageau

Habituellement tu m'attends à l'arrêt d'autobus quand je reviens de l'école.

Ce jour-là, tu n'y étais pas.

Normalement nous marchons ensemble jusqu'à la maison.

Ce jour-là, j'ai fait le chemin seul.

La voiture de papa n'était pas dans l'entrée, je n'étais donc pas inquiet. J'ai ouvert la porte comme un grand, avec la clef que tu caches sous le pot de fleurs pour les imprévus. J'ai réussi du premier coup, même si mes mains tremblaient un peu d'excitation.

Généralement la maison est pleine de lumière et de musique quand j'arrive.

Ce jour-là, elle était silencieuse et plongée dans l'obscurité de l'hiver.

Je me suis pris à imaginer que tu m'attendais cachée pour me faire une surprise pour mon anniversaire, comme ils font souvent dans les films. Je ne vieillirai que la fin de semaine prochaine, mais peut-être voulais-tu me fêter un peu à l'avance? Ma bouche salivait à l'idée de croquer dans un morceau de ton fameux gâteau au chocolat que tu ne réserves que pour les occasions spéciales. Je me suis déshabillé rapidement et j'ai pris soin de bien suspendre mon manteau et mon foulard pour que tu sois fière de moi. J'ai regardé derrière le divan, sous les lits, dans les garde-robes, mais je ne t'ai pas trouvée. Il n'y avait pas non plus d'effluves de chocolat dans l'air ou de cadeaux sur la table. J'ai fait le tour de la maison à la recherche de ta cachette. Il ne restait que le garage où je n'avais pas regardé. En ouvrant la porte c'était une tout autre surprise qui m'attendait. Tu n'étais pas cachée derrière le mobilier de jardin.

Tu étais suspendue à une poutre du plafond.

J'ai eu le souffle coupé en te voyant ainsi perchée maman. Tu me faisais dos et je souhaitais secrètement que ce ne soit pas toi. Peut-être m'étais-je trompé de maison? Mais au fond de moi je savais que ce corps t'appartenait.

J'ai fermé mes paupières avec force, espérant me réveiller dans mon lit, espérant que ce ne soit qu'un mauvais rêve, espérant que ce ne soit pas vraiment ce que je pensais, espérant que tu respirez toujours, espérant ne pas avoir à faire face à la mort, espérant que mon enfance ne soit pas à jamais terminée, espérant qu'il y ait toujours quelque chose à espérer.

Je n'ai toutefois pas pu garder mes yeux fermés bien longtemps, les ombres et les images effrayantes m'assaillaient déjà.

Je t'imaginai dans un cercueil, avec les insectes te mangeant la chair, je t'ai imaginée en cadavre digne d'un film d'horreur.

Je t'ai imaginée asphyxiant au bout de cette corde, ton corps secoué de soubresauts. Ça me rappelait les poissons qui sautaient dans la barque l'été dernier quand nous étions allés pêcher. Cette fois-ci la danse ne me faisait pas rire. J'ai senti les poissons mourants remonter dans mon estomac et j'ai vomi sur le tapis en me jurant de ne plus jamais en manger. En relevant la tête j'ai eu l'impression que ton corps avait bougé, j'ai eu peur et je suis resté immobile à le fixer depuis l'embrasure de la porte. Je ne savais pas ce que je devais faire, je ne me sentais pas brave du tout, même si je portais mes chaussettes de super-héros. Mes pieds semblaient figés sur place, ma bouche était sèche et mes yeux incapables de se détourner de toi. Je voulais avancer, mais je n'arrivais pas à esquisser le moindre mouvement.

Il m'a fallu plusieurs respirations avant de parvenir à faire un pas dans ta direction. La nausée avait diminué, la peur l'avait remplacée. Après avoir fait dix-sept pas, je suis arrivé au pied de ton corps. Il était imposant, suspendu de cette façon. Je ne pouvais pas te laisser comme ça.

J'ai dû monter sur un tabouret pour pouvoir l'atteindre.

Avant de défaire le nœud j'ai voulu t'enlacer une dernière fois. C'était différent maintenant que tes bras ne resserraient pas leur étreinte sur mon si petit corps. J'ai fait bien attention de ne pas te serrer trop fort, pour ne pas toucher les ecchymoses qui parsèment ton abdomen.

Te souviens-tu du soir où nous les avions nommées?

Elles étaient récentes et il était facile de les différencier puisque les jointures de papa ne frappent jamais deux fois de la même manière.

En t'étreignant, je sentais tes côtes frêles sous ta robe blanche et j'ai ressenti un énorme vide lorsque mon oreille collée sur ta poitrine ne parvenait pas à percevoir les battements sourds de ton cœur. La pièce m'apparaissait trop déserte, trop silencieuse, trop inerte. J'ignore combien de temps mon étreinte a duré, tout ce que je sais c'est que je souhaitais très fort que tu finisses par me la rendre une dernière fois. J'écoutais en vain le silence dans la pièce priant pour qu'un dernier mot doux ne glisse sur la commissure de tes lèvres.

Il n'est jamais venu.

Ma respiration solitaire était le seul son qui troublait le mutisme de la pièce. Sans doute pour que je puisse prendre pleinement conscience que je respirais toujours, moi. Tu me faisais un peu peur maman, tu avais l'air toute brisée, un cadavre froid et blanc. Ton cou semblait cassé et j'avais l'impression que tu devais avoir mal dans cette position. Je devais te libérer de cette attache. Peut-être était-ce la dernière fois que je pouvais t'aider à ne plus souffrir. En dénouant la corde j'ai fait du mieux que j'ai pu pour ne pas croiser ton regard vide et effrayant. Je n'avais pas envie que tu deviennes un cauchemar qui hanterait mes nuits. J'ai fait mon possible pour déposer ton corps au sol en douceur malgré mes doigts tremblants. Mais il était tellement lourd ton corps maman, comme si tout le poids de ton existence logeait dans tes talons. Au contact du sol, ta tête a fait un bruit mât.

Pardonne-moi maman.

Tu m'apparaissais si fragile soudainement, je me suis demandé où était passé ma maman la plus forte de l'univers. Les larmes se sont mises à couler, créant ainsi une marée de regrets sur mes joues. Tu ne viendras pas à mon spectacle de fin d'année, tu ne me verras pas grandir jusqu'à te dépasser, tu ne m'emmèneras plus pêcher, tu ne me chanteras plus de berceuses et tu ne me réconforteras plus jamais. Désormais je serai seul avec papa, désormais je n'aurai plus de famille.

Debout sur mon tabouret, mes pleurs créaient l'effet de gouttes de pluie sur ton corps. On aurait dit que j'étais un nuage. Un cumulonimbus, tu sais, le nuage d'orage. Oui, ainsi situé j'étais une partie de ciel qui écoulait toute sa peine sur toi. Mes larmes ressemblaient à des perles dans ta chevelure foncée. La vraie tempête est toutefois arrivée au moment où le cliquetis de la porte a résonné dans l'air. Ma tristesse a cédé la place à l'angoisse et la peur. C'était papa qui rentrait.

Au bruit qu'il faisait je pouvais en déduire qu'il avait déjà commencé à boire. Il a arrêté de pleuvoir dans tes cheveux et les poissons de tout à l'heure ont tenté à nouveau de remonter dans ma gorge. Soudainement, j'ignorais ce qui m'effrayait davantage : ma maman sans vie ou mon papa sans conscience. Mes jambes tremblaient plus qu'au moment où mon regard s'était posé sur ton corps suspendu. J'écoutais son vacarme en cherchant des yeux un endroit où me cacher, comme je le fais toujours à son arrivée. Mais aujourd'hui je n'avais pas envie de te laisser seule avec lui, alors je suis resté perché sur mon tabouret. Il lui a fallu quelques minutes avant qu'il ne réalise que la maison était étrangement silencieuse. Il a titubé dans notre direction et au moment où il t'a aperçue, les effets de l'alcool ont semblé s'être dissipés.

Papa n'a pas eu la même réaction que moi. Il n'a pas semblé apeuré, au contraire, il semblait furieux. Je ne compte plus les fois où je l'ai vu en colère, mais cette fois-ci c'était la première fois que je le voyais aussi contrarié. Il t'a secouée comme si tu n'étais qu'une vulgaire poupée de chiffon.

Ce que tu avais l'air petite ainsi brandie au bout de ses bras, maman.

Je voulais lui dire de te lâcher, mais j'avais peur que ce soit moi qu'il secoue ainsi s'il me remarquait. Son visage était tout contorsionné et rouge, le contraste entre vos deux teints était frappant. Tu avais la pâleur d'un ange et lui le teint d'un démon. Il criait, criait, criait, sans jamais que tu ne réagisses. Des postillons sautaient de ses lèvres pour aller s'écraser sur ton visage. Sa salive se mélangeait aux larmes que j'avais versées quelques instants auparavant. J'ignorais comment il arrivait à regarder ton visage livide d'aussi près, moi qui en avais été incapable.

Il était si violent avec ton corps si fragile que j'avais peur qu'il ne te brise ou ne t'abîme.

Au bout de quelques minutes il a fini par se fatiguer et il t'a reposée au sol. Il s'est tourné dans ma direction et j'ai craqué. J'ai évacué sur lui toute la colère que mon petit corps avait accumulée. Je lui ai crié toutes sortes d'insultes, je lui ai dit que je ne voulais pas de lui comme père et je l'ai accusé de t'avoir tuée. Les larmes s'étaient remises à couler et elles laissaient des sillons brûlants sur mes joues. La tempête avait repris dans ma poitrine, la rage serrait mon cœur et tordait mon estomac.

J'ignore à quel moment je suis descendu de mon tabouret, mais je me suis retrouvé devant lui à marteler son gros ventre de bière de toutes mes forces. Il ne m'a pas arrêté, ne m'a pas frappé en retour, il n'a pas réagi. Il a encaissé mes coups et mes insultes, comme tu l'as fait avec lui pendant toutes ces années. Je passais sur lui toute ma haine, mais aussi toute ma détresse.

Je t'en voulais de m'abandonner comme ça, je te trouvais lâche, égoïste et méchante. Chaque fois que mes poings heurtaient l'abdomen de papa une partie de mon enfance y restait. Ce soir-là les miettes de mon innocence occupaient l'espace habituellement réservé pour les croustilles sur sa panse. Je ne sais pas combien de temps cela a duré, je ne me suis arrêté qu'au moment où mes bras endoloris ne pouvaient plus se soulever.

Après ma crise, nos regards se sont croisés et l'espace d'un bref instant j'ai cru voir un peu de moi au fond de ses prunelles. J'y ai aperçu un mélange de violence et de haine et j'ai eu peur. J'ai également aperçu un petit garçon apeuré et désemparé caché au creux de ses yeux.

Alors que je reprenais mon souffle, papa m'a demandé, d'une voix que je ne reconnaissais pas, si j'avais appelé la police ou les ambulanciers. Je lui ai fait signe que non et il est sorti de la pièce en traînant les pieds. Le silence était de retour et il paraissait encore plus lourd que tout à l'heure, comme s'il contenait désormais une multitude d'inquiétudes, d'incertitudes et d'angoisses.

Je savais qu'une fois les policiers arrivés tu me quitterais pour de bon. Alors, j'ai mis ta main devenue trop froide dans mes cheveux et je me suis étendu à tes côtés, à même le plancher poussiéreux du garage. Pendant quelques secondes je me suis pris à croire que tu allais te mettre à me chanter ma chanson préférée et que je sentirais ton souffle chaud sur ma nuque, puis je me suis rappelé que cela n'arriverait plus jamais. J'ai commencé à énumérer tout ce qui allait changer après ce soir. Probablement que demain tout le monde sera au courant de ce qui t'est arrivé; mes professeurs, les collègues de papa, la grosse voisine et tes amies du club de lecture. Je me demande comment ils réagiront en apprenant la nouvelle. Vont-ils s'effondrer au sol comme au cinéma? Ou simplement porter la main à leur bouche en murmurant quelque chose? Trouveront-ils cela tragique, incompréhensible, irréel? Je me demande s'il y aura une petite place pour toi dans le journal. Si j'étais journaliste je te placerais en première page. Je ne ferais qu'effleurer ta mort, pour laisser plus de place à tout ce que tu as été de ton vivant. Je rendrais hommage à tout ce que tu as accompli, pour toi et pour les autres. Tu mériterais la première page, pas pour la fin de ta vie, mais pour ta vie en soi. Je te concocterai le plus bel acrostiche du monde qui déborderait d'amour. J'espère que les gens qui travaillent au journal feront un bon article, un qui soit à ta hauteur.

Pour les aider, je suis allé dans ma chambre mettre sur papier tes plus belles qualités. J'ai pris le papier bleu réservé pour les grandes occasions et je me suis appliqué à faire de jolies lettres. J'ai travaillé fort et quand je suis revenu dans le garage pour te montrer le résultat, tu n'y étais plus. À la place se trouvaient des ambulanciers et des policiers qui parlaient fort. Papa était interrogé par un monsieur qui prenait des notes dans un calepin blanc usé.

Je me suis précipité à l'extérieur pour voir si tu t'y trouvais. Une partie de moi devait absolument te montrer l'acrostiche que j'avais composé. Je ne te voyais nulle part et je refusais de croire que tu te cachais dans le sac noir qu'un monsieur s'occupait de transporter. Je grelottais dans l'air froid de l'hiver et mes bas de super-héros étaient à présent tout trempés par la neige qui tapissait l'entrée. Une dame aux cheveux clairs s'est approchée de moi pour me parler. Je crois qu'elle tentait de me convaincre de rentrer à l'intérieur, je sentais ses doigts s'enfoncer dans mes épaules, mais je ne pouvais bouger. Je n'entendais pas ses paroles, trop occupé à fixer la civière qu'ils installaient dans l'ambulance.

Ce que tu devais avoir froid maman, dans cet habit de plastique.

Les quelques flocons qui tombaient du ciel avaient mouillé mon beau papier bleu. J'aurais aimé pouvoir te lire mon acrostiche.

J'aurais aimé pouvoir te dire adieu.

Voilà une semaine que tu es partie maman. Aujourd'hui c'est mon anniversaire, j'ai dix ans. Tu sais, je suis presque un homme maintenant.

Je pense que papa a oublié quel jour on est, ce n'est pas grave, je n'ai pas très envie de célébrer cette année. D'ailleurs, personne ne semble penser à mon anniversaire parce qu'aujourd'hui ce sont tes funérailles maman.

Normalement tu me permets de rester en pyjama toute la journée, mais à voir la mine que faisait papa ce matin, je n'ai pas voulu argumenter et j'ai enfilé l'ensemble qu'il m'avait acheté. Le veston est un peu trop petit, il m'empêche de lever les bras et les pantalons semblent être faits de papier sablé, mais je ne lui ai rien dit. Je ne voulais pas le mettre en colère et puis, c'était la première fois qu'il m'offrait quelque chose.

Je crois que c'était l'anniversaire le plus long de ma vie. J'ai eu mal aux jambes à me tenir debout près de ton urne toute la matinée pendant que des gens que je ne connaissais presque pas venaient me serrer la main.

Je n'avais pas envie de saluer les personnes qui venaient te dire aurevoir. J'avais envie de leur crier des insultes, de leur demander où ils se trouvaient quand tu avais eu besoin d'aide et de les empêcher de serrer la main de papa.

Le monstre ne méritait pas de sympathie.

Puis il y a eu la cérémonie. J'ai pu aller lire mon acrostiche à l'avant. Papa me l'avait promis l'autre soir pour me convaincre de retourner à l'intérieur après que l'ambulance t'aie emportée.

Je crois que c'était la première fois qu'il tenait une promesse.

C'était impressionnant d'avoir les yeux de tous ces gens qui me fixaient. Au début j'avais la gorge sèche, mais je t'ai imaginée dans la salle et je n'ai lu que pour toi. Quand j'ai eu fini les gens ont applaudi et j'ai senti que ce n'était pas pour moi, mais que c'était toi qu'on célébrait.

Je n'ai pas pleuré, je me sentais anesthésié, comme chez le dentiste.

J'ai perdu mon sang-froid lorsque tout fut terminé. Lorsque mon regard s'est posé sur les visages bouffis des inconnus dans la salle. J'aurais voulu qu'ils voient leurs têtes d'hypocrites. Ils n'avaient pas le droit de te pleurer, pas le droit d'être ici. Pas après avoir ignoré les bleus sur ton corps et les larmes qui ne quittaient plus tes joues depuis quelque temps. J'aurais voulu qu'ils aient toute la peine qui ne me quittait pas depuis une semaine, qu'ils aient la poitrine serrée en permanence par cette pieuvre qu'est le deuil et qu'ils se perdent dans le vide qui grandissait dans mon ventre depuis ton départ. J'aurais aimé passer sur eux toute la haine que j'avais

contre toi et contre moi-même. J'avais la gorge nouée en les regardant quitter les lieux. Ils reprendraient tous le cours de leur vie, sans se soucier du fait que la mienne était détruite à jamais. Dans quelques jours ils ne penseront sans doute même plus à ta mort, alors que l'image de ton corps suspendu ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Une main s'est posée sur mon épaule alors que, les joues trempées de rage, je m'apprêtais à leur crier des bêtises.

C'était monsieur Lévesque, mon professeur. Il m'a tendu un mouchoir et m'a dit qu'il avait adoré mon acrostiche. J'ai eu envie de lui dire que ce n'était pas son opinion à lui que je voulais entendre, mais la tienne. Monsieur Lévesque m'a proposé de m'aider à écrire un livre sur toi dans lequel je pourrais raconter des anecdotes, coller des portraits et faire des dessins de nous. Il a même dit que je pourrais y coller des fleurs séchées pour me rappeler ton odeur. Selon lui, les livres sont les gardiens de la mémoire. Ainsi, je pourrai te garder vivante éternellement entre les pages de mon ouvrage.

Tu te rends compte maman, un livre entier juste pour toi. Ce sera le livre le plus magnifique de l'univers.

Après notre discussion, monsieur Lévesque est venu me reconduire à la maison parce que papa avait disparu. Je pense qu'il m'avait oublié, après tout il n'est pas habitué de s'occuper de moi. Une fois arrivé, j'ai commencé à chercher des photos de toi pour les mettre dans le livre. J'ai trouvé ma préférée, celle où tu virevoltes dans ta robe bleue à tournesols. Ton sourire figé sur le papier glacé réchauffe le cœur et tes yeux brillent de bonheur. Tu n'as pas l'air morte sur cette photo, c'est ce souvenir-ci que je veux conserver de toi : ma maman rayon de soleil.

J'ai sorti la photo de l'album en faisant bien attention de ne rien déchirer. J'ai ensuite traversé le salon en m'efforçant de ne pas trébucher sur l'une des nombreuses bouteilles d'alcool qui jonchaient le sol. Je ne voulais pas réveiller papa assoupi sur le canapé, je ne voulais pas le mettre en colère. Je suis allé me réfugier dans ton lit. Je me suis emmitouflé dans tes couvertures et j'ai respiré ton odeur, encore et encore. J'ai mis ton portrait sur ton oreiller, ainsi c'était un peu comme si tu étais là, à mes côtés.

Je sais que l'important d'un anniversaire ce ne sont pas les cadeaux, mais ce soir le seul cadeau que j'aurais aimé recevoir est celui de ta présence. J'avais envie que tu me bordes, envie de sentir la chaleur de ton corps si familière et réconfortante pour une ultime fois.

J'aurais aimé que tu me racontes l'histoire de Peter Pan pour que je m'endorme.

Je me suis consolé en pensant que ton esprit avait quitté ton corps désormais poussière, et qu'il était probablement déjà au pays imaginaire.

Et j'ai prié pour que, de là-bas, tu veilles sur moi

Cela fait 20 ans que tu es partie maman, aujourd'hui c'est mon anniversaire, j'ai trente ans. Tu sais, je suis un homme maintenant. Ne t'inquiète pas, il y a toujours en moi une partie qui refuse de grandir, comme toi. C'est étrange cette année, c'est la première fois depuis mes dix ans que monsieur Lévesque ne sera pas avec moi pour célébrer. Je serai donc seul à lire le livre que nous avons écrit ensemble il y a vingt ans.

C'est le plus beau livre de l'univers, parce qu'il parle de toi.

Tu sais, après ta mort, cela m'a pris plusieurs années avant que ma vie reprenne ce qui ressemble à un cours normal. Adolescent je t'en ai beaucoup voulu d'être partie sans moi et de m'avoir égoïstement laissé seul entre les griffes de papa. Je t'ai trouvé lâche de ne pas avoir eu le courage de le quitter. J'ai supposé qu'en vérité tu ne devais pas m'aimer tant que cela, puisque je n'avais pas su te convaincre de rester. On aurait été bien tous les deux, non? On aurait pu partir, j'aurais pris soin de toi et toi de moi.

J'ai passé ma jeunesse en colère. J'ai fait du mal à des gens bien et j'ai renié tout ce que tu m'avais enseigné, tout ce que j'avais un jour été. Je voyais rouge et j'avais la tête pleine d'idées noires.

Puis un jour j'ai compris des choses que je ne comprenais pas avant. J'ai réalisé que tu avais vu ton conte de fée tourner au cauchemar, sans pourtant perdre l'espérance d'une fin heureuse. J'ai saisi toute la douleur qui t'habitait, tout le désespoir.

Bon dieu ce que tu devais te sentir seule maman, sans personne à qui te confier.

Peut-être que tu en avais marre de ce masque que tu enfilais avec moi? Peut-être qu'il y avait trop de mon père dans mes yeux pour toi? Peut-être que tu n'avais plus la force d'être brave, lumineuse et enjouée? Peut-être qu'à force de me lire les aventures de Peter Pan tu t'es prise à croire que tu pouvais aller le rejoindre?

Je ne pense pas un jour réussir à comprendre entièrement ta décision. Et je sais que les vœux doivent rester secrets, mais cette année en soufflant mes bougies d'anniversaire j'ai souhaité réussir à te pardonner.

C'est difficile tu sais, d'y parvenir complètement.

Il y a une boule d'amertume qui m'empêche de respirer et d'avaler normalement. J'imagine qu'il y a un peu de mon père quelque part en moi, mais tu m'as appris l'importance de pardonner.

Alors, je te pardonne maman.

Je te pardonne de ne pas avoir été là pour célébrer mon dixième anniversaire, ni les dix-neuf suivants. D'avoir parsemé les nuits de mes vingt dernières années de cauchemars dans lequel ma maman au bout d'une corde me terrifiait. Je te pardonne d'être la raison pour laquelle je n'ai jamais remis les pieds dans un bateau de pêche ou dans un restaurant de fruits de mer. De m'avoir laissé seul avec le monstre, qui, pour moi ne se cachait pas sous mon lit ou dans mon placard. Je te pardonne de m'avoir fait douter de ton amour et de ma valeur. De ne pas avoir été présente le jour de ma graduation, ni à celui de mon mariage.

Je te pardonne de ne pas avoir assisté à la naissance de ma fille et je te pardonne de te cacher au fond de ses yeux.

Je te pardonne d'être partie sans me dire adieu.

Je te pardonne de me rendre fou à essayer de me rappeler ta voix, ton rire et ton odeur. Je te pardonne d'avoir rendu le jour de mon anniversaire le pire jour de l'année et de m'avoir fait me sentir si désemparé lorsque les professeurs nous demandaient de créer des bricolages pour la fête des mères.

Je te pardonne de m'avoir fait croire que Peter Pan et la fée Clochette existaient, de m'avoir fait laisser ma fenêtre entrouverte chaque nuit suivant ton départ, espérant que tu viennes avec eux me chercher pour m'amener au pays imaginaire.

Ce soir j'ai trente ans et ce soir, comme à tous les ans depuis mes dix ans, j'embrasserai ton portrait posé sur ma table de chevet.

Et je souhaiterai très fort que, quelque part entre la deuxième étoile à droite et le matin, tu veilles un peu sur moi.

Adéliane Sauvageau, 19 ans, Victoriaville, Canada.

Adéliane Sauvageau est étudiante au Québec. Elle se passionne pour la lecture, l'écriture, le théâtre, l'histoire, l'humour et la psychologie. Ses écrivains préférés sont Eric-Emmanuel Schmitt, Virginia Woolf, Gérard Godin, Marc Levy, Markus Zusak et Michel Tremblay.

Adéliane Sauvageau est parrainée par Ananda Devi.